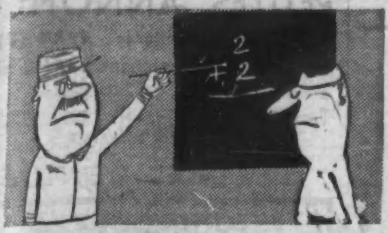
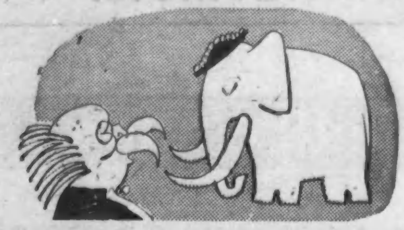


SINÉ

● Interdit chez les militaires

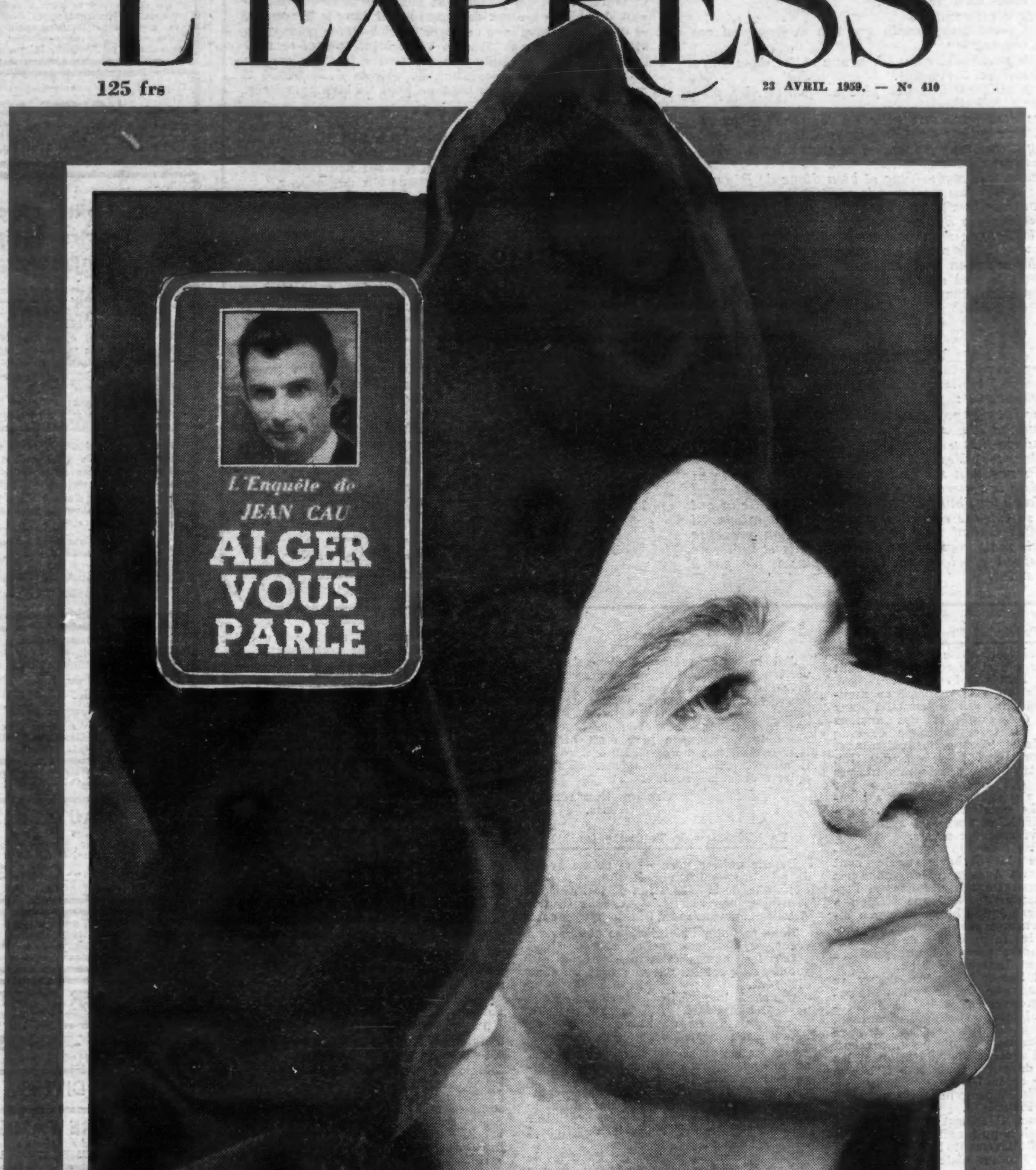


TIM

● Nouveau chez les Immortels

L'EXPRESS

125 frs — 23 AVRIL 1959. — N° 410



(Charpentier.)

CYRANO DE BERGERAC (ROLAND PETIT)

« Ha ! Ha ! Les Compromis, les Préjugés, les Lâchetés !...
Que je pactise ? Jamais, jamais ! » (Edmond Rostand - « Cyrano »).

Courrier

La lettre de « L'Express »

Il faut lire, l'un après l'autre, les discours que M. le Président de la République a prononcés au cours de son récent voyage.

Et après avoir lu, il faut saluer.

Quand on maitrise la pensée, la parole et la langue comme Charles de Gaulle, ce n'est point par hasard que l'on livre à la postérité cette forte formule :

« *La terre est ronde.* »

Ce n'est point sans dessein que l'on s'adresse en ces termes à ses sujets :

« *Je suis particulièrement heureux d'être dans votre ville aujourd'hui* » (Vichy).

« *Votre ville est une des plus anciennes, des plus françaises* » (Moulins).

« *Vous êtes dans une ville où le passé se trouve ramassé. Une ville française par excellence* » (Sens).

« *S'il y a une ville française, une grande ville française, c'est bien Le Creusot.* »

« *Un ensemble magnifique et bien digne de Dijon.* »

« *Vous n'êtes pas des grands vins mais vous n'êtes pas des vins ordinaires* » (Mâcon).

« *Vous êtes des Bourguignons, l'armature et l'ossature de la France* » (Auxerre).

« *La magnifique race charolaise va devenir la race du Marché commun* » (Paray-le-Monial).

« *Jamais je n'ai encore vu une chose pareille...* » (au Creusot, assistant au forgeage télécommandé d'un cylindre de laminoir).

De pétulants personnages ont eu vite fait de déceler, dans ces propos, l'influence littéraire de Jaboune. Que Dieu les garde en leur candeur... Ou qu'ils relisent Machiavel :

« *Ce ne fut pas petite merveille que d'entendre avec quelle audace il a recommencé sa prédication, avec quelle audace il la poursuit... Le Prince doit faire tenir par d'autres les rôles qui attirent rancune...*

« *Le Prince doit savoir bien user de la bête. Il en doit choisir le renard et le lion. Ceux qui simplement veulent faire les lions, ils n'y entendent rien. Celui qui a mieux su faire le renard, ses affaires vont mieux. Si les hommes étaient tous gens de bien, mon précepte serait nul; mais comme ils sont méchants et qu'ils ne lui garderont pas leur foi, lui non plus il n'a pas à la leur garder.* »

Renard ou lion, renard et lion, nous ne vivons ni sous Jaboune ni sous M. Lebrun. Et s'il arrive au président de la République de prendre connaissance des réactions étonnées que suscitent ses harangues parmi ceux qui le tenaient pour un grand esprit, nul doute qu'il y prenne un secret plaisir. Celui que l'on éprouve à passer pour un niais aux yeux d'un imbécile.

Machiavel, il est vrai, comptait sans la presse, sans la radio, sans la télévision qui épargnent les vaches du Charolais mais qui permettent aux habitants du Mâconnais de ne rien ignorer de ce qui se dit dans le Nivernais, et d'éprouver peut-être un léger dépit à n'être point seuls élus dans le cœur du Prince. Voire à interpréter ce miel indistinctement répandu sur toutes les tartines comme une magistrale manifestation du mépris dans lequel il conviendrait de tenir les hommes pour les bien gouverner.

Mais les Français lisent-ils ? Mais écoutent-ils ? Mais veulent-ils entendre autre chose ? C'est là le pari. Suffira-t-il, là où surgissent des résistances, de brocher sur une secrète politique l'or des mots :

« *Crémiers, la France est fière de vous... Vive le beurre, vive la Normandie...* »

« *Soldats, invincibles et glorieux, vous allez rentrer dans vos foyers pour y poursuivre, avec moi, votre tâche.* »

« *Vous qui arrachez à la terre le charbon qui fait notre force, je ne vous plains pas : le charbon que vous savez est du charbon français.* »

« *Combattants de l'Algérie nouvelle, je salue votre courage... Vive Bugeaud ! Vive Ferhat Abbas !* », etc.

Il nous faut la paix, et nous ne pouvons pas cesser la guerre. Qu'on nous donne la paix... Il sera bien temps ensuite de changer de méthode... objectent les sages.

Renvoyons-les également à Machiavel :

« *Quiconque se sera nourri de la lecture des événements anciens sentira que tout changement doit être suivi et marqué de l'exécution mémorable de quelque ennemi de l'Etat nouveau. Qui ne fait pas périr Brutus...* »

C'est en désignant son Brutus que l'Etat nouveau révélera son véritable visage.

Françoise Giroud.

« Patrie et Progrès »

Un nouveau choriste participe au concert de ragots et de commérages dont on honore « Patrie et Progrès ».

« Jeune Nation », transformé en mouvement clandestin, diffuse en effet dans les milieux de l'armée et des anciens combattants un tract anonyme de cinq pages dont le style rappelle évidemment la presse doriotiste. Il y est question d'intrigue « titiste », et les commentaires consacrés à « Patrie et Progrès » par « L'Express » y sont qualifiés de « bienveillants ». Le patriotisme de nos camarades considérés comme des agents soviets y est vivement contesté.

La mauvaise foi et la hargne des nostalgiques de la barbarie nazie sont connues de tous. Aussi n'aurions-nous pas relevé ces accusations fantaisistes si l'essentiel du texte de « Jeune Nation » n'était consacré à une biographie peu aimable de certaines personnalités, présentées comme les inspiratrices de notre action et de notre pamphlet que publiera prochainement la maison Plon.

M. Roland Pré et le général Cogny se voient attribuer par « Jeune Nation » la paternité du mouvement « Patrie et Progrès », ce qui est inexact. MM. Grandval, Closon, Cornut-Gentille, Boujard, etc., que nous connaissons peu ou prou, seraient également, d'après « Jeune Nation », les instigateurs de notre complot » titiste ». De même, le colonel Barberot aurait fait quelques démarches financières pour « Patrie et Progrès ».

De ce fatras, il ressort qu'une fois de plus la réaction nationaliste s'efforce de brouiller définitivement l'armée avec la gauche non communiste, en accusant cette dernière de cosmopolitisme et de trahison au profit des soviétiques.

C'est pourquoi nous plaçons au premier rang de nos adversaires tous ceux qui, de Duchet aux activistes à brassard, présentent systématiquement la lucidité de progressistes indépendants, conscients de la supériorité économique socialiste sur l'anarchie capitaliste, comme une manœuvre de traîtres, acharnés contre l'armée et nos intérêts nationaux.

« Patrie et Progrès »
3, *avenue Franklin-Roosevelt.*

[*« Patrie et Progrès » est l'organisation qui a rédigé un programme de socialisme national destiné, dans l'esprit de ses auteurs, à renouveler la Vᵉ République. « L'Express » avait résumé ce document dans son numéro du 13 mars 1959.*]

Je suis peuple

J'ai lu votre préface à l'enquête ouverte par « L'Express » sur la démocratie, avec l'intérêt que je porte à tous vos papiers. Voulez-vous me permettre de vous signaler une légère erreur: Herriot n'était pas le fils, mais le neveu de la cuisinière de Barrès, son père était officier. Il n'en était pas moins « peuple », comme il aimait à le dire lui-même. « Faut-il opter ? Je suis peuple ».

Georges Gombault,
Paris.

La libération de Toulouse (suite)

Depuis qu'il a paru — et même avant de paraître — le livre de Robert Aron : « Histoire de la Libération de la France », provoque des réactions en sens divers. Aurait-il, par avance, fait la moyenne ?

Nous raconter l'histoire que nous avons vécue, ce n'est pas facile.

Car les mêmes événements, ceux qui y ont pris part les ont vus sous un jour différent.

Quant à la « vérité historique », dont parle Debanges (cf. « L'Express », n° 408), il est plus facile de l'invoquer que de l'établir, ou même de s'y conformer.

Sur un point précis, qui me concerne, on me permettra d'apporter mon témoignage : comment, le 20 août 1944, ai-je pris possession de mes fonctions de commissaire de la République ? Par qui ai-je été désigné ? Par qui ai-je été installé ?

Dans l'ensemble, le récit de Robert Aron est exact.

Par contre, il ressort de l'article de Ravanel et de la lettre de Debanges que j'aurais été *nommé* par la Résistance (entendez : les organisations locales de résistance), et *installé à la préfecture* par le C.D.L.

Je n'y verrais, pour ma part, aucun inconvénient ; peut-être même la légende en serait plus belle.

Mais c'est historiquement faux.

Quels sont les faits ?

Avant le débarquement (vers avril 1944, je pense), j'avais rencontré Emile Laffon au jardin des Tuileries. C'est au cours de ce rendez-vous clandestin que la décision fut prise de me désigner comme suppléant de Cassou, s'il lui arrivait malheur.

Je rappelle que mon ami Jean Cassou avait avec moi, en 1941, fondé à Toulouse un des plus anciens réseaux, homologué depuis sous le nom de « réseau Bertaux », qui avait organisé l'un des premiers parachutages d'armes de la zone sud, sinon le premier. Cassou avait été arrêté le 11 décembre 1944 ; libéré avant moi, il avait été désigné comme commissaire de la République de la région de Toulouse, et en avait exercé les fonctions dans la clandestinité.

Avisé de ma nomination comme son suppléant éventuel, il me l'avait notifiée officiellement, quoique verbalement.

Pour des raisons de sécurité qu'on devine, je n'avais pris aucun contact avec les organisations locales de résistance, qui m'ignoraient. Je m'étais simplement installé à Toulouse, prêt à intervenir, et espérant bien qu'il n'y aurait pas lieu.

Le matin du 20 août, les Allemands ayant commencé à évacuer la ville, je vais — à peu de chose près comme le rapporte Robert Aron — à la préfecture, je mets le préfet régional de Vichy à la porte, et je m'installe. Ceci sur ma seule initiative, et pour exécuter le mandat antérieurement reçu.

Les représentants de la Résistance, qui apparurent ensuite dans mon bureau, manifestèrent une grande surprise à m'y voir ; ils ne me connaissaient même pas. J'ai dû leur rappeler mon ancienneté dans la résistance toulousaine, et invoquer la mission qui m'avait été confiée par le gouvernement provisoire (on disait alors plus simplement : le général de Gaulle), et j'ai eu le sentiment que cela ne convenait pas à tout le monde. Je ne m'arrête pas au niveau des voix ou aux gesticulations, bien compréhensibles, à Toulouse, un jour historique...

J'ajoute que ni Ravanel, ni Debanges n'étaient, bien au contraire, parmi les opposants, ou parmi les déçus.

Mais l'autorité de Ravanel sur les F.T.P. n'était, reconnaissons-le, pas complète. Le soir du 20 août 1944, nous nous sommes bien fait mettre à la porte de Radio-Toulouse, Ravanel et moi, par les F.T.P. qui occupaient le poste, le colt à la ceinture et la main sur le colt.

Il pouvait arriver ce qui est arrivé à Limoges...

Donc : si, entre le moment où Cassou a été laissé pour mort et le moment où je suis entré à la préfecture, il y a eu une réunion du Comité de Libération (ce qui paraît peu possible), je n'en ai rien su, et c'en serait pour moi la première nouvelle.

Au cours d'une telle réunion (si elle a eu lieu), j'aurais été désigné pour succéder à Cassou ? Voilà qui m'étonnerait fort : pourquoi le Comité de Libération aurait-il été me chercher, moi, alors que par exemple il avait un président, « Monsieur Jean » ?

Que j'aie été *accepté*, que ma présence ait été avalisée après coup — là, oui, d'accord. Et je m'en félicite.

« Toute source d'autorité émanait de la Résistance », dit Ravanel. De la Résistance, y compris de Gaulle : oui. Des comités locaux : non.

Je pense que, comme moi, tous les commissaires de la République ont été désignés par ce qui tenait lieu de pouvoir central. Je ne pense pas qu'un seul d'entre eux ait émané d'organismes locaux. Bien qu'ils aient, je le pense, entretenu avec eux de bons rapports.

Pierre Bertaux.

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8ᵉ)
Minimum 5 lignes encadrées (42 lettres signes ou espacés)
Tarif 900 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

DEMANDES D'EMPLOIS

PSYCHOLOGUE 28 ans diplômé expérimenté, cherche situation intéress. région paris. Ecr. n° 2934 L'Express, 29, r. Marignan (8ᵉ)

OFFRES D'EMPLOIS

BUREAU DE VOYAGE prendrait pour stage sédentaire été, rémunéré, ou accompagnements à l'étranger, J. H. ou J. F., très actifs, initiative, grosse capacité de travail et qui désireraient se créer situation intéressante tourisme. Préférence langues vivantes ou formation comptable. Dactylographie indispensable. Ecrire manuscrit avec curriculum vitae et photographie à BUCOTOUR, 13, rue de Laborde-8ᵉ.

Organisation défense professionnelle spectacle recherche **HOMME ACTIF** esprit combatif, autorité, initiative, préférence formation juridique et langues étrangères. Ecr. n° 2933 L'Express, 29, rue de Marignan, PARIS (8ᵉ)

Il y a 2 places à prendre dans notre équipe de MAQUETTISTES-CONCEPTEURS

L'UNE, NOUS LA RESERVONS à un maquettiste (30 ans maximum) ayant déjà fait ses preuves dans la conception publicitaire, qui tient à élargir son champ d'action. Nous lui offrons, entre autres : la possibilité de concevoir de vastes campagnes pour des produits à larges budgets, des moyens techniques importants pour les mettre en œuvre et, s'il sait utiliser ses chances, une situation d'avenir dans notre staff.

POUR L'AUTRE, NOUS VOYONS un jeune dessinateur, frais émoulu d'une école d'art graphique, qui se sent capable de se tailler une bonne situation dans la publicité. Nous l'y aiderons s'il y met du sien, et d'abord si son imagination ne l'empêche pas d'avoir les deux pieds fermement accrochés au sol.

Si l'une de ces deux places vous semble avoir été faite sur mesures pour vous, écrivez-nous :

AGENCE THIBAUD - Direction artistique
42, RUE LA BOETIE - PARIS (8ᵉ)

LABORATOIRE SCIENTIFIQUE, banlieue Sud-Est, recherche candidats nationalité française, dégagés obligations militaires, pour le poste suivant :
- **MONTEUR en tubes électroniques sous vide.**
Transport assuré
Envoyer curriculum vitae au Laboratoire Central de l'Armement, à LIMEIL-BREVANNES (S.-et-O.), qui convoquera

APPARTEMENTS (Vente)

AUTEUIL
Très beau 3 pièces cuis., s. de bains, tt conf., 7ᵉ étage, asc., desc., immeuble standing. Impecc. Prix : 8 m. 6. Crédit possible
VIDAL - CEN. 39-81
21, RUE SAINT-FIACRE (métro Montmartre)

AVENUE D'ITALIE, propriét. vend directem. dans imm. neuf p. de taille, terminé, magnif, appt. Living + 3 ch., cuis., s. de b., 110 m2, gr. conf. Etage élevé, vue panor. av. 8 M cpt. MIC. 47-23

ATELIER D'ARTISTE
+ LOGGIA cuisine, salle de bains, chauffage centr. Impecc., prix except., 3 M 9. Crédit poss.
VIDAL - CEN. 39-81
21, RUE SAINT-FIACRE (métro Montmartre)

DIVERS

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1ᵉʳ ordre. Sélection, haute réputation (25ᵉ année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

ACHETE à domicile DISQUES LIVRES anciens - modernes GRAVURES
J. HOUSSAIS, 5, r. Montfaucon (6ᵉ) - DAN. 75-11

ROUATHERM DE PARIS
le Hammam français
137 bis, bd Haussmann
PARIS-8ᵉ — ELY. 54-71
Sudation, massage, oxygéno-relax. Son nouveau traitement « Omer-Roua » vous redressera.

N'ECRIVEZ PLUS :
SITOGRAPHIEZ !
EN UNE SEMAINE
AVEC 10 CLEFS
ECRIVEZ 10 FOIS PLUS VITE
METHODES EUREKA
17 ter, rue Leenhardt - MONTPELLIER
Documentation contre deux timbres

LA NATION

L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber.

Un exemple concret

« *LES vices du régime (impérial) étaient le pouvoir personnel, la confusion de tous les modes d'autorité entre les mains d'un seul homme, devant qui tous étaient responsables en principe et qui n'était responsable en fait devant personne, la suppression de tout contrôle dans le Parlement, de toute discussion dans la presse et dans l'opinion, la conduite secrète des affaires du dedans et du dehors également réduites à des intrigues de cabinet.* »

(Léon BLUM, « A l'échelle humaine ».)

⁂

Donc ce n'est pas nouveau. De Bonaparte à Napoléon III, de Pétain à de Gaulle, « nous enchaînons l'Histoire », comme vient de le dire excellemment à Vichy l'actuel Président de la République, dans la foulée.

Et, au fond, les Français, nous autres, nous sommes très séduits par tout cela, par ce : « *Tout va très bien, madame la Marquise* », nous retrouvons avec un lâche soulagement le goût de l'insouciance, l'envie de ne plus en entendre parler, bref ce qu'on pourrait appeler le crétinisme monarchique.

Juste un petit exemple, avant d'apporter quelques informations. De Gaulle a fabriqué un nouveau et magnifique canular d'éloquence publique avec son : « *Vous savez de quelle paix je veux parler.* » Son talent, à cet égard, n'est plus à découvrir ; mais il faut lire les commentaires de la presse. Admirables. L'éditorial du journal « Paris-Presse » traduisait fort bien ce que tous les autres exprimaient avec un peu moins de clarté. Il explique que cette phrase gaulliste peut viser : soit la paix en Algérie (bien sûr), soit la paix en Europe avec la Conférence à Quatre sur Berlin (c'est peut-être bien cela), soit (vu le contexte) la paix sociale en France, et il conclut : « *Si aucune de ces trois interprétations ne peut être formellement retenue, on doit être plus près de la vérité en ne donnant au « point d'orgue » que sa valeur proprement musicale : le général de Gaulle aurait seulement éprouvé le besoin de prolonger la résonance du mot paix...* »

Rien à ajouter.

Seulement, comme le remarquait Léon Blum à propos de cette sorte de système, pendant qu'on amuse le bon peuple avec la musique, des choses se passent dans les cabinets. D'une part on y fait la politique du pays — que l'on ne connaît qu'après coup — d'autre part on s'y occupe des gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, de ceux qui essayent de souffler encore sur la petite flamme évanescente d'opinion publique.

A cet égard, compte tenu précisément de la nature même du système en circuit fermé, du silence des cabinets, du secret des instructions, de l'absence de vrais débats contradictoires, nous ne savons avec précision que ce qui nous concerne directement. Nos lecteurs voudront donc bien nous excuser de leur en parler : c'est la seule manière de toucher du doigt, sur un point au moins, la réalité.

(A.D.P.)

LE GÉNÉRAL CHALLE, COMMANDANT EN CHEF
Il s'agit de faire un exemple.

En huit jours

Le parti sur lequel repose le régime n'est pas l'U.N.R. qui n'a ni armature nationale, ni militants, ni doctrine, ni troupe de choc ; le parti officiel, c'est, on l'a dit déjà, l'Armée. C'est avec elle que le chef de l'Etat organise, négocie, compose la politique que, dans ses desseins secrets, il entend suivre. L'Armée est la seule puissance structurée, cohérente, derrière le trône.

Pour l'immédiat, l'Etat-Major n'a pas encore, à proprement parler, une doctrine — bien qu'une sorte d'idéologie politique s'élabore peu à peu dans les bureaux de la Guerre — mais il a en tout cas des objectifs. Ceux-là mêmes qui ont été au cœur du 13 mai et qui, loin de se dissiper, se fortifient et donnent son contenu au régime : garder l'Algérie française et éviter le retour au régime parlementaire (avec son prolongement redouté : un mouvement, « incontrôlable », vers la gauche).

Sur ces deux axiomes, il y a harmonie, accord de fond, entre l'Elysée et les bureaux de la Guerre ; le reste est secondaire. C'est pourquoi l'Etat-Major se sent maintenant assez assuré pour s'en prendre aux vestiges d'une opposition, pour tenter de déraciner les plantes non conformes. Et, par exemple : « L'Express ».

Depuis huit jours, les faits suivants sont intervenus :

1) Renouant avec une tradition inaugurée au début du siècle en faveur — si l'on peut dire — du journal de Jaurès, le ministère de la Guerre vient d'interdire officiellement « *la circulation et la lecture de « L'Express » dans les casernes et les unités militaires* » — en Algérie *et* en métropole. Les soldats du contingent (mon frère, par exemple) qui contreviendraient à cette instruction seront désormais passibles de prison.

2) Sur ordre du ministère, j'ai été convoqué par le juge d'instruction pour me voir notifier une inculpation « d'injures aux forces armées » en raison de ces lignes, écrites et publiées en septembre dernier : « *Quelques-uns des mandarins de notre Armée se sont conduits d'une manière que condamnent absolument et les règlements militaires, et les lois de la République, et le sens de l'honneur* ». Le juge d'instruction m'a fait savoir que je ne devrai plus changer de domicile sans en référer à l'autorité judiciaire.

3) Les dossiers d'inculpation « pour atteinte au moral de l'Armée » ont été ressortis, et en particulier celui qui nous concerne depuis 1957, « L'Express » et moi-même, pour la publication du témoignage : « Lieutenant en Algérie ». Ici, difficulté : l'article du code réprime « la participation, en connaissance de cause, à une *entreprise* de démoralisation de l'Armée ». Pour qu'il y ait « entreprise », il faut que plusieurs personnes se soient concertées. Pour « Lieutenant en Algérie », par exemple, l'instruction judiciaire au Tribunal militaire a buté sur l'impossibilité de prouver une telle « concertation », et elle n'a donc pas pu, jusqu'à présent, me déférer légalement devant les juges militaires.

Les traîtres

Voici donc ce qui est prévu et préparé : l'Etat-Major s'est entendu avec quelques députés U.N.R. pour qu'à la rentrée parlementaire, le mois prochain, un projet de loi soit déposé modifiant le code, supprimant la notion « d'entreprise » et réprimant désormais « tout *acte* de nature à nuire au moral de l'Armée ». Après quoi : feu vert.

4) Le Bulletin officiel de l'Armée, publié à Alger sous l'autorité du commandant en chef, le général Challe, a pris l'occasion d'un récent éditorial de « L'Express » (sur le livre photographique du colonel Bigeard et du sergent-chef Flamant) pour faire connaître, cette semaine, la doctrine qui sera désormais celle de l'Armée en matière d'articles de presse et quelles seront ses exigences.

Doivent être écartés de la communauté nationale : « *Tous les politiques soi-disant démocrates qui veulent chercher leur revanche sur les événements de mai 58... Tous ceux qui trahissent les soldats d'Algérie, en aidant, d'une façon ou d'une autre, le F.L.N....* » Et à cet endroit, le rédacteur militaire introduit une note précisant sur quoi désormais devra être établi le délit de *trahison*.

Il dit : « *Nous n'ignorons pas que ceux qui pourraient se sentir visés se défendent bien de trahir au sens juridique du terme dans l'état actuel* — notez : actuel — *de la législation.* » Il indique que, pour l'avenir, deux faits l'établiront maintenant :

a) « *Nous leur avons signalé* — il s'agit de nous — *que leurs écrits apportaient des ballons d'oxygène à la propagande adverse. Prévenus, ils continuent néanmoins leur besogne. Il y a donc volonté délibérée... de nuire à l'action française en Algérie.* » Trahison.

b) « *Ceux qui reconnaissent au F.L.N. une certaine représentativité... soutiennent directement ou indirectement un organisme qui s'est déclaré en état de guerre avec la France... ils commettent, par le fait même, une trahison morale à l'égard de leur pays.* » Trahison.

Conclusion : « *Ces Français devraient se taire, ou mieux : réintégrer la communauté nationale qu'ils ont quittée pour des raisons partisanes.* »

Tout y est. L'Armée se confond avec la communauté nationale. L'intérêt de l'Armée, et ses exigences, étant définis par l'Etat-Major, ceux d'entre nous qui ne les respectent pas se soustraient eux-mêmes à la communauté française, ils sont des traîtres, ils doivent être mis en état de « se taire ». Et l'état *actuel* de la législation n'étant pas assez souple, il doit être modifié.

Non, merci !

Tous ces indices — et dans le seul domaine, limité, nous concernant — en l'espace de huit jours. Cela au moment où, après le général Salan (« *Nous ne pouvons pas perdre l'Algérie, car jamais l'Armée ne l'acceptera* ») l'homme fort de l'Armée, l'homme qui monte avec l'appui du général de Gaulle, le commandant en chef en Algérie, Challe, a choisi de donner sa première interview à un journal franquiste pour déclarer que le F.L.N. (contrairement à toutes les prises de position publiques du chef de l'Etat) est « une bande d'assassins », que les « mesures de clémence » (prises par le général de Gaulle) ont été complètement inopérantes et que « la sécurité du monde occidental » impose à l'Armée française de rester en Algérie.

Dans le vide monarchique, l'Armée, derrière le général de Gaulle, veut prendre en main les destinées du pays et définir sa mission politique. Soit pour continuer la guerre en Algérie et y contraindre la métropole, soit pour se résigner à la paix et se venger sur les « adversaires de l'intérieur », il lui faut mettre en place les dispositions qui assurent la docilité de l'opinion publique. Les menaces, les préparatifs, les exigences visant « L'Express » n'ont été cités ici que parce qu'il s'agit — selon la formule classique dans l'Armée — de « faire un exemple ». Ce n'est pas « L'Express » qui, à soi seul, bien sûr, gêne l'Armée ; c'est toute vraie liberté de critique dans la presse. Mais la bonne méthode consiste à intimider les autres en matraquant le plus vulnérable, c'est-à-dire le plus avancé.

Les choses en sont au point où trois hautes personnalités du régime — dites « bien orientées » — nous ont fait l'amitié de nous demander de mettre une sourdine à l'exposé de nos opinions, « car l'Armée veut faire de vous un bouc émissaire ». Leur intention, en nous prévenant ainsi, est excellente, et nous touche sincèrement. Nous ferons preuve, à leur égard, de plus d'amitié encore : nous refuserons ce conseil. Car si par malheur nous le suivions, ce serait autour de leur propre cou que commencerait déjà à se resserrer, doucement, mais sûrement, le nœud coulant.

J.-J. S.-S.

Offrez
un vison
sauvage
MAURICE
KOTLER
10, rue La Boëtie
*

CORRESPONDANCES EXPRESS

En lisant la déclaration du général de Gaulle à Montluçon, j'ai eu comme une impression de déjà vu. « *Nous sommes,* » dit le général, « *dans une période où la paix — et vous savez de quelle paix je veux parler — et la liberté vont être assurées.* »

A la réflexion, j'ai découvert que cette phrase ressemblait par sa tournure étrange à certains passages que je relève parfois dans les copies de mes étudiants. En fait, l'ayant lue, je portais déjà la main à mon stylo pour écrire dan la marge : « *Pensée floue, forme gauche.* »

J'entends bien qu'une certaine gaucherie fait partie des séductions du « style de Gaulle », mais je suis moins tendre pour la pensée floue. Nous avons là une de ces formules prudentes qu'emploient les écoliers de tous âges quand ils ont conscience qu'il faut dire quelque chose, mais ne savent pas exactement quoi. L'étrangeté même de la tournure lui confère une infinie plasticité. On est à peu près certain qu'elle peut à la rigueur être interprétée dans le sens de ce qu'il fallait dire sans se compromettre absolument avec ce qu'il ne fallait pas dire.

On peut toujours affirmer qu'on est dans une période, cela n'engage à rien, surtout quand on mentionne ce qui se passera peut-être dans cette période et non ce qui s'y passe effectivement. Ainsi l'élève qui a oublié la date de l'exécution de Louis XVI peut écrire : « *Après la fuite de Varennes commence une période où Louis XVI s'acheminera vers des difficultés qui auront pour lui des conséquences capitales.* » On admirera l'habileté de ce « capitales ».

Pour être juste avec le général de Gaulle, j'ajouterai qu'il me paraît connaître non seulement les ficelles du métier d'élève, mais aussi celles du métier de professeur. Le digne homme qui m'enseignait la philosophie en khâgne avait pour habitude, lorsque la fin d'une citation lui échappait, de dire en se tirant la barbe : « *Vous savez le reste...* »

« *Vous savez de quelle paix je veux parler...* », a dit le général de Gaulle d'un air entendu. Lui qui veut « faire le reste » aurait aussi bien pu dire : « *Vous savez de quel reste je veux parler...* »

Au fond j'avais bien tort de vouloir corriger le discours du général. Ce n'est pas une maladresse, c'est une méthode. Il existe ce qu'on appelle le flou artistique — pourquoi pas le flou politique ?

Loin de considérer ce passage comme un mauvais exemple pour les jeunes esprits, j'ai bien envie au contraire de le donner comme sujet de dissertation, en changeant un peu les termes, bien entendu... Un politique a dit : « *Nous sommes dans une période où la liberté — et vous savez de quelle liberté je veux parler...*, etc. »

Comme cela j'arriverai peut-être à savoir ce que le général a voulu dire.

ROBERT ESCARPIT.

L'AUMONERIE MILITAIRE RÉPOND AUX 35

● L'aumônerie militaire catholique, dont le directeur est le R.P. Badré, vient de faire parvenir à tous les aumôniers officiant en Algérie et en France, ainsi qu'aux évêques et à des théologiens, un document de 32 pages daté du 17 février 1959 et portant le titre : « Etude d'un comportement moral en face d'une guerre subversive ». Le document marque une évolution sensible, concernant les différents problèmes soulevés, par rapport aux directives antérieures de l'aumônerie.

1° L'appellation de rebelles appliquée aux Algériens ne permet pas de résoudre bien des cas concrets. On ne peut dénier au groupe, ethniquement, linguistiquement, et religieusement, une « personnalité » différente de la personnalité française.

2° Les massacres, viols, vols, incendies, destructions — « excès parasites » — sont condamnés, ainsi que les représailles collectives qui frappent indistinctement coupables et innocents, et les exécutions d'otages ou de prisonniers.

3° L'exécution sommaire sans jugement préalable, même d'un coupable certain, est réprouvée par le droit international, comme par le droit civil. Le devoir s'impose donc aux militaires de « réclamer inlassablement l'établissement au plus tôt d'un système judiciaire et répressif efficace et conforme aux besoins de l'Algérie ».

4° Concernant la conduite des interrogatoires, le cahier vert contient également des indications fort précises. « On ne peut jamais pénétrer par effraction dans une conscience humaine, même erronée ou coupable, et, par conséquent, est formellement interdite par la morale toute torture physique ou psychologique pour arracher un aveu ». ... « On ne peut contraindre aux aveux ceux qui demeurent fidèles à leur position (même s'ils se trompent sur sa justice) et les acculer à la trahison de leurs amis, c'est-à-dire à la dégradation morale » ... « Ce qui est mauvais intrinsèquement le reste toujours, quelles que soient les circonstances. La perversité est intégrante à la torture. »

Ce texte, diffusé avec l'accord du cardinal Feltin, vicaire général aux armées, apporte une réponse aux questions posées récemment par 35 prêtres rappelés et servant en Algérie depuis le mois d'août 1958.

« LE FIGARO » ET M. MENDES FRANCE

● Mercredi matin, dans un entrefilet souligné par un filet gras pour attirer l'attention des lecteurs, « Le Figaro » indiquait, sous la caution de son « correspondant » à Bâle, que dans un stand étranger à la Foire de Bâle il y avait la reproduction d'une déclaration de M. Mendès France disant : « Celui qui s'enrôle aujourd'hui dans la Légion étrangère se met sciemment au service d'une organisation de tueurs à gages. »

En réalité, M. Mendès France n'a jamais fait une déclaration au sujet de la Légion étrangère qui s'apparente de près ou de loin à ce texte qui est donc un faux pur et simple.

D'autre part, les services officiels de l'Ambassade de France en Suisse et du Consulat de France à Bâle ont confirmé catégoriquement qu'ils n'avaient jamais eu connaissance qu'une déclaration de ce genre — même fausse — ait figuré dans le pavillon en question.

Enfin, « Le Figaro » n'a pas de correspondant particulier à Bâle.

L'HISTOIRE QUI AMUSE LE FOREIGN OFFICE

● Les diplomates britanniques ont attendu, discrètement, quelques jours avant de raconter comment M. Macmillan s'est livré à un concours de lapsus avec M. Debré lors du séjour de celui-ci à Londres.

C'est le premier ministre français qui a ouvert le feu en appelant son collègue britannique : M. Macdonald... M. Macmillan a poursuivi en recherchant pendant quelques secondes le nom d'un général français qui lui échappait... il s'agissait du général Speidel.

LA CRÉATION DE NOUVEAUX « CENTRES LECLERC »

● A la suite de l'enquête, dans « L'Express » du 2 avril, sur l'expérience Leclerc à Grenoble (vente directe aux consommateurs à prix de gros), des dizaines de commerçants, dans la région parisienne notamment, ont manifesté le désir d'appliquer la même formule, qui se traduit par des baisses de prix allant jusqu'à 20 %.

L'offensive sur Paris et Lyon peut être déclenchée incessamment. Elle le sera dès que le gouvernement se montrera disposé à faire appliquer très strictement le décret du 24 juin 1958.

Ce décret — qui réprime le refus de vente, la pratique de conditions discriminatoires de vente et l'imposition de prix minimums — mettrait fin aux difficultés que de nombreux fournisseurs font aux Centres Leclerc, particulièrement à ceux, ouverts depuis le 2 avril, dans cinq nouvelles villes.

Sous la pression des représentants et grossistes locaux, qui menacent de boycotter les firmes livrant Leclerc, de nombreuses fabriques de produits alimentaires (notamment Lenzbourg, « La Vache sérieuse », Liebig, Olibet, Leroux, etc.), recourent en effet aux procédés suivants :

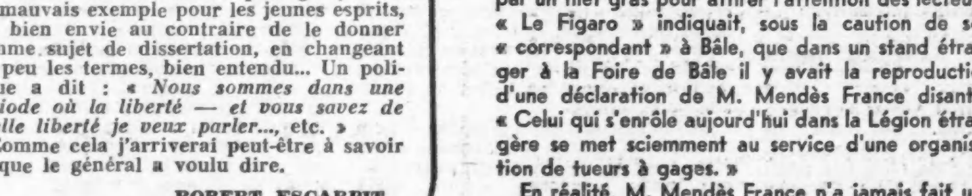
— oubli pur et simple des commandes d'un Centre Distributeur ;

— « incapacité » prétendue de fournir les quantités demandées ;

— refus de facturer de grosses commandes au prix de gros ;

— refus de livrer moins de 1.000 kg à la fois, alors que les grossistes peuvent acheter par 500 kg ;

— exigence du paiement comptant ou par chèque visé, etc.



FLORALIES INTERNATIONALES

— Nous sommes déjà hors-concours dans la catégorie "Fleurs de rhétorique" !

Rétorsion envisagée : des syndicats d'ouvriers et de cadres se préparent à faire boycotter par leurs adhérents les firmes qui refusent leurs conditions habituelles aux Centres Leclerc.

La Direction des Enquêtes Économiques est saisie de nombreux litiges. Elle ne pourra les trancher, et donner aux nouveaux Centres Leclerc la possibilité de se faire livrer, que lorsque le gouvernement aura précisé sa politique dans ce domaine.

SÉNAT : LA S.F.I.O. PRÉFÈRE M. DARDEL A M. GAZIER

● Mme Gilberte Brossolette, ancien sénateur, avait été écartée de son mandat l'année dernière par M. Guy Mollet et les dirigeants socialistes au profit de M. Dardel, maire de Puteaux. Elle s'opposera à ce dernier, dimanche prochain, en prenant la tête d'une liste d'union du parti socialiste autonome et de l'U.G.S.

La compétition va mettre dans une situation embarrassante certains grands électeurs de la S.F.I.O. L'an dernier déjà, 60 d'entre eux sur 300 avaient refusé de reporter leurs suffrages de Mme Gilberte Brossolette sur M. Dardel. D'autre part, le fait que la S.F.I.O. maintienne la candidature Dardel déçoit ceux qui auraient préféré qu'une occasion fût donnée à M. Albert Gazier de faire sa rentrée au Parlement.

Faute de pouvoir « voter Gazier », certains électeurs socialistes seront sans doute tentés dimanche de « voter Brossolette ».

JEAN HOUGRON, L'INDOCHINE ET L'ALGÉRIE

● Jean Hougron, romancier de 36 ans, a publié de 1950 à 1953 quatre livres dont l'action se situe en Indochine, et dont le dernier, « Mort en fraude », lui a valu (en mai 1953) le grand prix du roman de l'Académie française.

Dans un numéro spécial de l'hebdomadaire « Réforme » consacré à l'Algérie, il évoque le séjour qu'il a fait là-bas : « En lisant les journaux ou en écoutant colons et colonisés, j'avais l'impression d'être rejeté dans le Saigon des premières guérillas. »

Le romancier « indochinois » a toutefois décidé de ne rien écrire sur l'Algérie et il s'en explique :

« Pour moi qui avais vu l'Indochine pendant cinq années, je ne pouvais plus être dupe. Je me souvenais de la leçon. Elle était simple, tranchante : d'abord la paix, puis l'indépendance, ensuite des accords commerciaux qui préserveraient dans la mesure du possible nos intérêts privés ou nationaux. Tout le reste n'était que bavardage, atermoiements coupables, épuisement d'une nation et morts inutiles. C'est pourquoi, quand on me parle de l'Algérie, je n'éprouve qu'ennui ou exaspération ».

CADEAUX
UTILES
et
FUTILES
JACQUES FRANCK
372, RUE SAINT-HONORE, PARIS
●
Remise spéciale aux lecteurs de L'Express

La semaine prochaine :

ENTRETIEN AVEC SEKOU TOURÉ

la suite de l'enquête de **CLAUDE KRIEF** *en Afrique noire*

Collection Printemps 59
Modèles exclusifs de costumes
VESTES - BLAZERS
IMPERMÉABLES
GARY
73, Champs-Élysées

ALGÉRIE

Alger vous parle

Les élections municipales ont eu lieu en Algérie. Le général de Gaulle cherche maintenant le moyen de « faire le reste » : Jean Daniel, après son voyage à Tunis et ses entretiens avec le prince du Maroc, analyse la nouvelle situation politique (voir p. 8). A Alger, « L'Express » a envoyé Jean Cau, qui n'y avait jamais été, pour rendre visite aux leaders politiques des mouvements ultras et pour les écouter : voici ce qu'ils lui ont dit :

ME voilà plongé, pour la première fois, dans Alger. Je ne sais rien de cette ville. Dans la mémoire j'ai des noms de rues : rue Michelet, rue d'Isly... des noms de place : le Forum, la place du Gouvernement... des noms d'hôtels ou de palais : le Saint-Georges, l'Aletti, le Palais d'Eté. Autour de moi, la foule qui grouille, les autos qui roulent, pare-chocs contre pare-chocs, les petits cireurs, qui, dès que je m'arrête, s'approchent et jettent un œil avide sur mes chaussures. Et des taches : taches blanches des musulmanes en voile, taches rouges des fez qui piquent cette mer de leur coquelicot, taches kaki des soldats mêlés à tout et partout présents. Les jeeps, les camions ou voitures militaires se faufilent et filent, on ne sait où, à toute allure, selon cette règle qui veut que le mystère soit toujours pressé. Les tramways aux vitres grillagées (à cause des grenades) ferraillent. Les motards de la police, plus rapides que des apparitions, dévalent les rues en pente ; il y a ceci : cette foule qui coule au rythme paresseux de toutes les foules méditerranéennes, mais au travers de laquelle le passage d'une jeep de la police ou de trois paras à la démarche balancée trace comme un courant nerveux. Oui, c'est cela. La présence de l'armée innerve la foule, la rend, dirait-on, sensible comme une toile d'araignée, prête à vibrer au moindre contact ? Et au cœur de cette toile immense et blanche suspendue au-dessus de la mer bleue, on sent la présence sourde de quelque chose. De quoi ? de la guerre.

La bombe de la rue Michelet

A 17 h 45, samedi, rue Michelet, il y a eu une bombe. Il y a eu ce bruit sourd et énorme à la fois, cette panique, ce moment où tout s'est confondu : les cris, les hurlements des blessés, les vitres qui giclaient sur le pavé. J'ai couru. D'une 4 CV jaillissaient deux personnes aux cheveux en flammes ; une musulmane littéralement cisaillée par la bombe gisait sur le trottoir. Le sang imbibait ses voiles d'où sortaient deux pieds nus, étrangement pâles, aux souliers arrachés. La 203 dans le coffre arrière de laquelle avait été déposée la bombe était éclatée comme une grenade mûre et flambait ; la 4 CV flambait à son tour. Le feu montait le long du mur de la bijouterie. Infirmiers, pompiers et soldats sont arrivés dans des beuglements de sirènes. La foule reflue vers le lieu de l'attentat. Je m'approche du colonel de parachutistes Godard, chef de la Sûreté d'Alger, et nous nous penchons, épaule contre épaule, au-dessus de la 203 :

— *C'était une bombe d'avion,* dit-il.

— *Qu'avez-vous à dire sur cet attentat, mon colonel ?*

— *Il ne faudrait tout de même pas oublier que le F.L.N. existe.*

Deux passants discutent :

— *Ça,* dit l'un, *ça fait des voix pour Lambert. Puisque les fellouzes recommencent, il faut voter pour le plus dur.*

— *Ça,* dit l'autre, *ça fera des abstentions dans les bureaux de vote.*

— *Circulez,* dit un para, moulé dans sa combinaison de saut et dont le profil semble avoir été dessiné par Jean Cocteau.

L'accueil de M. Crespin

L'accueil de M. Crespin, animateur, avec M. Martel, du Mouvement populaire du 13 Mai, dit M.P. 13, qui me reçoit dans les bureaux de l'immeuble du Salut public, est glacé et correct. Pâle, les lèvres minces, M. Crespin pose sur moi un regard curieux comme s'il avait du mal à adapter ma personne au décor où nous nous trouvons, et d'une voix dépourvue absolument d'aménité, s'offre à me répondre. Je l'en remercie.

Nous parlerons d'abord élections et multiplicité des listes.

— *En fait,* dit M. Crespin, *il y a trois tendances, et c'est tout : la tendance nationale du professeur Lambert, et nous soutenons ses listes parce que strictement nationales, la tendance U.N.R. et Algérie française. (Elles vont*

Henri Roseau, leader des lycéens d'Alger (a sa dr. M. Jacques Soustelle) (1)
« En mai, en juin, en août ou en décembre. »

à la bataille séparément, mais ça n'est qu'une astuce électorale.) Enfin, les candidats indépendants. Mais il y a l'inquiétude, le dégoût, la rancœur. Voilà l'atmosphère dans laquelle ces élections qui comporteront de nombreux abstentionnistes vont se dérouler. Pourquoi ce dégoût ? Parce que, le musulman, il ne faut pas le tromper et qu'on ne peut rien faire sans lui. Or, la grande majorité des musulmans est prête à être avec les Français parce qu'elle se rend compte de l'anarchie qui règne sur les ailes, c'est-à-dire en Tunisie et au Maroc. Mais ils ont peur que nous leur fassions le coup de la politique du Glaoui.

« On les a menés au référendum en leur promettant l'intégration, on leur a dit de voter oui. Ils l'ont fait et rien n'est arrivé. On leur a demandé de voter aux législatives en leur promettant de nouveau l'intégration. Puis, rien. Aujourd'hui, on leur demande encore une fois de voter. Alors ? Qui se fout de qui ? On va faire le reste. Quel reste ? Si de Gaulle ne veut pas de l'intégration, qu'il le dise, et alors nous verrons ! Mais qu'il ne continue pas à nous mener en barque, à négocier en sous-main, à parler de la paix des braves, à inviter Ferhat Abbas et à nous trahir, sinon... Et les mesures de clémence ? Désastreuses ! Peut-être 90 % des types arrêtés sont-ils innocents, mais 10 % sont coupables, et donc la clémence est désastreuse.

— *Il vaut donc mieux continuer à garder 90 % d'innocents dans des prisons ou des camps ?*

— *Il faut savoir arrêter,* répond fermement M. Crespin. *Du 13 mai au 1er juin, il y a eu le désarroi dans les rangs fellagha parce que le général Salan commandait. Puis, de Gaulle est arrivé, salué par le discours de Bourguiba. Immédiatement, les bandes se sont remises en marche. Voilà !*

« Nous sommes partisans de la confusion des pouvoirs civil et militaire, bien que pour nous ce problème soit avant tout politique et se résume à ceci : faire ou ne pas faire l'intégration totale et absolue. Pour nous, il ne peut être question que de la faire, pour nous tous Algériens, que nous soyons européens ou musulmans. Il faut donc, d'une part, affirmer et réaliser pleinement l'intégration et, d'autre part, faire la guerre. Il faut repartir à Bugeaud et anéantir la rébellion, mais sur le plan politique, cela n'est possible qu'à partir de l'intégration. La guerre, en tout cas, doit être totale. Pour nous, toute solution négociée est irrecevable, impossible, criminelle, et nous nous y opposerons de toutes nos forces.

« Cessez de mentir ! »

« Toute solution négociée sous n'importe quel déguisement ne sera, en Algérie, jamais acceptée. Ja-mais ! On ne peut faire confiance au musulman. Le fellah est bien, très bien. Il est comme ça (poing asséné sur la table et pouce dressé), *mais l'intellectuel oriental ne tient jamais sa parole et donc on ne peut croire aux promesses que ne manqueraient pas de faire les « interlocuteurs » avant, et pendant la négociation. Si de Gaulle se risquait à négocier, oui, alors, c'est le conflit ouvert entre nous et lui. Il croit nous endormir : le plan de Constantine par-ci, mais Moulay Hassan à Paris par-là ; le plan Challe, mais mesures de clémence. Il grenouille, mais un jour il faudra bien qu'il franchisse le pas, qu'il passe un seuil. Ce jour-là, nous agirons.*

— *Vous êtes prêts ?*

— *Nous sommes vigilants et prêts. Que fera l'armée ? Martel vient d'effectuer une tournée d'un mois dans les djebels. Partout il s'est fait confirmer par l'armée et les supplétifs l'hostilité au F.L.N. L'armée a, pour se battre, un moral magnifique et ne baissera jamais pavillon. Tous les officiers ont fait l'Indochine, le Maroc, la Tunisie, l'Egypte pour recevoir des coups de pied au cul. Comprenez que leur derrière commence à leur faire mal. Oui, on peut remplacer les généraux, et les colonels, mais pas les commandants, les capitaines et les autres... L'armée ne cèdera jamais et ne tirera jamais sur nous si nous nous opposons à une capitulation politique. Les militaires, je vous le dis, sont comme ça* (poing asséné sur le bureau et pouce dressé) *à tous les échelons. La popularité de de Gaulle est à zéro, nulle. Renseignez-vous, faites votre petite enquête personnelle, et vous verrez. A zéro ! De Gaulle nous a roulés ! Du moins, il le croit. Il nous a trompés et trahis, mais nous sommes vigoureux et forts. Notre mouvement, à lui seul, et nous ne sommes pas isolés, ne cesse de gagner du terrain. Nous voulons l'intégration, et c'est tout. Après tout, on a bien intégré les juifs en France, non ? La promotion des musulmans, selon leur valeur — attention, je dis bien leur valeur ! — à tous les postes, promotion sociale et économique. Nous ne sommes pas pour qu'on leur construise des buildings où il faut monter le mouton au quinzième étage, mais de petites maisons avec une petite cour. C'est ça qu'ils aiment, voyons ! Quant à vous, cessez de mentir. Cessez de dire que nous sommes des buveurs de sang ! Tenez* (et M. Crespin frappe du plat de la main un numéro de « L'Express » posé sur son bureau, et coché de rouge). *Je lis : « MM. Martel et « Crespin ont fait huer le nom du « président de la République... » Encore un mensonge ! Ce n'est pas notre faute si, à chaque fois que nous prononçons le nom de de Gaulle, il y a des huées. Cessez de mentir ! Et restez en Algérie ! Je vous promets, je vous parie que dans deux ans vous ne serez plus journaliste à « L'Express ».*

Je prends congé de M. Crespin et lui promets de reproduire fidèlement ses propos.

— *Il y a les commentaires...* me dit-il.

Je lui promets de n'en faire aucun sur cette conversation. Je le remercie de son accueil et lui demande s'il a quelque chose à ajouter.

— *Tout ce que je peux vous dire, c'est que nous ne foutrons jamais le camp !*

♣

On m'apprend au G.G. que le général Challe ne me recevra pas. Il a décidé de ne recevoir qu'un journaliste par semaine (le dernier en date était le correspondant du journal espagnol « Vanguardia »), au cours des mois à venir. Son carnet de rendez-vous est plein.

« Nous nous révolterons »

J'ai dit : « L'Express » ; ils ont dit : « D'accord ! » Nous nous retrouvons au « Coq hardi ». Ils ont entre 17 et 21 ans et sont venus à cinq (alors que je n'avais pris rendez-vous qu'avec leur président), sans doute parce qu'ils étaient curieux de me voir. Le blond aux yeux bleus est donc président de l'A.G.E.L.C.A. (Association générale des lycées et collèges d'Algérie) et s'appelle Henri Roseau. Celui qui a de petits yeux, un regard d'une incroyable dureté et une tête farouche s'appelle Jean-Marc Bernard. Lui et Roseau répondront à toutes mes questions. Les trois autres ajouteront des commentaires et d'enthousiastes approbations.

Et, d'entrée :

« Nous représentons 8 000 jeunes entre 18 et 21 ans. Nous sommes pour l'intégration. Aucune autre solution n'est possible. Nous nous révolterons contre toute autre.

« Il s'agit de mater la rébellion, dit J.-M. Bernard, *et de ne pas discuter. »*

Leur chef de file ? Lagaillarde ! Il a toute leur confiance. Il est l'interprète de leurs voix et de leurs pensées. Il n'est pas un « député ». Il est à Paris le missionnaire de l'esprit du 13 Mai.

— *De Gaulle nous écœure,* dit Roseau. *Sa popularité a énormément baissé : elle est au niveau du trottoir. Il a en six mois fait plus de dégâts que tous ses prédécesseurs. Bourgès, Mollet, Gaillard, nous savions qui ils étaient et nous n'attendions rien d'eux. C'est contre leur politique que nous avons fait le 13 Mai. Maintenant de Gaulle est ravalé à leur niveau. Pis même, parce que de Gaulle nous a escroqués et trahis.*

« Dans certains milieux, ce n'est pas d'impopularité qu'il est l'objet, mais de haine. De Gaulle égale Mendès », dit J.-M. Bernard.

(1) Photographiés sur le forum en mai 1958.

LE PROFESSEUR LAMBERT, CHEF DU FRONT NATIONAL POUR L'INTÉGRATION
« Je serai républicain si... »

— *Nous lui reprochons,* dit Roseau : *1) de ne pas faire l'intégration ; 2) de ne pas avoir maté la rébellion sur le plan politique ; 3) les mesures de clémence ; 4) de chercher à discuter avec Tunis et Rabat. Nous nous opposons catégoriquement à toute solution négociée. Nous voulons l'intégration.*

« Je vais vous dire pourquoi elle fait peur à la gauche française. Parce qu'elle n'est possible que si on fait voler en éclats la démocratie et cesser l'abrutissement qui est le résultat de cent cinquante ans de libéralisme.

— *Nous sommes,* dit J.-M. Bernard, *pour un système autoritaire, corporatif et hiérarchisé. Nous sommes autant antigaullistes qu'anticommunistes. Une sorte de justicialisme de type péroniste nous satisferait. Pour ma part, je ne crache ni sur Hitler ni sur Mussolini : il y a dans leurs idées d'excellentes choses à prendre.*

« L'intégration n'est possible que dans une société strictement hiérarchisée. Sinon faire de 9 millions de musulmans, 9 millions de « démocrates » est une folie, une foutaise. »

« Nous nous élevons, ajoute Roseau, *contre cette autre folie que sont les mesures de clémence. Tant que nous proposerons aux musulmans le sac de semoule, afin qu'ils viennent à nous et que le F.L.N. les menace de mort s'ils ne rejoignent pas ses rangs, entre la semoule et la possibilité d'échapper à l'étranglement, il est évident qu'ils choisissent vite.*

« Notre inquiétude est totale parce que nous flairons que de Gaulle essaie de résoudre l'affaire algérienne sur le plan du déroulement normal d'une politique. Mais le morceau Algérie, nous vous l'affirmons avec une certitude absolue, est indigérable par n'importe quel gouvernement d'abandon. De Gaulle essaie de nous avoir. Il met le paquet sur le plan militaire. Ça oui, pour essayer de faire passer la sauce politique. Il ne réussira jamais. Notre certitude n'a d'égale que notre détermination à l'en empêcher. En cas de négociation, ce sera l'épreuve de force entre nous et le gouvernement, mais nous, nous aurons toute l'Algérie — je dis toute l'Algérie — derrière nous.

— *Il faut,* déclare Jean-Marcel Bernard, *que de Gaulle saute. Si, lors de prochains débats, l'intégration n'est pas votée, je dis tant mieux. Il me tarde d'être vendu pour pouvoir passer aux actes.*

Je demande :

« Vous êtes prêts ? »

« Nous le sommes. Et d'autres avec nous. »

« Il y a, dit Roseau, *le Front national français d'Ortiz qui groupe des éléments très nombreux et très durs, le M.P.* 13 *Martel et Crespin ; le Mouvement nationaliste étudiant de Susini, qui forme des doctrinaires et des cadres. »*

Je demande :

« Ah, ce sont des intellectuels ? »

« D'un type spécial, me répond J.-M. Bernard, en insistant sur le mot « spécial ». *Je vous répète qu'au moment de l'épreuve de force nous aurons toute l'Algérie derrière nous. »*

« Et l'armée ? »

« Vous croyez que l'armée nous tirera dessus si de Gaulle vend l'Algérie autour d'une table ronde ? Vous verrez. »

Il me demande ce que pensent les jeunes gens de leur âge en France. Je leur réponds que leur passion à tous égards et à tous les âges est moins vive.

— *Oui,* disent-ils, *les tricheurs... ici, nous ne trichons pas. Nous y sommes allés et nous y reviendrons.*

— *Pour le prochain 13 mai ?*

— *Les révolutions ne se font pas obligatoirement un jour anniversaire. Nous passerons à l'action au moment venu. Que ce soit en juin, ou août, ou en décembre.*

Ils me proposent de me servir de guide et de me promener çà et là.

« Pour que vous vous rendiez compte », disent-ils.

Lorsque nous nous séparons, ils me déclarent que je peux leur téléphoner à l'Otomatic, qui est le café où se réunit la jeunesse estudiantine et celle aussi qui ne l'est pas... Ils sont tout à leur passion. Ils déclarent *« se foutre des élections ».*

Les caniveaux sont jonchés de tracts.

Sur les murs, des affiches qui déclarent : *« Ultra quoi ? ultrafrançais, parbleu ! »* Sur la chaussée, des inscriptions tracées à larges coups de pinceau et invitant à voter pour telle ou telle liste. Le pharmacien enveloppe le dentifrice et la crème à raser et me dit :

— *Non, monsieur, je ne voterai pas. J'en ai assez de voter pour rien. Après chaque élection, nous sommes un peu plus trahis. Nous serons des milliers à nous abstenir à Alger. Vous êtes métropolitain ? Eh bien, moi je ne suis pas un excité, mais je vais vous dire ce qu'il nous faudrait : Soustelle, le vrai Soustelle : le Soustelle débarrassé de de Gaulle. Le grand Charles à l'île d'Yeu et Soustelle au pouvoir ! Ou Bidault. Il monte, Bidault, ici, il monte ! Vous n'imaginez pas à quel point. Vous avez lu ses déclarations, vous avez vu ses affiches sur tous les murs ? Il pourrait bien être le Soustelle de notre seconde révolution. Il nous faut une tête, la tête militaire nous aurons le choix, la tête politique...*

Chez le Dr Lefèvre

Je suis chez le Dr Lefèvre. Le docteur est homéopathe, acupuncteur et courtois. Secrétaire général du M.P.I.O.C. (Mouvement pour l'instauration d'un ordre culturel), il est à l'origine du mouvement dit Mouvement des 14, parce que signé par 14 anciens membres du Comité de Salut public des journées de mai. Il a un visage rond, jeune, et des cheveux blancs.

« Nous sommes, me dit-il d'une voix très douce, *un mouvement de cadres et d'élites. Nous visons la métropole plus que l'Algérie qui, elle, est acquise en profondeur à nos idées. En prise directe sur l'esprit du 13 Mai, notre mouvement débouche sur l'ordre corporatif, c'est-à-dire sur le renversement de la Ve République. Autant vous dire que nous ne la renverserons pas. Elle fera assez de conneries pour s'écrouler d'elle-même. En ce moment, nous sommes en face d'une double trahison du gouvernement. Primo, j'ai la certitude que l'on prépare les étapes qui doivent mener l'Algérie à l'autonomie interne dans le cadre de la Communauté. Le général donne un peu de mou du côté de l'intégration (70 députés blancs dans Constantine) mais lance des ballons d'essai de l'autre côté (mesures à l'égard de Ben Bella, libération de prisonniers, tractations secrètes, etc.). Nous sommes à l'étape du leurre. On veut bien intégrer les musulmans aux Européens, mais le gouvernement ne veut pas intégrer le tout à la métropole. Secundo, je constate que les partis politiques sont toujours là et que nous attendons toujours la création d'un ordre nouveau. Mais nous croyons absolument que ni la population européenne, ni une fraction des musulmans, ni l'armée n'accepteront de solution négociée. J'en veux pour preuve le crédit en Algérie du général de Gaulle : il est nul. Et s'il venait aujourd'hui — ce qu'il n'aura pas la stupidité de faire — il s'en rendrait compte de lui-même. Pour le moment, nous attendons ce qui nous fera dire : « Halte-là ! c'est fini ! » Lorsque viendra ce moment, nous demanderons... »*

M. Lambert sur l'estrade

Au Q. G. de l'A.G.E.A. (Association générale des étudiants de l'Algérie), qui groupe plus de 6 000 membres, règne une activité de ruche. On prépare les élections. M. Labbé — œil et poil noirs, court et trapu — qui a succédé à Pierre Lagaillarde, s'écroule dans un fauteuil :

— *Alors qu'est-ce que vous voulez savoir ? Nous exigeons l'intégration totale et absolue. Nous entendons par là l'égalité des droits et des devoirs. Nous nous opposons à toute solution autre que l'intégration.*

M. Labbé s'arrête.

Lancé à fond de train, en trois phrases, il vient de tout dire et stoppe net. Il faut l'aiguillonner pour qu'il reparte en un nouvel élan :

→

(1) A la tribune, au cours d'une réunion électorale dans les locaux de l'Association des Etudiants.

HOLMES

La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.

Inaugure sa collection de Printemps. vêtements masculins de luxe

22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

— *De Gaulle en est au niveau zéro. En cas de solution négociée, le choc est inévitable. L'armée jouera un rôle déterminant. Si les chefs les plus haut placés prennent leurs responsabilités, ce sera réglé en vitesse, sinon on assistera à des refus d'obéissance au niveau de très très nombreux chefs. Après le conflit notre souhait est de voir se constituer un gouvernement qui sera l'émanation de la volonté algérienne. Je répète que toute solution négociée se fera dans une opposition très active dans laquelle nous sommes prêts à entrer.*

M. Labbé s'excuse : il va à la réunion. Je le suis. Nous nous retrouvons au rez-de-chaussée dans une salle de l'A.G.E.A. où se tiennent près de 2.000 personnes.

Sur l'estrade, le professeur Lambert, chef du Front National pour l'Intégration, entouré de ses colistiers, roule des tonnerres dans sa voix et brandit des foudres dans ses gestes.

— *On va prétendre que nous ne sommes pas pour la République. A cela je réponds que si nous* (il insiste sur le *nous*) *sommes la République alors je serai républicain. Mais si la République est un ensemble de maires qui nous ont dégoûtés sous la IV*e *et qui continuent de nous dégoûter sous la V*e (ici la foule clame son approbation) *alors* (scande M. Lambert), *je ne serai pas républicain !*

Et M. Lambert continue :

— *Nous voulons sauver coûte que coûte l'Algérie, mais nous ne voulons pas la perdre pour sauver la République !*

M. Lauriol chez lui

M. Marc Lauriol, animateur aux législatives de l'Action pour l'Algérie française et la Promotion musulmane par l'intégration, me reçoit chez lui entre deux avions, et deux colères. M. Lauriol, quarante-huit ans, et la voix forte, ne tient pas en place et chacune de ses phrases finit en explosion. Vice-président de l'U.S.R.A.F. (président : Jacques Soustelle), ancien membre du Comité Constitutionnel Consultatif, M. Lauriol est professeur de droit. Dans leur profession de foi électorale, ses amis et lui se déclaraient en novembre *« fidèles à l'idéal de mai, ici, sur cette rive sud de la France »* et exigeaient *« la reconnaissance de l'unité intangible de la France, de la Lorraine au Hoggar ».*

« *L'intégration*, dit-il, *c'est l'évocation, au niveau de l'Etat français, de tous les problèmes d'Etat qui se posent en Algérie. Elle n'est pas l'assimilation, mais elle signifie que l'Algérie, province française, va amorcer, au niveau central, sa spécificité, ce qui suppose l'installation de structures provinciales en France. Il faut en finir avec la psychose étatique jacobine et fonder les provinces — ou structures supra-départementales — sur le plan purement économique et financier. L'intégration doit tenir compte qu'il existe un particularisme musulman et elle s'applique à deux principes fondamentaux : l'unité territoriale de la métropole et de l'Algérie, la promotion française des musulmans d'Algérie. Nous rejetons donc toute institution politique propre à l'Algérie et qui constituerait ici l'amorce d'une souveraineté autre que la souveraineté française. Toutes les formes d'autonomie larvée sont impossibles : elles conduiraient fatalement à la sécession. Pour nous il y a une spécificité de la province algérienne comme il y a une spécificité de la Corse, de l'Auvergne, de la Provence ou de l'Aquitaine. Je constate que, dans la mesure où je connais Soustelle et Debré, et je pourrais ajouter G. Bidault, ces thèses n'ont rien d'hérétique. Et je sais que toute solution négociée se brisera ici, car la chair de l'Etat français est ici.*

Pour terminer, M. Lauriol (qui brandit « L'Express ») me dit qu'il voudrait bien savoir sur quoi on se fonde pour écrire « qu'il doit, lui, Lauriol, son élection au général de Gaulle » ? (1) Et de préciser: qu'il n'est pas « un universitaire pacifique »... comme l'a dit « L'Express ».

« *Je vous prie d'écrire tout cela* », dit très haut M. Lauriol.

Un coup de vent m'avait amené M. Lauriol dans le bureau ; un coup de vent me l'emporte. Je me retrouve seul lorsque surgit une dame qui me charge les bras de brochures de propagande.

Au bar de l'hôtel Saint-Georges — je signale que l'hôtel Saint-Georges est la plus effarante turquerie qui, en ce monde, ait jamais pu germer dans cervelle d'architecte — MM. Dides (qui vient préparer son élection sénatoriale), de Sérigny et Lagaillarde, détendus, échangent d'amènes propos de bonne société. Des journalistes invitent M. Lagaillarde à venir à leur table.

« *Pas question, les gars. Pas question de me mettre l'olive où vous savez. Je vais me coucher. Suis un brave bourgeois, moi.* »

Ils rient. Demain, on vote... A vous, Paris.

JEAN CAU.

(1) Sur un document original et officiel dans lequel les autorités étaient priées de « favoriser l'élection de personnalités libérales telles que MM. Marçais et Lauriol ». J. D.

M. MARC LAURIOL, VICE-PRÉSIDENT DE L'U.S.R.A.F.
« La France, de la Lorraine au Hoggar. »

De Gaulle et « le reste »

● ***Va-t-il se passer quelque chose en Algérie avant l'été ? Jean Daniel examine les éléments nouveaux.***

TOUTES les conclusions qui ont été tirées aux lendemains des premières consultations municipales algériennes paraissent à l'examen hâtives, sinon fallacieuses. L'abstentionnisme à Alger ? Il n'est pas énorme. Comparons les chiffres : 42 % cette fois-ci contre 35 % en novembre dernier. Encore, dans certains secteurs du Grand Alger, dont le découpage est nouveau, en se référant aux proportions de l'ancien et du nouveau système, le nombre des votants est cette fois-ci supérieur. Il s'agit, il est vrai, de quartiers quasiment administrés par des officiers S.A.S.

Une tendance libérale est née ? C'est vrai à Bougie, à Blida et à Médéa, notamment. Mais la seule liste anti-intégrationniste de l'Algérie n'a pas un seul élu à Alger. A Oran, à Orléansville, à Tiaret, à Batna, les succès ne sont « libéraux » que par considération de la défaite des ultras.

Il y a un « dégel » nationaliste ? Voyons les cités-témoins : Tlemcen, 55 % d'abstentions, c'est-à-dire 5 % de plus qu'en novembre ; Sétif, 65 % d'abstentions, c'est-à-dire 6 % de plus qu'en novembre ; Constantine, 45 % d'abstentions contre 41 % en novembre. A Djidjelli, les abstentions ont dépassé 80 %. En dehors d'Alger, on ne peut donc même pas dire que les Européens se soient davantage abstenus que les musulmans.

En fait, la seule remarque incontestable qu'on puisse faire, c'est que l'armée a limité cette fois son intervention. Sa neutralité dans les agglomérations urbaines (où d'ailleurs la pluralité des listes facilite le contrôle) paraît avoir été aussi complète que le permet la situation du pays.

Cette neutralité est-elle un facteur positif ? Sans aucun doute. Mais seulement pour permettre la révélation d'une certaine Algérie et la lutte loyale de certains hommes entre eux. On ne saurait naturellement en tirer aucune conclusion pour l'avenir, tant que les réactions de l'armée ne seront pas connues en face de listes nationalistes, même modérées. Autrement dit, le test n'a pas eu lieu.

Le jeu des ultras

Mais Alger a accaparé l'attention. Les ultras qui ont été vaincus dans toute l'Algérie ont à peu près maintenu leurs sièges dans la capitale, malgré l'éparpillement des forces, l'apparent éclatement des groupes et la rivalité désordonnée des chefs. Le reportage de Jean Cau montre que le moment venu, ils savent dire les mêmes choses sans se concerter. Ce ne sont pas des mots d'ordre. Ce sont des réflexes.

Malgré cela, je continue de les croire beaucoup moins puissants, beaucoup plus inoffensifs qu'ils ne voudraient le paraître. Ils n'ont plus l'Algérie derrière eux. Ils ont de moins en moins l'Armée à leurs côtés. Ils le savent. Mais ils connaissent aussi le moyen et de rattraper l'Algérie et de rattraper l'Armée : il est le même depuis des années.

C'est de crier à l'abandon, de dénoncer la braderie, de voir dans le chef du gouvernement un traître prêt à négocier le départ des Français d'Algérie et le rapatriement du corps expéditionnaire. Ils ne réussissent pas auprès des généraux et des colonels, alors ils se tournent « vers les lieutenants et les capitaines ».

Ils ont une force : une seule, mais qui a du poids. Ils sont renseignés par des hommes particulièrement bien placés à Paris dans des organisations politiques ou même des ministères. De temps en temps un signal d'alarme leur est donné, avec une singulière rapidité, sur des intentions prêtées au général de Gaulle.

Pour le moment, l'objet de toutes les craintes, c'est la rencontre prévue à Paris le 18 juin entre le Président de la République française et le roi du Maroc.

Le général de Gaulle n'a aucune inquiétude réelle, assure-t-on à l'Elysée, sur la compréhension dont pourraient bénéficier les ultras auprès de l'Armée. Les chefs militaires et tous les officiers savent, selon lui, que *« de Gaulle n'abandonne rien et surtout pas l'Armée française »*. Il sait, en particulier, combien ses chefs ont une juste notion des réalités de la guerre d'Algérie et des nécessités de trouver une solution. En même temps, le Président de la République estime que l'Armée « fera comme l'U.N.R. » : elle s'alignera sur sa politique algérienne.

Où en est cette politique ? Le plan du général de Gaulle dépendait jusqu'à maintenant de l'acceptation par le F.L.N. de discuter un cessez-le-feu. Or, voici qu'une dépêche, curieusement diffusée par le directeur de l'Agence Reuter à Paris, nous informe que la majorité des membres du « gouvernement algérien » serait prête à venir à Paris pour une telle discussion. Aussitôt le « gouvernement algérien » publie un démenti.

L'épreuve du F.L.N.

Le F.L.N. subit en ce moment une terrible épreuve, et cela à mesure, précisément, qu'il se politise. Ses pertes sont immenses, son ravitaillement en munitions difficile. La nouvelle stratégie du général Challe, qui consiste essentiellement, et sans délimitation de secteur, à expédier des unités mobiles, des groupes tactiques qui suivent l'adversaire en n'importe quel point du territoire, cette stratégie est efficace. Dans l'Ouarsenis, réduit réputé plus « pourri » que les autres, les opérations ont été réussies. Le franchissement du barrage à la frontière franco-tunisienne est particulièrement meurtrier.

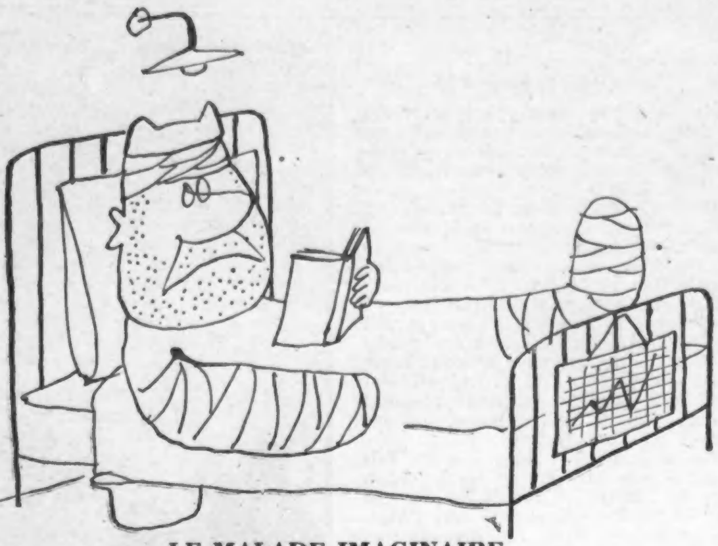
Malgré cela, qui est vrai et qu'on ne doit pas sous-estimer, le F.L.N. est prêt à continuer longtemps la guerre. Il en a la possibilité. Il a la possibilité de faire éclater des bombes rue Michelet, à Alger, en plein cœur de la ville européenne, que l'on croyait débarrassée de tout terrorisme depuis 1957. Il a la possibilité de jeter des grenades dans des bureaux de vote à Constantine. Il a la possibilité d'enlever la famille Cesaro et, malgré la mort d'Amirouche, d'attendre que les expéditions françaises soient terminées et que le gouvernement italien fasse une intervention non pas auprès de Paris, mais auprès du « gouvernement algérien à Tunis », pour libérer

(Suite en page 10.)

LES LECTURES DANGEREUSES

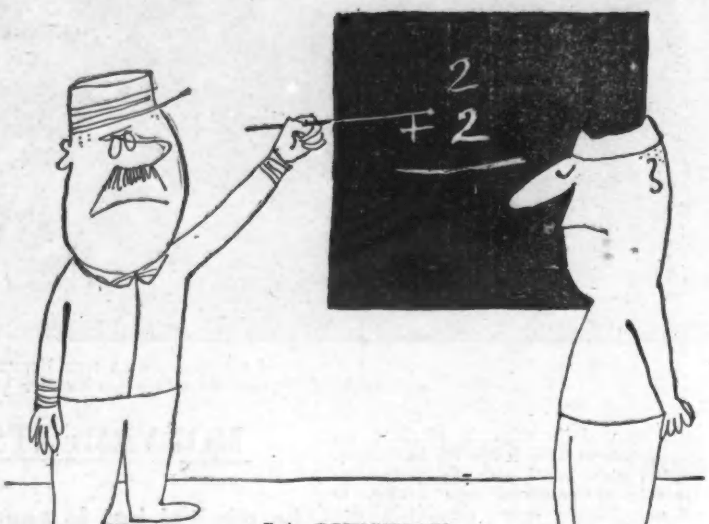
par SINÉ

« L'Express » est désormais interdit, sur ordre du ministre des Armées, dans les casernes. Siné signale ici aux autorités militaires d'autres lectures dangereuses pour le moral des troupes.

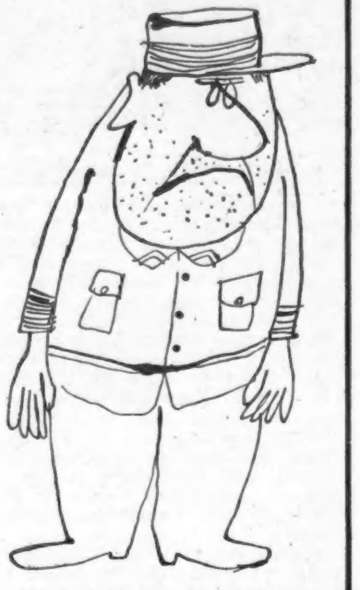


LE MALADE IMAGINAIRE
(Molière)

LA TABLE AUX CREVES
(Marcel Aymé)



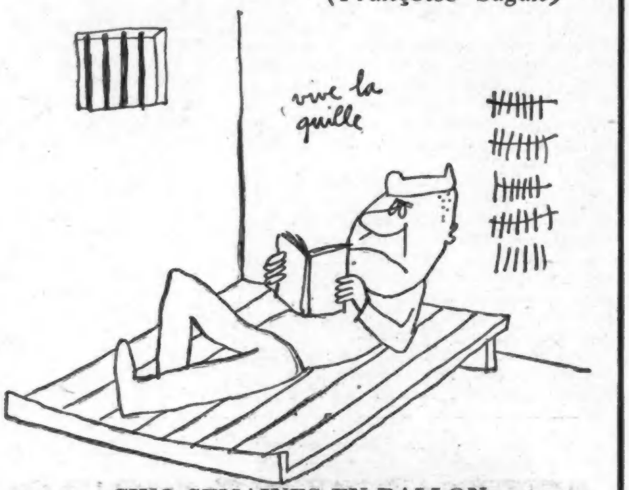
LA QUESTION
(Henri Alleg)



UN CERTAIN SOURIRE
(Françoise Sagan)

LE MUR
(Jean-Paul Sartre)

MORT A CREDIT
(Louis-Ferdinand Céline)



CINQ SEMAINES EN BALLON
(Jules Verne)

jack Romoli
EXCLUSIVITES MASCULINES
CHAUSSURES ITALIENNES et ANGLAISES
Nouvelle collection
38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72

LE
MEXIQUE
A PARIS
du 18 Avril au 23 Mai
EXPOSITION • VENTE
AU BON MARCHÉ
Vous pourrez déguster AU BON MARCHÉ une savoureuse et typique cuisine mexicaine préparée par les chefs du Restaurant MEXICO LINDO.
Tous les jours au Salon de Thé, les authentiques musiciens Mexicains "MARIACHIS GANDIMBAS"

(Suite de la page 8.)

les trois frères après 45 jours dans le maquis. Il a la possibilité enfin de « lever » autant de légions qu'il le veut, les jeunes volontaires ne manquent pas.

D'où viendrait donc l'évolution du F.L.N. ? Pour ma part, je le dis en pleine responsabilité : d'une nouvelle appréciation de la situation, d'une politisation croissante et d'une confiance naissante en de Gaulle.

Certains chefs algériens découvrent que le peuple commence à avoir trop souffert — ce que nous n'avons cessé de montrer depuis un an. Ils estiment que pour que les Algériens puissent profiter de l'indépendance, encore faut-il qu'il en reste !

Ils ne sont pas sûrs d'avoir fait à de Gaulle la réponse qu'il fallait, lors de l'invitation du 24 octobre. Et surtout ils s'inquiètent de voir l'Algérie se diviser. Tous ces députés, ces sénateurs, ces milliers de conseillers municipaux, ces maires, ces fonctionnaires, ces harkis, sont en train de former, pendant la guerre, une Algérie à l'intérieur de l'Algérie, et le peuple égaré, morcelé, tiré à hue et à dia, objet d'une double terreur, sollicité de tous côtés, s'affaisse lentement. De tout cela, certains prennent une conscience nouvelle.

Les données du problème

Sans être vraiment chargés de mission, les Tunisiens et les Marocains ont exposé aux Algériens la position du général de Gaulle : avec le F.L.N., la discussion ne peut avoir lieu que sur le cessez-le-feu. Avec l'ensemble des Algériens, elle aura lieu sur *« la place de choix accordée à l'Algérie à l'intérieur de la Communauté »*. Comment seront choisis ces Algériens ? Par de nouvelles élections. Organisées par qui ? Par tout le monde. Au contraire de ce que dit M. Harold King, directeur de l'Agence Reuter, devant cette interprétation des positions du général de Gaulle, le F.L.N. hésite et pour le moment oppose un refus.

C'est alors que Tunisiens et Marocains viennent à la rescousse. Si la Communauté se transformait en Commonwealth, l'Union maghrébine pourrait y adhérer comme la Guinée, et l'Algérie unie à la fois à la France d'une part et à la Tunisie et au Maroc d'autre part, aurait cette place dans la Communauté qu'on prévoit pour elle. A l'intérieur de son union avec la France, l'Algérie pourrait avoir un statut particulier et progressif sur l'armée, les minorités, les intérêts sahariens, etc.

Ce sont des balbutiements de discussion, des tentatives d'approche, mais tout préalable est exclu. Une volonté se manifeste de rechercher les conditions raisonnables d'un règlement qui, même étalées dans le temps, ne fermeraient pas la porte à l'indépendance et surtout ne désarmeraient pas les légions du F.L.N.

Ces recherches purement nord-africaines et qui sont encore loin des projets français, étaient à peine connues que déjà elles suscitaient au Moyen-Orient une levée de boucliers. Depuis qu'il n'est plus le leader incontesté du nationalisme arabe, le colonel Nasser est contraint à des surenchères qui sont Israël et l'Algérie.

Par la surenchère algérienne, il voudrait se raccrocher à l'Afrique du Nord. Ni M. Bourguiba, ni le roi du Maroc, ni la majorité du F.L.N. ne sont prêts à l'accepter : le prince Moulay Hassan le confirme cette semaine au Caire.

Une grande partie peut donc se jouer avant l'été pour l'avenir français, pour la Communauté, pour les intérêts franco-nord-africains. Pour que cette partie puisse être gagnée, il faudrait qu'enfin le Président de la République française s'explique clairement et que des mesures soient prises pour que de tels projets ne soient pas, comme chaque fois, sabotés. Il faudrait que le F.L.N. puisse continuer audacieusement sa reconversion politique et que les Tunisiens et les Marocains continuent de l'aider dans ce sens. Les risques sont à la mesure des objectifs : ils sont immenses.

JEAN DANIEL.

(A. P.)

LA BOMBE DE LA RUE MICHELET
« Il ne faudrait tout de même pas oublier que le F.L.N. existe. »

MOUVEMENTS

Le général bat le rappel

● ***Après divers échecs et déceptions, les « gaullistes de gauche » se considéraient comme démobilisés. Aujourd'hui, le Président de la République leur dit : « J'ai besoin de vous. » Ils se remobilisent.***

MARDI soir, au cours d'une conférence de presse, les « gaullistes de gauche » ont tenté une nouvelle rentrée. Sous le nom de : « Union démocratique du travail ».

Cette rentrée a été énergique : pour la première fois des hommes qui se disent mandatés par le général de Gaulle ont fait une critique, souvent sérieuse, du gouvernement actuel.

Quelques jours auparavant, l'Union démocratique du travail avait manifesté son existence en condamnant la saisie de « France-Observateur », saisie qui aurait été faite *« une fois de plus en l'absence du chef de l'Etat »*. Louis Vallon, l'un des leaders de l'U.D.T., devait déclarer :

> *« Ce communiqué contre les saisies est un acte de naissance: il nous situe bien. »*

La gauche et la droite

Qui sont ces hommes ? En dehors de Louis Vallon, il y a Gilbert Grandval, secrétaire général à la Marine marchande ; le général Billotte, ancien ministre de la Défense nationale ; le colonel Roger Barberot, Jean-Claude Servan - Schreiber, directeur des « Echos », le gouverneur Roland Pré, l'industriel Gilbert Beaujolin, etc., c'est-à-dire des compagnons de la Libération, des anciens résistants, des anciens des F.F.L., des hommes qui ont surtout en commun une fidélité à la personne du Président de la République et qui s'efforcent de lutter *« avec de Gaulle »* contre le fascisme.

Ils souhaitent devenir *« le grand mouvement populaire et national que l'opinion démocratique attend, devant l'incapacité des formations traditionnelles à se renouveler »*. Ils veulent tirer *« les travailleurs de leur désarroi »*. Tout cela est évidemment bien vague encore. Mais ils déclarent aussi que *« l'Union démocratique du travail est destinée à faciliter l'arbitrage du général de Gaulle dans le cadre des institutions de la Vᵉ République »*.

C'est de cela qu'il s'agit. Et de cela seul : aider de Gaulle, parce que *« c'est un libéral que la droite empêche d'appliquer son libéralisme »*. Telle est la thèse, telle la conviction.

La preuve du libéralisme ? De Gaulle a rétabli la séparation des pouvoirs, *« alors que la République des députés confondait les libertés publiques et les commodités parlementaires »*. C'est Louis Vallon qui parle et il ajoute :

> *« De Gaulle, après le 13 mai, a empêché la République d'être assassinée. Des nostalgiques semblent parfois le regretter encore. Quand ils parlent, on croirait entendre « L'Amour médecin » de Molière : il vaut mieux mourir selon les règles que de réchapper contre les règles (...). La droite et la gauche devraient pouvoir reprendre désormais leur signification fondamentale, pour l'une, parti du mouvement, pour l'autre, parti de la conservation. »*

Quant au général Billotte, faisant allusion aux tortures en Algérie, il devait déclarer : *« Toute atteinte portée en Algérie aux valeurs morales et spirituelles de notre civilisation diminue le degré de légitimité de la présence française. C'est pourquoi notre assentiment est total à la politique algérienne du général de Gaulle. »* Le sous-entendu est aussi probablement qu'il ne peut l'appliquer aussi aisément qu'il le souhaiterait.

Clostermann et Soustelle

C'était déjà la thèse du premier mouvement des gaullistes de gauche

DEPUIS LE 1er AVRIL
NEW-YORK sans escale DC-7C
1ère classe
Classe économique
•
Confort maximum
Cuisine italienne
Qualité du service
3 fois par semaine
LUNDI
MERCREDI
VENDREDI
Départ : 23 h. 40
ALITALIA
Ligne de la Courtoisie
Consultez votre Agence de Voyage ou ALITALIA
PARIS - 30, rue du 4-Septembre - RIC. 45-59
NICE - 2, rue de Paradis - Tél. : 899-53

Tergal :
PANTALONS
COSTUMES
IMPERS
capel
74, BOUL. DE SÉBASTOPOL PARIS (3ᵉ)

en juillet 1958. A cette époque, le mouvement s'appelait Centre de réforme républicaine, et les mêmes hommes s'y trouvaient. Contre le vœu du cabinet du général de Gaulle, mais en accord avec ce dernier, les fondateurs du Centre de réforme républicaine avaient tenté un regroupement pour un combat électoral et parlementaire. C'est le général lui-même qui avait donné son nom à la formation nouvelle : « *Réforme républicaine*, avait-il dit à M. de Lipkowski, *c'est exactement ce que nous voulons faire.* »

Mais le petit groupe, sans aucun appui, et même paralysé par l'hostilité des propres ministres du général, fut balayé par les élections. Après avoir fait campagne pour le Oui au référendum, ils voulurent s'entendre avec l'U.N.R. de M. Soustelle pour que les gaullistes, fussent-ils de droite ou de gauche, ne se combattent pas entre eux pendant les consultations électorales.

L'U.N.R. dédaigna un marché avec des hommes qu'elle jugeait tout à la fois sans importance politique et dangereux dans la mesure où ils pouvaient accréditer l'idée d'une hostilité entre le général de Gaulle et Jacques Soustelle. Le général ne fit aucun effort pour intervenir en faveur des hommes du Centre de réforme républicaine. Au contraire. A Lyon, il fit dire à M. Alban Vistel, compagnon de la Libération et héros de la résistance intérieure, qui s'apprêtait à se présenter contre Jacques Soustelle : « *Je n'aime pas que mes compagnons se déchirent.* » Mais à Paris, il laissa M. Soustelle « déchirer », par une campagne de calomnies, M. Barberot et M. Clostermann.

On dit, il est vrai, qu'apprenant à Constantine les injures adressées par M. Soustelle à leur endroit dans une lettre à leurs adversaires, le général de Gaulle aurait eu ce mot :

> « *Cela va coûter son siège de député à Clostermann, mais cela coûtera la place de premier ministre à Soustelle...* » (?)

Ce mot a-t-il été réellement prononcé ? Personne n'en jurerait. Mais la volonté de croire, et de se consoler, est telle chez les gaullistes de gauche qu'elle crée parfois les aliments dont elle veut se nourrir.

Audience à l'Elysée

Malgré cette volonté de croire, le découragement était général chez eux jusqu'à il y a quelques semaines. Au cabinet du général de Gaulle, on faisait une analyse politique plus réaliste : l'U.N.R. est là, c'est une force, c'est elle qu'il faut faire évoluer, c'est elle qu'il faut aligner sur la politique du général ; si les gaullistes de gauche veulent faire œuvre utile, qu'ils entrent à l'U.N.R. aux côtés de M. Edmond Michelet, par exemple... Ce serait plus efficace.

Mais « efficace » pour quoi faire ? Les gaullistes de la Réforme républicaine finissaient par se le demander. Les généraux et les colonels du 13 mai étaient sans cesse promus et décorés, le gouvernement de M. Debré prenait une orientation antisociale. Après tout, les hommes que le général de Gaulle a comblés d'honneur dans l'Armée et les administrations étaient peut-être ses seuls vrais représentants.

Davantage : on pouvait voir l'U.N.R., elle-même, évoluer. En Algérie, l'U.N.R. se démarquait par rapport aux ultras. En métropole, M. Chalandon, secrétaire général du mouvement, tenait des propos libéraux. Les gaullistes de gauche se dirent alors que le général n'avait pas d'autre moyen que d'attendre l'évolution des factieux qui l'avaient conduit au pouvoir, sa seule méthode de gouvernement était par suite, nécessairement, le machiavélisme. Il n'avait pas besoin d'être aidé à gauche, au contraire : l'opposition le servait.

Presque tous en étaient venus à cette conclusion, plus ou moins consciente, et certains commençaient à donner raison à leurs amis de l'opposition, lorsque de l'Elysée vint une initiative personnelle du Président de la République.,

En février dernier, Louis Vallon, Jean de Lipkowski, Jean-Claude Servan-Schreiber et Roger Barberot furent reçus par le général. Ils lui dirent qu'ils se considéraient comme « démobilisés ». (C'est le langage avec de Gaulle. Lorsque M. Delouvrier se vit imposer sa mission en Algérie, il demanda : « En somme, je suis mobilisé? » «Evidemment oui», répondit le général.) Bref, les gaullistes de gauche ne « marchaient plus » et ils le dirent avec une grande amertume qui impressionna de Gaulle. Celui-ci poussa même la complaisance jusqu'à prendre note des doléances : tel général était encore en Afrique noire... et tel autre encore en Allemagne... tels réactionnaires avaient été nommés à de si hauts postes... le Centre de réforme républicaine avait été torpillé par le propre cabinet du général de Gaulle, etc. La liste des doléances était longue. Le colonel Barberot remit au général un mémorandum qui contenait tout cela...

Le Président de la République déclara qu'il allait avoir besoin des gaullistes de gauche, que ses fonctions « d'arbitre » n'étaient pas possibles sans un mouvement gaulliste qui pourrait faire équilibre à l'U.N.R., surtout pour les mois à venir. Il n'y eut pas d'hésitation : on se sentit remobilisé. Mais cette fois-ci on avait pris de l'audace et l'on mettait des conditions. L'Union démocratique du travail se servirait autant que l'U.N.R. du nom du général de Gaulle et elle ne serait pas désavouée. C'était bien entendu ? Oui, dit le général, mais à la condition « *de ne pas engager de vaine polémique* » avec l'U.N.R. Contrepartie acceptée. Mais l'U.D.T. ne ferait pas non plus d'anti-communisme. De Gaulle répondit : « *Je n'ai jamais cru à l'efficacité de l'anti-communisme.* »

— *Gare ! Sinon je lâche mes gaullistes de gauche !*

Deux obsessions

On se sépare. Le nouveau mouvement est né. Les leaders reçoivent des coups de téléphone : « *Le général m'a dit de vous rejoindre, il paraît que ma place est chez vous.* » C'est comme cela que l'ambassadeur Gilbert Grandval, des élus algériens, le gouverneur Roland Pré, Mᵉ Henry Torrès, « rejoignent »...

Pourquoi : « Union démocratique du travail » ? Parce que le général a maintenant deux obsessions, deux grandes idées : la solution au problème social et la mission de la France par l'aide aux pays sous-développés. Sur le mécontentement social, il s'est fait donner des rapports. Il voudrait aussi des idées et une langue qui puisse toucher le peuple. Il lit Jaurès. Il le fait lire. C'est du *socialisme français* : c'est Blum qui l'a fait revenir à Jaurès.

L'étiquette : Union démocratique du travail, n'est pas nouvelle. En 1955, Louis Vallon avait réuni des gaullistes, des M.R.P. exclus comme Léo Hamon, un ancien progressiste comme Paul Rivet, d'anciens S.F.I.O. comme Jean Cassou et Pozzo di Borgo et des membres de la Jeune République pour :

— lutter contre le rétablissement d'un climat pré-fasciste en France ;

— lutter contre le réarmement de l'Allemagne ;

— liquider le colonialisme et construire la démocratie.

Aujourd'hui, bien des anciens compagnons de Louis Vallon étant résolument opposés au nouveau régime, on se regroupe entre « gaullistes ».

Bref, qu'y a-t-il de nouveau chez les « gaullistes de gauche » ? Essentiellement la manifestation auprès de quelques-uns d'entre eux de certaines intentions par le général lui-même. C'est peut-être limité. Cela demeure appréciable. Comme dit l'un des plus lucides d'entre eux :

> « *Même si nous ne servions qu'à faciliter un glissement à gauche de l'U.N.R., même si nous ne servions qu'à donner aux nombreux militaires d'Algérie le courage d'être gaullistes à une place où il va devenir dangereux de l'être, alors nous nous sentirions justifiés.* »

J. D.

automobilistes, attention!

SI VOUS TENEZ A GARDER VOTRE CARROSSERIE IMPECCABLE, ENTRETENEZ-LA AVEC **JON-WAX.**

JON-WAX NETTOIE, FAIT BRILLER ET PROTÈGE EN UN SEUL TEMPS CHROMES ET PEINTURES (DE TOUTE COMPOSITION). PÂTE SOUPLE, DE FORMULE NOUVELLE, **JON-WAX** S'APPLIQUE AUSSI FACILEMENT QU'UN LIQUIDE.

C'EST UN PRODUIT JOHNSON.

ELVINGER 7330

ÉCONOMIE

Enquête sur le vin

● *7.000 vignerons manifestent à Perpignan. Une région entière se lamente. Que se passe-t-il dans la France viticole? Pour répondre à cette question qui intéresse des millions de consommateurs, Michel Bosquet a fait une enquête sur place et apporte du nouveau.*

DIMANCHE, à Perpignan. La place Arago est une mer humaine. Des « observateurs », pris en charge par la Confédération générale des Viticulteurs du Midi, ont été invités (tous frais payés) à venir voir cinq mille, peut-être sept mille vignerons (autant qu'en peut contenir la place), harangués par leurs représentants, en présence des élus de tous les échelons.

« *Nous ferons une manifestation calme, oh ! très calme* », m'avait prévenu un porte-parole de la C. G. V. M. Puis, avec un petit sourire :

— *Evidemment, quand on rassemble sept mille gars, tout peut arriver. Il y a un demi-siècle, dans des circonstances analogues, ils ont mis le feu à la préfecture. Nous voulons une manifestation calme, mais on ne répond de rien... pour l'avenir ! La coupe est pleine.*

Les cuves sont pleines, elles aussi. De Nimes à Perpignan, dans tous les gros centres viticoles, on se lamente : « *Le vin, cette année, ne se vend pas* ».

Son prix, s'il est élevé pour le consommateur, est en train de s'effondrer à la production : de 1.200 francs il y a moins d'un an, le degré-hecto est tombé à 500, 470, voire 450 francs. Le même vin qui vaut un minimum de 139 francs le litre à Paris (115 francs dans le Midi) est payé 45 à 50 francs aux viticulteurs.

Pourquoi cet affaissement des cours ? La question, à nouveau, intéresse tous les Français : ils dépensent pour le vin de 600 à 800 milliards par an. Quand le vin manque, les prix montent et les dépenses restent les mêmes ; quand le vin abonde, les prix baissent, on en boit davantage et il faut payer, en outre, la destruction des excédents.

Les viticulteurs unanimes considèrent la dernière récolte comme médiocre. Il y a peu de vin, les prix de détail restent élevés, et pourtant les prix à la production sont désastreusement bas pour beaucoup. A qui la faute ? « *Au gouvernement*, disent les viticulteurs, *qui a fait passer de 11 fr. 75 à 25 fr. 80 la taxe sur le litre de vin courant* ».

Le litre à 40 francs

L'argument paraît plausible ; mais en creusant la question, des doutes surgissent. La crise actuelle s'inscrit dans une longue série.

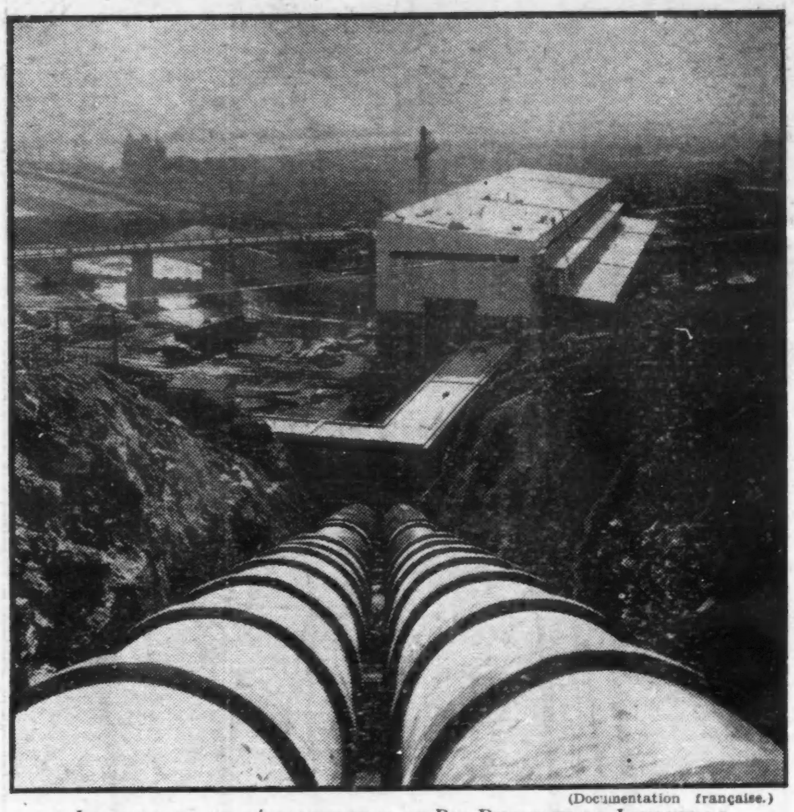
Au lendemain de la guerre, le vin, devenu rare, se vendait fort cher. Attirés par des possibilités de gains substantiels, les viticulteurs intensifièrent sa production. Si bien qu'en 1950, première année « normale » de l'après-guerre, la France se trouva inondée : les vignobles métropolitains avaient donné 61 millions d'hectolitres, contre 38 durant les années « trente ». Cette abondance persista six années durant, avec des récoltes de 57 millions d'hectolitres en moyenne. Bien que les Français eussent augmenté leur consommation de 50 %, ils furent incapables d'absorber tout ce vin (auquel s'ajoute encore la récolte algérienne : 16 millions d'hectolitres en moyenne). Conséquence : l'affaissement du marché. A la production, en 1955, le litre se vendait 40 francs d'aujourd'hui.

Que faire ? Les viticulteurs s'adressèrent à l'Etat : il devait soutenir le prix du vin en rachetant les excédents et en les faisant distiller. L'Etat s'inclina : la distillation d'une partie des récoltes fut rendue obligatoire. 30 *millions d'hectolitres de vin furent ainsi détruits entre* 1951 *et* 1956. L'Etat payait le litre d'alcool 132 fr. (il le paiera 248 fr. si la distillation devient nécessaire à l'avenir). A défaut d'autres usages, cet alcool onéreux remplaçait ensuite l'essence (qui revient à 18 fr. le litre) ou était vendu à l'étranger au prix de 9 fr. 20.

Ruineux et absurde, ce système laissait subsister la cause du déséquilibre et suscitait des trafics étonnants. Le producteur de plus de 100 hectolitres de vin, seul assujetti à la distillation obligatoire, avait en effet le droit de payer de petits viticulteurs pour qu'ils distillent une partie de leur récolte à sa place. On vit alors de petits viticulteurs remettre en activité des vignobles condamnés, à seule fin de pouvoir revendre leur vin imbuvable aux exploitants assujettis à la distillation obligatoire. Il arrivait aussi que de grands viticulteurs produisent du vin inconsommable sur des parcelles qu'ils eussent autrement reconverties, à seule fin de faire distiller ce mauvais vin à la place du bon vin qu'ils récoltaient d'autre part.

L'accident de 1957

M. Edgar Faure d'abord, puis le gouvernement Mendès France décidèrent de modifier cette situation absurde : il y avait trop de vin, donc trop de vigne ; on allait en arracher, en commençant par les mauvais cépages. On recensa les quelque neuf millions de parcelles du vignoble français, dénombra un demi-millier de cépages et classa ceux-ci en cépages recommandés, autorisés, tolérés et interdits. L'arrachage volontaire des deux dernières catégories allait être indemnisé. But : 150.000 hectares à détruire.



(Documentation française.)

LES TRAVAUX DE DÉVELOPPEMENT DU BAS-RHONE ET DU LANGUEDOC
140.000 *hectares irrigués.*

Près de 100.000 hectares de vigne avaient été arrachés lorsqu'en avril 1957 un gel désastreux, comme il s'en produit un tous les trente ans, frappa la vigne : 32 millions d'hectolitres de vin seulement en 1957, une « demi-récolte ».

Affolement général : la France va manquer de vin. Le gouvernement Mollet ordonne l'arrêt de l'arrachage, prévoit l'importation de 5 millions d'hectolitres et accrédite la croyance à la pénurie.

Il a tort. La pénurie n'existe pas, elle est une invention des spéculateurs. En dépit des distillations antérieures, il reste en effet 31 millions d'hectolitres de stocks dans les caves, deux fois plus qu'il n'en faut. Les disponibilités pour 1958 s'élèvent à 63 millions d'hectolitres, les besoins à 64 : un équilibre presque parfait.

Faire croire à la pénurie, toutefois, est une bonne affaire : cela permet de faire monter les prix. De 37 francs en moyenne pour 1957, le litre de vin courant passe à 70, 80, 100 et jusqu'à 130 francs à la production. Le revenu brut de la viticulture passe (chiffres de l'I. N. S. E. E.) de 220 milliards en 1957 à 335 milliards en 1958. Les viticulteurs épargnés par le gel font fortune grâce à la ruine des autres.

Les beaux jours de la pénurie étaient-ils revenus? Certains le crurent. Dans le Gard, j'ai visité une cave coopérative dont de nombreux adhérents avaient refusé de vendre même à 120 francs le litre : ils s'attendaient à mieux. Mal leur en prit. Il restait encore 6.000 hectolitres dans la cave (le quart de la récolte 1957) lorsque les prix tombèrent. Les spéculateurs avaient surestimé la soif et, surtout, le porte-monnaie du public. Celui-ci, découragé par le prix du vin, s'était mis à bouder la « boisson nationale » quand la récolte 1958 (tout juste passable, avec 47 millions d'hectolitres) devint disponible.

Le coup de masse

Retournement brutal de la conjoncture : depuis novembre dernier, les négociants ne parviennent plus à vendre le vin au prix qu'ils l'ont payé. Ils forcent la baisse en arrêtant leurs achats. Les viticulteurs se défendent : quand, en décembre dernier, le degré-hecto fut retombé à 600 francs, ils refusèrent de vendre à ce « prix de braderie » (*sic*). M. Pinay, alors, leur asséna un coup de masse : il doubla la taxe sur les vins courants (25 fr. 80 par litre) et tripla la taxe sur les appellations contrôlées (33 fr. 80 par litre). Impossible de faire supporter ces nouvelles charges au consommateur ; leur montant total (100 milliards) allait être supporté par les viticulteurs, dont les revenus baisseraient d'autant.

La colère des régions viticoles s'explique par là. J'ai vu, dans les Pyrénées-Orientales, de petits exploitants qui travaillent à la main des parcelles de sol aride et qui affirment ne pas faire leurs frais, au prix actuel de 50 francs le litre. Ils étaient sincères. D'autres, dans le Gard, qui se prétendaient dans la misère, mentaient visiblement.

— *Il n'y a pas de règle générale*, m'a finalement expliqué un agronome. *Tout dépend du terrain et de la superficie de l'exploitation. Dans le Languedoc, vous avez des vignobles en plaine qui rendent* 140 *et même* 200 *hectolitres à l'hectare. A côté de cela, vous avez des coteaux qui rendent* 30, 20 *et même* 12 *hectolitres pour le banyuls. Il vous faut compter quatre-vingts jours de travail par an et par hectare pour les vignobles de Banyuls. Mais, en plaine, un homme avec un tracteur suffit pour* 5 *à* 10 *hectares.*

« *Le Ministère de l'Agriculture estime de* 180.000 *à* 200.000 *francs le prix de revient d'un hectare de vignoble dans le Languedoc. Pour couvrir ses frais, aux prix actuels, il faut faire* 38 *hectolitres à l'hectare. Dans le Gard,* 80 *hectolitres sont courants, et les viticulteurs ne sont pas à plaindre. Mais, pour l'ensemble du Midi, le rendement moyen, cette année, est de* 41 *hectolitres. Celui qui a moins de* 10 *hectares est dans la misère. Au-dessus de* 20 *hectares, on est aisé.*

— Et quelle est la superficie moyenne des exploitations ?

L'agronome sourit :

— *Tout juste un hectare*, dit-il, *statistiquement. Car plus d'un million de paysans ont leur petit lopin de vignoble qui les dispense d'acheter leur vin. Quant au nombre de ceux qui vivent exclusivement de la viticulture, nous ne le connaissons pas. Nous savons seulement ceci :* 30.000 *gros viticulteurs (il y a un fort pourcentage d'Algériens parmi eux) produisent* 40 % *du vin, et* 1.300.000 *en produisent* 20 %. *Les* 40 % *qui restent sont produits par* 180.000 *exploitants.*

« *Les gros et moyens, de leur propre aveu, peuvent se contenter de* 45 *francs par litre. Pour les petits,* 70 *francs par litre serait tout juste suffisant. Ces disparités sont tout le drame de la viticulture.*

« *Si le gouvernement fixait le prix du vin de manière à satisfaire les petits viticulteurs des zones arides, la culture de la vigne deviendrait tellement rémunératrice dans les zones irriguées que vous auriez du*

Services Réguliers **CANADA**

LE HAVRE — QUÉBEC — MONTRÉAL

s/s **HOMERIC** (26.000 T.)

4 et 20 MAI - 8 et 26 JUIN - 16 JUILLET

m/s **ITALIA** (21.000 T.)

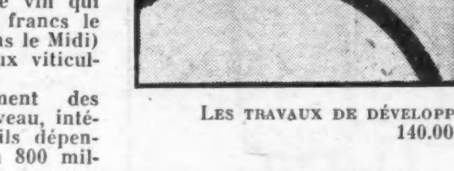
25 MAI - 18 JUIN - 11 JUILLET - 13 AOUT

CROISIÈRE AUX FJORDS DE NORVÈGE

par M/S ITALIA du 4 au 13 Août

Prix à partir de Frs : 75.000

HOME LINES



Agents généraux pour la France :

TRANSPORTS ET VOYAGES : 8, rue Auber, PARIS (9e) - Tél. : OPEra 83-50

et toutes Agences de Voyages

A SIX SEMAINES DES EXAMENS

Baccalauréats - Propédeutique

DENIS HUISMAN

vous recommande ses cours de

RÉVISION ACCÉLÉRÉE

Début des cours : 27 avril 1959

DANton 98-84 - LITtré 20-18

76, rue d'Assas (VIe)

mal, en dépit de tous les contrôles, à endiguer sa prolifération.

— La solution ?

— *Très compliquée. Il faudrait arriver à ce que les régions à vocation exclusivement viticole (où il n'est possible de cultiver que de la vigne et où les rendements sont forcément faibles) ne produisent que du très bon vin, susceptible de se vendre cher et de s'exporter. Il faudrait, d'autre part, que les vins de consommation courante ne proviennent que des vignobles à rendement élevé. Les vignobles à faible rendement de vin courant sont voués à disparaître.*

— Et que fera-t-on des hommes qui en vivent, mal ?

— *On essaiera de les faire vivre mieux*, dit l'agronome. *Allez donc voir à Nîmes. Ils sont en train, là-bas, de s'occuper de la question : ils irriguent.*

L'expérience du Midi

A Nîmes, depuis deux ans, se trouve le siège de la Compagnie nationale du Bas-Rhône et du Languedoc. Depuis deux ans, la compagnie mobilise un formidable déploiement de matériel de terrassement. D'Arles à Béziers, elle creuse le lit dans lequel s'écoulera le plus grand fleuve artificiel d'Europe : le canal principal (20 m. de large, 6 m. de profondeur à l'origine) sera long de 240 kilomètres ; avec ses onze stations de pompage, ses 14 kilomètres d'aqueducs, ses 5.500 mètres de galeries souterraines, il pourra irriguer 140.000 hectares. Coût des travaux : 45 milliards.

A l'intérieur du périmètre dominé, 85.000 hectares de vignoble, dont près des deux tiers (53.000 ha.) fournissent des vins courants et pourront être reconvertis en d'autres cultures.

Je demande au dirigeant qui me reçoit au siège de la compagnie :

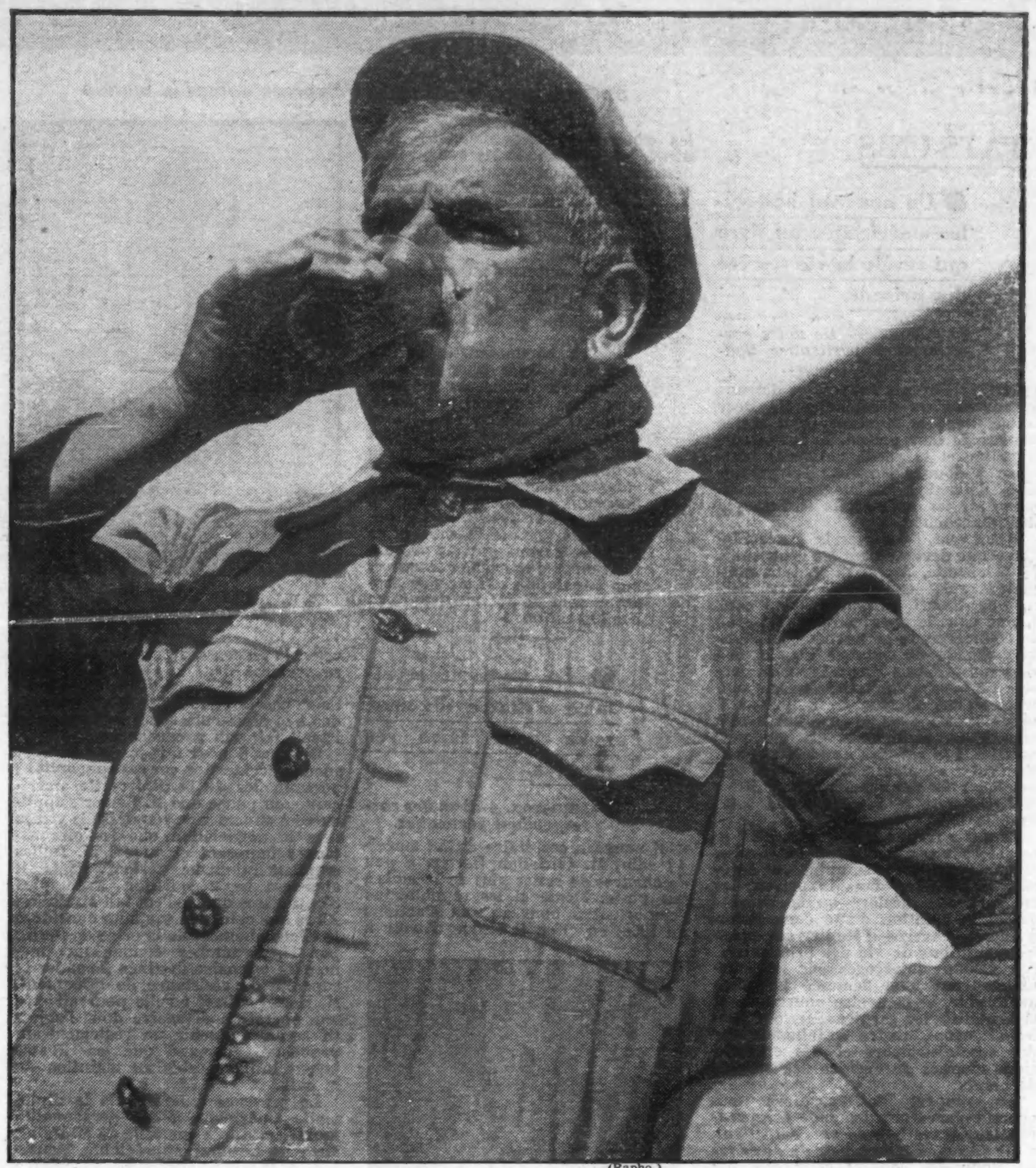
— Comment ferez-vous pour que les vignobles reconvertibles soient effectivement reconvertis ?

— *Ils se reconvertiront d'eux-mêmes*, dit mon interlocuteur avec optimisme, *pour la bonne raison que les autres cultures rapportent plus que le vin. Tous les vignerons qui ont essayé de faire autre chose que de la vigne, en terrain irrigué, en sont convaincus. Pas un seul n'est revenu au vignoble.*

Il cite les rendements impressionnants obtenus au cours d'essais dans le périmètre irrigable : 40 à 50 tonnes de tomates par hectare, 80 tonnes de pommes à couteau, 80 quintaux de maïs, 25 tonnes de choux-fleurs. L'hectare de tomates rapportera entre 600.000 et 750.000 francs, l'hectare de choux-fleurs entre 500.000 et 600.000, l'hectare de verger jusqu'à 3 millions. Le revenu net par hectare reconverti se situera aux environs de 150.000 francs pour le maïs, à plus de 200.000 francs pour le chou-fleur, à 400.000 et jusqu'à 1 million de francs pour les pommes.

A titre de comparaison, un hectare de vignoble rendant 80 hectolitres rapporte actuellement 200.000 francs de revenu net, et 300.000 francs si le rendement est de 100 hectolitres. Conclusion : une hausse du prix du vin à la production empêchera la reconversion de certaines zones irriguées et, à moins qu'un impôt exceptionnel n'y frappe le vignoble, préparera des excédents records pour l'avenir.

Un autre problème encore se pose : la superficie optimum des cultures céréalières, des prairies, des vergers qui doivent remplacer le vignoble n'est pas la même que pour les cultures actuelles.



(Rapho.)

M. P..., VITICULTEUR BOURGUIGNON
« *Aujourd'hui, la coupe est pleine.* »

Le prix de la liberté

— *Il faudra que les petites propriétés se regroupent et que les grandes éclatent.*

— Comment les amènerez-vous à éclater ?

— *Cela se fera spontanément. Les grands propriétaires auront tout intérêt à vendre des parcelles.*

— Pourquoi ?

— *Parce que l'irrigation valorise les terres. Maintenant déjà, le prix de l'hectare est passé de 100.000 à 450.000 francs ; dans certains cas, à 800.000 fr.*

— Est-ce que les propriétaires contribuent au financement des travaux ?

— *Absolument pas. C'est l'Etat qui paie.*

— Pratiquement, dis-je, l'Etat fait donc un cadeau de 350.000 à 700.000 francs aux gros propriétaires, afin de les inciter à vendre. Vous trouvez ça moral ?

Mon hôte sourit. Il m'explique que jamais le Parlement n'accepterait de voter un impôt spécial sur la vente des terres irriguées. Il faudrait l'imposer par décret.

— Et où de petits exploitants trouveront-ils les millions nécessaires pour acheter quelques hectares aux grands domaines ?

— *Nous prévoyons pour eux des prêts à moyen terme. Vous me direz peut-être que l'Etat va donner aux pauvres afin qu'ils puissent payer ceux qui s'enrichissent grâce à lui ? C'est bien ainsi ; tel est le prix de la liberté.*

— La production massive et soudaine de fruits et légumes ne provoquera-t-elle pas un effondrement des cours ?

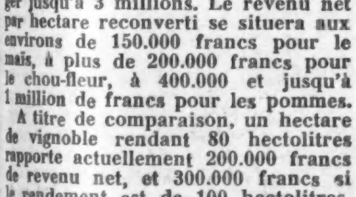
— *La compagnie nationale y a pensé*, répond-il. *Il vous faut savoir d'abord que la France a un déficit de fruits et légumes : elle en importe chaque année pour plus de 100 milliards. Il y a des régions déficitaires dans le Midi même. Les fruits et légumes pourront se vendre dans la région.*

« *Nous aurons des marchés-gares à Nîmes, Montpellier et Perpignan. Nous aurons également à Nîmes-Saint-Césaire des abattoirs modernes, un marché aux bestiaux et un entrepôt frigorifique car, grâce au maïs et aux fourrages que nous produirons, nous ferons également de la viande.*

« *Des conserveries vont venir s'installer, un complexe industriel naîtra à Sète, grâce à l'eau douce amenée par le canal. Quant à la main-d'œuvre excédentaire de la région, elle trouvera du travail non seulement dans les conserveries, entrepôts et abattoirs, mais nous aurons bientôt des entreprises de mécanique de précision, des fabriques de machines à écrire, par exemple, ou de machines-outils. Le Méridional s'adapte plus vite qu'on ne pense. Prenez le cas d'Olivetti, en Italie : quand il s'est installé dans la région de Naples, il a découvert que les Napolitains, réputés fainéants, étaient de meilleurs ouvriers qualifiés que les gens du Nord.*

« *D'ici quinze ans, le Midi sous-développé et pauvre sera la région pilote de la France.* »

MICHEL BOSQUET.



Qu'acheter... Que vendre actuellement en Bourse?

Pour réussir, il ne faut ni acheter ni vendre au gré d'espoirs, d'idées personnelles ou de bruits incontrôlables. Vos revenus, votre paix d'esprit dépendent de sérieuses informations connues à temps. Ces informations, vous pourrez les trouver dans le Bulletin confidentiel : *Bourse Documentation*, serv. XN, boulevard Voltaire, 92, Paris (XI^e). Joindre un timbre.

le CADEAU de mariage le plus secrètement désiré

Trouver un cadeau de mariage, à la fois original et vraiment utile n'a jamais été bien facile.

Ne pensez-vous pas que pour un jeune ménage, le cadeau le plus secrètement désiré - et qu'il a rarement le plaisir de recevoir ! - c'est de l'argent ?

Mais, jusqu'ici, offrir de l'argent était chose très délicate.

Maintenant, il existe une manière élégante de donner de l'argent en cadeau : vous envoyez un **Chèque-Cadeau de Mariage** de la SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT.

Artistement décoré, encarté dans une plaquette de bon goût, le Chèque-Cadeau de mariage S.M.C. donne à une somme, même modeste, l'allure d'un cadeau de valeur.

Et pour vous qui offrez, quel moyen facile de faire plaisir ! Il vous suffit de choisir un des 2 modèles de Chèques-Cadeaux de Mariage (classique ou moderne), de déposer la somme d'argent que vous désirez offrir ; le chèque correspondant vous est remis immédiatement.

Il existe encore 5 modèles de Chèques Cadeaux S.M.C. pour toutes les autres occasions de cadeaux.

Chèques Cadeaux

Pour tous renseignements écrivez
SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT
75, rue Paradis - Marseille
4, rue Auber - Paris

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

ÉTATS-UNIS

● Un nouveau best-seller américain : un livre qui révèle la vie secrète des prisons.

NEW YORK. — *De notre correspondant particulier Sydney G. Cooper.*

PENDANT trente heures, les détenus révoltés du pénitencier de Deer Lodge, dans le Montana, sont restés maîtres de leur prison. A l'extérieur, la police et la garde nationale hésitaient à donner l'assaut : les prisonniers détenaient 16 otages et menaçaient de les brûler vifs si l'attaque était déclenchée.

Plutôt que d'accepter la « négociation » que demandaient les deux chefs de la révolte, Jerry Miles, quarante-quatre ans, condamné pour vol, et Lee Smart, dix-neuf ans, condamné pour le meurtre d'un voyageur de commerce, le gouverneur du Montana décida de risquer la vie des otages et ordonna l'assaut samedi dernier à 3 heures du matin. Ouvrant une brèche dans le mur de la prison à coups de bazookas, la garde nationale investit le pénitencier en quelques minutes. Les révoltés ne tentèrent pas d'exécuter les otages. Cernés dans une des tours du pénitencier, Jerry Miles et Lee Smart se tuèrent d'une balle dans la tête.

Ce qui a frappé l'Amérique, c'est le caractère revendicatif de la révolte. Aux trois journalistes qu'ils ont autorisés à pénétrer dans la prison, les meneurs ont déclaré qu'ils demandaient la création d'une commission d'enquête chargée d'étudier sur place les conditions de vie des prisonniers. Les détenus interrogés par les journalistes ont tous dénoncé l'hygiène déplorable, la mauvaise nourriture et la brutalité des gardiens. Ils ont protesté, surtout, contre « l'inhumanité » des administrateurs et des commissions chargés de décider des remises de peine.

La plupart des gardiens pris comme otages ont demandé à reprendre leur travail. « *Je suis impatient*, a dit l'un d'eux, *de revoir derrière les barreaux des cellules ceux qui m'y avaient enfermé. J'ai l'intention de leur en faire baver.* »

La tragédie de Deer Lodge aura cependant un résultat indirect : celui d'assurer un lancement foudroyant au livre « Prison Exposures » que vient de faire paraître à New York un détenu du pénitencier d'Etat de l'Iowa, Robert Neese, qui l'a illustré de photos prises par lui-même à l'intérieur de sa prison. Robert Neese n'est pas un révolté et distingue soigneusement entre les « bons » et les « mauvais » gardiens, les « bons » et les « mauvais » détenus. Mais son témoignage vise à faire comprendre au public américain l'angoissante solitude des prisonniers, l'impuissance du régime pénitentiaire à réformer les criminels et l'injustice de certaines peines.

Comme les mutins de Deer Lodge, il dénonce la cruauté de la Commission d'Etat chargée de décider des remises de peine et des libérations sur parole.

« *Les commissaires*, écrit-il (qui sont payés plus de deux millions de francs par an pour cinq jours de travail par mois), *semblent considérer les détenus comme des armes dangereuses qui risquent d'exploser à la moindre occasion. Ils ne se soucient nullement de réhabilitation mais seulement de sécurité. La plupart du temps, ils n'écoutent même pas le détenu qui se présente devant eux. Ils ne considèrent que le crime commis et non l'évolution qui a pu se produire chez le détenu depuis sa condamnation.* »

(Kassing.)

MLLE YAEL DAYAN
Les lecteurs écrivent.

● Le nouveau secrétaire d'Etat a dix-neuf mois pour faire ses preuves.

WASHINGTON. — *De notre correspondant particulier.*

LE nouveau secrétaire d'Etat américain, M. Christian Herter, a peu de chances de rester plus de 19 mois à son poste. Même si les républicains l'emportent à nouveau aux élections de 1960, en effet, il risque d'avoir à céder la place à d'autres candidats qui se pressent dans la coulisse. Le successeur de M. Foster Dulles n'aura donc pas le temps d'imposer sa marque à la diplomatie américaine comme l'avait fait son prédécesseur.

(Robert Neese)

LA VIE INTIME DES PRISONS AMÉRICAINES
Echec au Montana; succès à New York

Bien qu'il n'ait fait jusqu'à présent aucune déclaration sur ses conceptions personnelles de la diplomatie américaine, on pense que M. Herter s'appliquera à effectuer en souplesse le virage vers la négociation que les circonstances imposent et auquel M. Dulles semblait lui-même résigné. Mais il abordera la négociation avec plus d'optimisme que ne l'eût fait M. Dulles. Alors que celui-ci a toujours considéré le déclenchement de la crise de Berlin par M. Kroutchev comme une manœuvre offensive destinée à sonder la capacité de résistance de l'Occident, M. Herter admet qu'elle pourrait être une opération défensive dont l'objectif serait d'obtenir un règlement du problème allemand que les Russes jugent indispensable au maintien de la paix.

La présence à la tête de la diplomatie américaine d'une personnalité moins écrasante que celle de M. Dulles aura un résultat appréciable, pense-t-on à Washington : celui de rendre aux différents services du département d'Etat le rôle qu'ils exerçaient autrefois dans l'élaboration de la politique étrangère des Etats-Unis. Les experts du département d'Etat n'ont pas cessé de réfléchir sous le règne de M. Dulles mais ils avaient rarement l'occasion d'exprimer, moins encore de voir retenues, les idées nouvelles qu'ils pouvaient former sur l'orientation de la diplomatie américaine. M. Herter tiendra sans doute davantage compte de leurs avis.

ISRAËL

● Les lecteurs de Yael Dayan cherchent les clefs de son roman.

TEL-AVIV. — *De notre correspondant particulier Maurice Politi.*

PUBLIÉ en feuilleton dans le plus grand journal du soir d'Israël, le roman de Yael Dayan, la fille du vainqueur du Sinaï (1), soulève des controverses passionnées qui alimentent presque quotidiennement le « courrier des lecteurs » du journal.

Certains jugent le livre « impudique », « prétentieux », « indiscret », « obscène ». Le principal reproche adressé à Yael Dayan reste cependant d'avoir écrit son livre en anglais et non en hébreu alors qu'elle est une « Sabra » (née en Israël), et qu'elle a été élevée dans le plus pur esprit du sionisme militant.

Dans cette querelle des anciens et des modernes, Yael Dayan ne manque pas de défenseurs. « *Vos détracteurs*, lui a écrit un lecteur, *prouvent simplement leur immaturité, leur hargne et leur ignorance totale de la jeunesse contemporaine. Ils appartiennent aux cercles les plus conservateurs et les plus bigots.* »

(1) « L'Express » n° 407, page 27.

Autre raison de l'intérêt que suscite le livre : écrit à la première personne, il est considéré comme une autobiographie et les lecteurs cherchent à identifier les personnalités réelles — souvent très haut placées — qui ont inspiré les personnages du roman.

PORTUGAL

● L'Eglise rejoint l'opposition au régime Salazar.

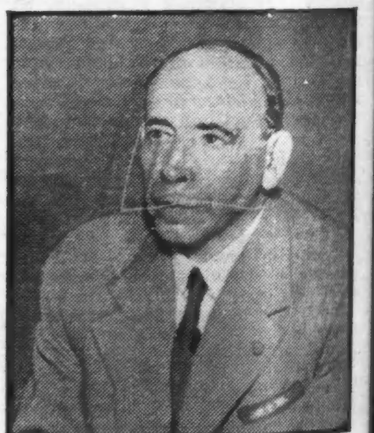
LISBONNE. — *D'un correspondant de « L'Express ».*

LA tension politique va croissant au Portugal où le président Salazar aurait l'intention, imitant le geste du chancelier Adenauer, de renoncer à la présidence du Conseil le 28 avril prochain, date de son 70e anniversaire.

L'opposition gagne en effet de semaine en semaine des milieux nouveaux. Le mécontentement populaire est chronique depuis 33 ans, la révolution ayant surtout bénéficié aux banques, grandes sociétés et propriétaires terriens. Un ouvrier agricole gagne 20 escudos (340 francs) par jour.

Cent cinquante familles portugaises émigrent en moyenne chaque mois à destination de la France, ouvertement ou clandestinement. En dehors du parti communiste clandestin, dont la force demeure difficile à évaluer, un « Comité des 35 » regroupe depuis un an l'opposition des intellectuels de gauche et des libéraux. Son président, le général Delgado, qui était réfugié à l'ambassade du Brésil depuis janvier dernier, vient d'être autorisé à quitter le pays pour s'établir à Buenos-Aires. La popularité du Comité est si grande que la P.I.D.E. (Police Internationale de Défense de l'Etat) a dû faire relâcher quatre de ses principaux dirigeants, les écrivains Antonio Sergio, Jaime Cortezao, Vieira d'Almeida et Arvedo Gomes, arrêtés pour avoir déclenché une campagne de protestations contre l'interdiction d'une tournée de conférences du leader travailliste Aneurin Bevan.

Antonio Salazar est également menacé par certains chefs de l'armée qui craignent une explosion révolutionnaire suivie d'une guerre civile à l'espagnole, au cas où une libéralisation du régime n'interviendrait pas rapidement. Un complot militaire devait éclater le 12 mars dernier : à la suite de sa découverte, 12 officiers d'active et plusieurs officiers de réserve ont été arrêtés.



(A. P.)

LE GÉNÉRAL DELGADO
A l'heure de l'exil, des renforts.

Mais l'opposition a reçu un appoint d'importance durant les derniers mois : celui de la hiérarchie catholique. La lune de miel entre le chef de l'Estado Novo et l'épiscopat qui durait depuis 1926, avait pris fin en 1956 au moment où le cardinal Cereseira, patriarche de Lisbonne, avait réaffirmé publiquement l'indépendance absolue de l'Eglise par rapport à l'Etat.

En décembre dernier, Antonio Salazar attaquait devant le congrès de l'Union nationale (parti unique), « *certains catholiques qui s'efforcent de rompre l'unité du parti* ». Soutenue par l'épiscopat, une équipe de jeunes catholiques entendait en effet créer un mouvement politique d'inspiration démocrate-chrétienne.

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

(Agip.)

M. Harold Macmillan.
Une idée de Mme Macmillan.

Répondant au dictateur, les évêques rappelèrent, le 17 janvier 1959, que les catholiques sont individuellement libres « *sous leur entière responsabilité, d'opter pour l'action politique et sociale de leur choix* ». La lutte ouverte s'est engagée au début de ce mois lorsque la P.I.D.E. fit procéder à l'arrestation de quatre prêtres accusés d'opposition au régime et de diffusion de tracts clandestins. L'un d'eux, l'abbé Botelko, curé d'Almada, banlieue populaire de Lisbonne, avait déclaré en chaire qu'au Portugal le simple fait de demander du pain et du travail était regardé comme un crime et passible de prison.

INDE

● Comment le Dalaï Lama tient ses promesses et ménage ses interlocuteurs.

New Delhi. — *D'un correspondant de « L'Express ».*

DIMANCHE dernier, tous les journaux indiens titraient sur toute la largeur de leur « une » : « *Le Dalaï-Lama affirme qu'il a fui de son propre gré.* »

En caractères plus petits, et toujours à la « une », un second titre : « *Tchou En-Lai maintient que le Dalaï-Lama a été enlevé de force.* »

Pour la quasi-totalité des Indiens, et aux yeux du monde, le premier ministre chinois, en s'obstinant dans l'erreur, a perdu la face. Mais ce serait mal connaître le Dalaï-Lama que de croire qu'il a personnellement infligé ce démenti brutal aux gouvernants de Pékin. Les 52 correspondants qui ont vu le Dalaï-Lama, à Tezpour, « lire » sa déclaration, savent (même s'ils ne l'ont pas rapporté) qu'il n'a pas ouvert la bouche. Il s'est contenté de sourire, de joindre les mains, de saluer. Il n'a pas prononcé un seul mot. La déclaration, accusant la Chine de n'avoir pas respecté l'autonomie tibétaine, avait été rédigée à la troisième personne et lue par un adjoint.

De cette manière, le Dalaï-Lama a respecté, pour la forme, son accord avec M. Nehru : à savoir qu'il ne prononcerait pas un seul mot, en public, avant d'avoir vu le premier ministre indien. Le Dalaï-Lama a également ménagé la susceptibilité chinoise: n'ayant pas directement offensé les dirigeants de Pékin, il peut redevenir pour eux un interlocuteur.

Il y a d'autres ambiguïtés ou omissions significatives dans la déclaration de Tezpour. Elle ne dément pas que le Dalaï-Lama, alors que la révolte grondait déjà à Lhassa, ait envoyé au commandant chinois les protestations d'amitié et de dévouement que Pékin a publiées. Elle confirme au contraire qu'après l'éclatement de la révolte, le Dalaï-Lama s'est encore « *efforcé de conserver des relations amicales avec la Chine et de négocier avec elle sur la meilleure manière d'apaiser les sentiments du peuple tibétain* ».

Des témoignages directs recueillis auprès de la suite du Dalaï-Lama confirment que la décision de s'enfuir en Inde n'a pas été prise en premier lieu par le Dalaï-Lama lui-même, mais par l'Assemblée nationale et le Kachag (cabinet) unanimes. Le souverain s'est borné à approuver librement cette décision, lorsqu'elle lui fut recommandée. La fuite avait été préparée plusieurs semaines à l'avance, à l'insu du souverain, qui était décidé jusqu'au dernier moment à se rendre à Pékin.

ANGLETERRE

● Un week-end mouvementé pour M. Macmillan.

Londres. — *De notre correspondant particulier.*

POUR garnir la caisse d'une des organisations de bienfaisance dirigées par son épouse, le premier ministre britannique, M. Macmillan, avait eu l'idée, dimanche dernier, d'ouvrir au public sa maison de campagne, sans renoncer pour autant à y passer le week-end. Le prix d'entrée était de un shilling (1) (70 francs).

Le succès fut inattendu : plus de quatre mille touristes envahirent la propriété, piétinant les plates-bandes et traînant leurs pieds boueux sur les tapis.

M. Macmillan lisait dans son salon lorsque les premiers visiteurs arrivèrent. Une femme se précipita sur lui en s'écriant : « *Laissez-moi vous serrer la main pour avoir sauvé l'Angleterre.* » Serré de très près, le premier ministre se retira dans ses appartements. Il y fut poursuivi mais parvint à gagner le jardin par l'escalier de service. Reconnu par un groupe d'écoliers alors qu'il pressait le pas en rasant les buissons, il dut accorder quelques autographes. Un homme se précipita : « *Monsieur le Premier Ministre, je vais vous dire ce qui ne va pas en Angleterre...* » Puis une femme voulut le faire poser pour une photo.

C'en était trop : M. Macmillan s'enfuit dans les bois. Il crut pouvoir en ressortir au bout de deux heures mais fut aussitôt pris en chasse par la foule et dut se réfugier dans la maison de son cuisinier. Quelques audacieux en forcèrent l'entrée et le trouvèrent assis à côté de l'évier, en chaussettes.

« *C'est mon jour de repos,* leur dit sèchement le premier ministre, *et je trouve qu'il commence à être assez fatigant. J'ai ouvert ma maison, pas moi !* »

Et il est aussitôt reparti pour le 10 Downing Street.

(1) Cette pratique est courante depuis la guerre dans l'aristocratie britannique.

HOMMES

La Mission de Monty

● *« Les gens disent que je ne connais rien en politique. C'est exact. Mais les hommes politiques... » Le maréchal Montgomery, vicomte d'Alamein, part pour Moscou bien décidé à faire mieux que les diplomates.*

A quinze jours de la réunion des ministres des Affaires étrangères à Genève, alors que le monde est au bord de la plus grave crise internationale depuis la guerre de Corée, il ne faisait aucun doute, la semaine dernière, que l'Occident était divisé. « Munich », « Rigidité » — les insultes traversaient l'Atlantique dans les deux sens. « Time » parlait de « l'étrange humeur des Anglais », apparemment prêts aux abandons. Le porte-parole du Département d'Etat, Lincoln White, ironisait publiquement sur la « timidité britannique ». Un journal du Middle-West publiait un dessin sur lequel on voyait M. Harold Macmillan serrer le parapluie de Chamberlain. A Londres, dans une manchette de 10 cm de haut, le « Daily Mirror » dénonçait « *l'hystérie guerrière des généraux américains* » et déclarait : « *Il faut bâillonner les braillards du Pentagone.* » A Bonn, le Dr Adenauer s'en prenait à « *ceux qui intriguent en Angleterre pour diviser l'Occident* ».

Dans ce tourbillon d'amertume et de reproches, apparut la silhouette d'un petit homme sautillant, encore droit malgré ses 71 ans, mais ayant abandonné l'uniforme militaire qu'il avait porté pendant cinquante ans pour une tenue civile très sobre : chapeau melon, manteau noir, parapluie soigneusement roulé. C'était le Field Marshal Montgomery, Vicomte d'Alamein, chevalier de la Jarretière et « enfant terrible n° 1 » de Grande-Bretagne.

Au bout du tunnel

Deux semaines plus tôt, il avait annoncé son intention de se rendre à Moscou pour « *discuter de cette histoire de danger de guerre* » avec les dirigeants soviétiques et il avait eu, depuis, un entretien confidentiel de 45 minutes avec le premier ministre, M. Macmillan, à son domicile, 10 Downing Street. Vendredi dernier, à la Chambre des Communes, il a dévoilé ses plans de guerre devant quelques journalistes.

« Mon projet de voyage a suscité de nombreuses critiques. On m'a accablé de conseils et d'avertissements, mais je ne vois toujours pas pourquoi je ne devrais pas partir. Kroutchev est un grand bavard et moi aussi. Il n'y a donc aucune raison pour que notre rencontre ne soit pas très réussie.

« Chaque camp affirme qu'il ne cédera pas d'un pouce, jamais. Je ne crois pas que ce soit une bonne attitude. Toutes les idées doivent être examinées. Il y a une chose dont je suis tout à fait certain, c'est que les deux camps devront faire des concessions. Les gens disent que je ne connais rien à la politique. C'est exact. Mais les hommes politiques peuvent-ils se vanter du travail qu'ils ont fait? Regardez la pagaïe dans laquelle nous nous trouvons après quinze ans de paix. Aucun représentant du camp occidental ne s'est assis en face des chefs d'état-major russes pour leur dire : « Examinons l'aspect militaire de la tension. »

« C'est ce que j'ai l'intention de faire. Il faut absolument trouver la lumière au bout du tunnel et donner à la jeune génération un monde dans lequel elle pourra vivre et travailler. »

L'annonce du voyage de Monty a provoqué des réactions très diverses. En apprenant la nouvelle, M. Macmillan s'écria : « *Mon Dieu, nous sommes fichus.* » Plus tard, cependant, il estima « *qu'il fallait laisser le vieux soldat tenter sa chance* ».

(Agip.)

LE MARÉCHAL MONTGOMERY, VICOMTE D'ALAMEIN
« Kroutchev est un grand bavard. Moi aussi ! »

Un animal aux dents pointues

Les dirigeants du Labour Party ne cachèrent pas leur inquiétude: « *Nous avons déjà eu à souffrir*, dit l'un d'eux, *de ses désastreuses incursions dans la politique.* » Interrogé sur ce qu'il pensait du voyage, le président Eisenhower répondit sèchement : « *Pas de commentaire.* » Au SHAPE, ancien quartier général de Monty, on observa un silence glacé.

Cette appréhension, pour ne pas dire cet affolement, est compréhensible. Pendant toute sa vie, Bernard Low Montgomery a été un oiseau des tempêtes, portant l'orage partout où sa carrière le conduisait. Fils d'un clergyman et d'une mère autoritaire et dominatrice qui le fouettait à tout propos, il fut un enfant taciturne, sombre et renfermé. A l'école Saint-Paul de Londres, on l'appelait « Monkey » — « le singe » — et le magazine de l'école le définissait ainsi : « petit animal sauvage aux dents pointues : dangereux ». A Sandhurst, le Saint-Cyr anglais, il fut un élève très médiocre, n'obtint son grade que de justesse et fut envoyé dans un régiment d'infanterie peu aristocratique, le Royal Warwickshire. Il plongea dans le bain de sang de la première guerre mondiale, y gagna le Distinguished Service Order et une haine tenace pour les généraux d'état-major qui envoyaient des millions d'hommes à la mort en vertu de théories militaires démodées.

Entre les deux guerres, il gravit lentement les échelons de la hiérarchie militaire. Son individualisme agressif lui valut de se faire peu d'amis au ministère de la Guerre et aucun dans les milieux politiques. En 1939, il reçut le commandement d'une division en France et fut entraîné dans la désastreuse retraite qui devait s'achever à Dunkerque. Puis, en 1942, il eut sa grande chance.

Promu « par accident »

La situation en Egypte était alors critique. Poursuivi par un Rommel en pleine gloire, le général Auchinleck, qui commandait la 8e Armée anglaise, était presque aux portes du Caire et envoyait des rapports pessimistes. Churchill décida de le remplacer par le général Goff. Mais celui-ci fut tué dans un accident d'avion en allant rejoindre son poste. Sans grand enthousiasme, Churchill confia celui-ci à Montgomery. « *C'est ainsi*, écrivit Lord Attlee, *par pur accident que nous avons mis la main sur l'homme qu'il fallait.* »

En Egypte, Monty refusa d'attaquer jusqu'à ce qu'il ait reçu les renforts en hommes, en tanks et en avions qu'il réclamait. Puis, à Alamein, il déclencha une des batailles les mieux conçues de la guerre et brisa le moral de l'Afrika Korps. Quelques jours plus tard, Rommel câblait à Hitler que la guerre d'Afrique était perdue et lui demandait de rapatrier d'urgence l'Afrika Korps. Hitler refusa. Peu de mois après, l'armée allemande était contrainte de se rendre en Tunisie.

« Je garderai le reçu »

La victoire d'Alamein fit de Monty le chef de guerre le plus populaire d'Angleterre et il l'est toujours resté depuis. Dès lors, il était destiné au commandement suprême. Après avoir balayé les Allemands et les Italiens d'Afrique, il organisa l'invasion de la Sicile et les premiers débarquements en Italie. Il devint ainsi le candidat tout désigné pour la préparation du grand débarquement en France. Après le succès de la bataille de Normandie, qu'il considère comme sa plus grande victoire, Monty abandonna le commandement suprême des forces alliées au général Eisenhower (ce qui, à son avis, prolongea la guerre d'une année), mais prit la direction des armées anglaises et canadiennes qui envahirent l'Allemagne au printemps de 1945. Ce fut lui qui reçut l'acte de reddition des restes de la Wehrmacht à Luneberg en mai 1945.

Détail caractéristique : Monty refusa d'envoyer l'acte de reddition au grand quartier général, comme il en avait reçu l'ordre, et se contenta d'en faire parvenir une photo-copie.

« J'étais décidé, écrivit-il, à garder ce précieux papier. Quelques années plus tard, la question de mon droit à conserver ce document a été soulevée par un député travailliste devant la Chambre des Communes. Churchill a répondu très justement qu'un homme qui avait reçu la reddition de deux millions d'ennemis pendant le combat avait le droit d'en conserver le reçu. »

Il y a quelque temps, pris de remords de conscience, Monty a annoncé qu'il léguerait le document au gouvernement britannique.

Ike ne répond pas

Pendant la guerre, Monty s'était acquis la réputation d'un homme « difficile et dépourvu de tact ». Mais il était la plupart du temps loin de Londres. En 1946, cependant, il fut nommé chef de l'état-major général impérial, et le chapitre de ses Mémoires consacré à cette période de sa vie est intitulé : « *Je me rends insupportable à Whitehall.* »

« *Whitehall*, écrivit-il plus tard, *fut le champ de bataille sur lequel je fus le moins heureux.* » Son entrée en fonctions fut marquée par un violent accrochage avec un ministre travailliste et il menaça trois fois de démissionner au cours des trois premiers mois. En septembre 1946, au cours d'un voyage à Washington, il désobéit délibérément aux instructions précises qu'il avait reçues en engageant des négociations politico-militaires avec les dirigeants américains.

(*Suite page 25.*)

BONS DU TRÉSOR

vous qui avez des disponibilités

et désirez effectuer un placement commode et avantageux

VOUS AVEZ LE CHOIX :

BONS A 1 ET 2 ANS — UN RENDEMENT IMPORTANT

BONS A INTERET PROGRESSIF — UNE PARFAITE LIQUIDITE

Une paravitamine rend la vie et la couleur aux cheveux gris

Les travaux d'experts cosmétologues viennent de permettre d'identifier la paravitamine complexe FB 2, qui possède la propriété conceptionnelle de restituer aux cheveux gris leur teinte naturelle. Cette découverte est appelée à bouleverser complètement le marché des teintures car, en quelques jours, une chevelure grise — même si elle a été teinte durant de nombreuses années — revit et reprend graduellement sa teinte naturelle et la conserve.

Ce résultat est tout naturel, car les observations scientifiques les plus récentes démontrent que la paravitamine FB 2 est le facteur de pigmentation de la chevelure.

Nos lecteurs et lectrices qui désirent recevoir plus de détails sur cette paravitamine peuvent écrire de notre part au Comptoir des Produits d'Hygiène et de Beauté (rayon E 456), boulevard de Strasbourg, n° 37, Paris. Un exposé leur sera adressé gratuitement et sous pli discret.

A votre service...

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Le nouveau jeu :
Vous succomberez aussi...
(Voir page II.)

(Dambier.)

Cette semaine
Madame Express a vu:

● ***Une jupe idéale*** pour les futures mères, plusieurs de nos lectrices nous ayant demandé où se la procurer à la suite de notre article de la semaine dernière. Elle est « kangourou » (poche extensible sur le devant) mais le tissu replié permet de reconstituer une jupe normale par la suite. Elle possède les qualités indispensables à une jupe de femme enceinte ; bien coupée et faite sur mesure, elle amincit le bas de la silhouette. Réalisée dans du tergal marine, gris ou blanc, elle est solide, infroissable et lavable. De plus, le fabricant se charge de la retoucher gratuitement pendant toute la durée de la grossesse. (Prix : 9.000 fr. chez Maman Chic, 48, rue de Passy, Paris-16ᵉ.)

● ***La circulaire officielle*** fixant les dates des congés scolaires au mois de mai, Madame Express rappelle donc à l'intention des parents embrouillés que les écoliers seront en vacances :

1) du mercredi 29 avril au soir (ou du jeudi 30 pour ceux qui ont des cours le jeudi) au lundi 4 mai au matin, à l'occasion de la Fête du Travail ;

2) du mercredi 6 mai au dimanche 10 mai pour l'Ascension ;

3) les dimanche et lundi de Pentecôte (exclusivement) à l'occasion de cette fête.

● ***Deux nouveautés « camping » :*** un barbecue miniature et un duvet en nylon et tergal, présentés au Salon International du Plein Air (porte Dorée, jusqu'au 3 mai). Le barbecue monté mesure environ 50 cm. de hauteur, démonté il est moins encombrant qu'une popote ordinaire ; il comporte un gril, une broche et une grande fourchette (6.900 fr., stand des Galeries Lafayette). Le duvet se lave et sèche en quelques heures ; il se fait en bleu roy. Il est un peu plus cher mais beaucoup plus hygiénique qu'un duvet ordinaire (12.650 fr., stand Loisirs et Camping).

La grande nouveauté américaine pour les campeurs : la tente en papier. Elle sert une ou deux saisons, et on la jette. Cette tente, pour deux adultes et deux enfants, coûte actuellement 60 dollars (environ 30.000 fr.). Elle sera peut-être l'attraction du Salon du Plein Air l'an prochain ; nous ne l'y avons pas vue cette année.

● ***Un camélia blanc*** comme celui que Chanel pose cette saison au col de ses tailleurs noirs et qui peut donner la note 59 aux tenues d'été (450 francs au Printemps). Le rayon « fleurs » d'un grand magasin de la rive droite, réduit jusqu'ici à une simple corbeille, a doublé cette année son chiffre d'affaires et dispose de trois vendeuses. On y débite par douzaines une rose stylisée qui se fait en dix coloris (600 fr., chez Franck et Fils, 80, rue de Passy).

● ***Des bijoux bon marché*** et amusants à l'exposition mexicaine organisée par un grand magasin de la rive gauche. Bagues en argent avec pierre taillée à partir de 1.500 fr., et gros boutons de manchettes carrés, également en argent, à 2.500 fr. environ. Vus aussi à cette exposition de grands cabas en vannerie de couleur qui peuvent faire des sacs de plage parfaits. Prix : à partir de 1.500 fr. (Au Bon Marché, jusqu'au 28 mai.)

Pierre
Clarence
Collection tous les mercredis à 15 h. 15
« BELLE DE JOUR »
Robe-tailleur aux mesures avec retouches : 35.000 francs
9, rue Saint-Florentin - OPE. 09-88

LORÈNE
Robes de Printemps
66, Av. VICTOR-HUGO
PAS 43-33

fils italiens
TRICOTS
Corolles
7, RUE DE SÈVRES

IMPERIAL PRESENTE
le mitoufle

LIBRE ★ SVELTE
GAINEE JUSQU'A LA TAILLE AVEC
le mitoufle
SLIP MOUSSE HELANCA
BAS ULTRA-FINS 11 DENIERS/2
SOLIDITE PAR DOUBLE TISSAGE
REMMAILLAGE TRES FACILE
En vente dans toute la France. Pats : 1.133584/584.808

SANTÉ

Le drame des myopathes

● ***Plus atroce que la leucémie ou la polio, la myopathie est incurable parce qu'inconnue.***

LE 26 avril, l'Association pour la myopathie tiendra sa première assemblée générale. Ce nom barbare qui évoque peu de chose pour la plupart d'entre nous est celui d'une maladie très grave ; elle pose, sur le plan médical, humain et social, des problèmes si douloureux que nous ne pensons pas avoir le droit de passer le sujet sous silence, si pénible soit-il à évoquer.

Car si l'existence même de cette maladie est inconnue d'une partie du public, il y a en France un millier de familles qui ont l'affreux malheur d'avoir un enfant myopathe et de vivre un calvaire de tous les instants, pour l'allégement duquel rien, à l'heure actuelle, n'est encore fait dans notre pays.

Des semelles de plomb

La myopathie (étymologiquement : maladie du muscle) est une affection qui s'installe progressivement et conduit inéluctablement à la mort. Il s'agit d'une dégénérescence du muscle qui part de la racine et envahit progressivement le muscle tout entier. L'évolution est très lente, mais quand la maladie est installée, le malade est à peu près complètement paralysé, incapable de se lever et même d'accomplir les gestes les plus simples de la vie quotidienne, tels manger ou se laver. C'est un grand infirme qui réclame des soins permanents. Il peut vivre ainsi pendant des années. Toutefois, il est très rare que des myopathes atteignent l'âge adulte : ils meurent entre 15 et 20 ans.

Sauf de rares exceptions (dans lesquelles la maladie se déclare tard et évolue très lentement), les premiers symptômes du mal apparaissent quand l'enfant commence à marcher : ses gestes sont maladroits. Il se fatigue très vite. Pour monter un escalier, par exemple, il soulève sa jambe avec sa main. Vers cinq ou six ans, le petit myopathe a une démarche caractéristique : il avance jambes écartées, en canard, et chaque pas lui coûte un effort immense. On dirait qu'il soulève de lourdes semelles de plomb. C'est la « démarche du scaphandrier ». Elle est typique de la maladie comme l'attitude de l'enfant quand il est debout : jambes écartées, reins cambrés, ventre en avant, épaules en arrière.

Envahis peu à peu

La maladie s'attaque d'abord aux muscles des membres inférieurs, mais elle s'étend peu à peu à tous les muscles du corps, entraînant de dramatiques complications : décalcification osseuse (avec fractures spontanées), asthénies myocardiques (mauvais fonctionnement du cœur par affaiblissement du muscle cardiaque), constipation (par atonie des muscles lisses de l'intestin), troubles respiratoires par affaiblissement des muscles de la cage thoracique, etc.

Au stade avancé de la maladie, le myopathe peut être emporté par une infection bénigne. Un rhume de cerveau, par exemple, risque d'être fatal ; les muscles respiratoires délabrés par le mal ne permettent pas à l'enfant de tousser ni d'expectorer : il meurt étouffé. Ce fut le cas récemment pour un petit myopathe de 11 ans que sa mère emmenait à l'hôpital pour un refroidissement banal. Tandis qu'elle le transportait sur son dos vers la salle de consultation, il mourut étouffé.

Un centre spécialisé

Peut-on éviter des drames de ce genre ? On ne peut pas guérir les myopathes (les causes du mal qui se situent vraisemblablement au cœur du fonctionnement même de la fibre musculaire sont inconnues et il n'y a pas de remède pour la myopathie) et on peut difficilement les soigner. Les hôpitaux refusent de les garder, car l'hospitalisation pourrait durer des années et il n'y a aucun endroit où on puisse les envoyer. On a essayé d'en placer dans des asiles de vieillards ou dans des centres de rééducation pour d'autres formes de paralysie (curables, elles). Les résultats ont été désastreux. Il faudrait créer un centre spécialisé où seraient appliqués les traitements dont on dispose à l'heure actuelle. Ce ne sont que des palliatifs, mais tout de même ils soulagent et préviennent les plus pénibles complications.

Il faudrait aussi créer un laboratoire de recherches biologiques qui se consacrerait uniquement à l'étude fondamentale du muscle, où se trouve la solution. Les laboratoires français qui ont entrepris de se pencher sur la question travaillent sans argent, avec des moyens de fortune, aidés parfois par l'étranger.

Car aux U.S.A. la question est sur le point d'être résolue : la Muscular Distrophy Association a réuni des crédits pour la construction (qui est en cours) d'un Institut du muscle comprenant à la fois laboratoire de recherches et centre de traitement.

En France, l'Association pour la myopathie a été créée par des parents de myopathes. Elle fonctionne sans argent. La secrétaire (bénévole) est une mère de myopathe qui a sa propre mère à sa charge. La présidente a ses deux enfants myopathes. Le but de l'association est de faire connaître l'existence de la maladie et des problèmes qu'elle pose. Un des objectifs immédiats est de faire reconnaître la myopathie par la Sécurité sociale comme maladie de longue durée, à côté du cancer, de la leucémie, de la tuberculose et de la polio, afin que les médicaments soient remboursés à 100 % (ils ne le sont, pour l'instant, qu'à 70 ou 80 %). Un autre objectif est d'aider les parents de myopathes à faire face, avec les meilleures armes possible, au drame affreux qu'ils doivent vivre.

La maladie soulève encore un autre problème infiniment délicat, sur le plan humain. Elle est héréditaire et se transmet selon les lois de Mendel (par les femmes et aux enfants mâles en majorité). Une femme porteuse du gène qui a eu un enfant myopathe a une chance sur trois d'en avoir un autre lors d'une prochaine grossesse. Aurait-elle le droit, si elle le demande (il n'est à aucun prix question de lui imposer cette solution), de se faire stériliser ou d'interrompre une grossesse par un avortement thérapeutique, pour éviter un calvaire à l'enfant à naître et un nouveau drame familial ?

Un mal héréditaire

Il faut espérer que bientôt il n'y aura plus besoin de poser cette terrible question, parce qu'on aura les moyens de guérir les myopathes. Mais pour cela il faut trouver la cause du mal. Pour la trouver, il faut des laboratoires et de l'argent. Il faut aussi de l'argent pour adoucir le sort anormalement cruel des trois cents petits myopathes qui se présentent en un an — nous a-t-on dit — à la consultation d'un grand hôpital parisien. Placés dans des centres spécialisés où tout serait mis en œuvre pour les soigner, les distraire et alléger leurs souffrances, ils ressentiraient moins les conséquences de ce qui demeure une des plus atroces maladies actuelles, en même temps qu'une des inconnues de la médecine moderne.

JEUX

La nouvelle marotte

● ***Les adultes aiment les jouets qui tournent.***

LE Hula-Hoop est mort. Vive le « Satellite ! » Un grand magasin en a vendu 150 en trois jours, à une époque ou généralement le rayon des jouets est en sommeil. Les adultes du monde entier ont eu pendant quelques mois la danse de Saint Guy; les cerceaux rouges, jaunes ou verts ont tourbillonné furieusement autour des hanches de gens réputés sérieux. On a eu à déplorer plusieurs lumbagos, des vertèbres déplacées ; on a même parlé d'un décès provoqué par abus de Hula-Hoop ! Et déjà la mode en est passée...

Mais à l'ère du plastique, les grandes personnes ont pris l'habitude de voler leurs jouets aux enfants, et même de les précéder dans l'exercice de nouveaux « sports ». Elles ne résisteront sans doute pas à cette petite assiette de matière plastique que l'on tente de faire tourner au bout d'une baguette à la façon des jongleurs chinois et que nos mannequins ont réussi à tenir en équilibre tout en se faisant photographier. Evidemment elle est moins efficace que le Hula-Hoop pour se réchauffer, mais il faut espérer que la température actuelle ne durera pas tout l'été.

Une mine d'or

La France est toujours envahie par ce genre d'épidémies avec quelques mois de retard. Le virus vient (presque) toujours d'Amérique, passe par le Japon, atteint l'Europe par l'Allemagne et contamine les pays voisins par le canal des foires internationales. Le processus, du hula-hoop à l'assiette tournante, est invariable. D'importants industriels possédant dans leur usine des machines à mouler le plastique, et pour qui la fabrication des jouets n'est souvent qu'une activité annexe, visitent une foire : Milan, ou Nuremberg, remarquent des attroupements autour d'un stand, observent, s'attardent. Ils voient alors des gérants de sociétés chauves et décorés s'escrimer à essayer de faire tenir une soucoupe sur un bâton. Ils rentrent en France et commencent aussitôt la fabrication. Ils baptisent leur « découverte » : « Satellite », « Giroplate », « Chico », ou « Colo-Rotor » — et les commandes affluent... Le secret de la réussite d'une telle opération ? La rapidité de la mise en vente. En effet, ce genre de mode passe très vite (deux à trois mois) et la concurrence est immédiatement terrifiante. Trois importants industriels interrogés ont eu la même réponse :

— Nous sommes persuadés que cette assiette tournante va « prendre ». Nous utilisons pour sa fabrication des matières premières de premier ordre (en principe un polysthène plus souple que le polystyrène). Nous veillons à ce que le disque de plastique soit assez lourd (85 à 100 grammes) pour que l'équilibre s'établisse plus facilement ; du fait que nous sommes les premiers à lancer le jouet sur le marché, nous pouvons espérer des commandes assez importantes. Ces articles sont sortis il y a à peine trois semaines; mais de petits fabricants se sont empressés d'exploiter cette mine d'or et déjà les prix commencent à baisser. Ils utilisent des matières premières de qualité médiocre ; ils vont encombrer le marché et nous songeons déjà — nos frais remboursés et un bé-

Prix spéciaux d'Été
du 1er Avril au 30 Août...
Profitez-en pour super-hermétiser vos fenêtres et portes. En supprimant les courants d'air, vous gagnez 4 à 6° de chaleur supplémentaire et 40% d'économie de combustible.
Voici le point faible de votre confort.

Demandez notre documentation gratuite 5 63
Superhermit
JOINTS MÉTALLIQUES BREVETÉS
79-81, Fg Poissonnière - PRO. 80-89

néfice appréciable obtenu — à interrompre notre effort.

Quoi qu'il en soit, l'assiette magique est assurée de vous faire tourner la tête dans les semaines qui vont suivre. Elle est vendue en quatre coloris : bleu, jaune, vert ou rouge, et coûte selon le modèle 200 ou 500 francs. Un conseil : achetez-la tout de suite en deux exemplaires ; vous n'aurez pas ainsi à supplier vos enfants de vous la prêter...

SAVOIR-VIVRE

De l'organdi au téléphone

● *Un art qui n'est pas démodé mais qui s'apprend rarement dans les livres.*

« Le dictionnaire du savoir-vivre », de Paul Guth et Michèle Maurois (1) a été achevé d'imprimer le 29 janvier 1959 à l'imprimerie Floch (Mayenne). Bien que paru dans la collection « L'Air du temps », cette indication est précieuse pour savoir de quel temps il s'agit, les auteurs pourraient avoir 150 ans à eux deux. On lit en effet :

« Nous regrettons les voitures d'autrefois où le chauffeur était séparé de l'arrière de la voiture par une glace. Les occupants des sièges du fond n'étaient pas obligés de s'exprimer par gestes pour que leur conversation ne fût pas entendue par le chauffeur. »

« Pour vous créer un salon, il vous suffit d'inviter sans vous lasser toutes les semaines pendant trois ans. Choisissez un jour. »

« A cheval, la bombe a plus d'élégance que la casquette... »

« En dévoilant toutes leurs armes sur le sablé des plages, les femmes émoussent l'efficacité de leurs charmes. »

« La nappe blanche, surtout en organdi brodé d'or, est le sommet du raffinement... En revanche, le blanc damassé recule. »

« Ne vous vantez pas d'avoir tué vingt perdreaux si vous n'en avez abattu que deux. »

« Ne traitez les vieilles filles ni avec mépris, ni avec condescendance. »

« A un économiquement faible, offrez un objet utile. »

« Ne faites pas étalage de vos gains en Bourse. »

« Ne prenez pas un ton méprisant avec les gens de maison. »

(Photo Eve.)

QUE FAUT-IL FAIRE A CETTE DAME ?

Bon appétit

Au chapitre « bonnes manières », le ton ne baisse pas.

« N'oubliez pas d'annoncer la naissance de votre enfant dans le carnet mondain. »

« N'utilisez le baise-main que dans les milieux où on en a l'habitude. »

« N'appelez pas « monsieur l'agent », ou encore moins « monsieur » tout court, un gradé supérieur de la police. Les agents sont malheureux qu'on manque d'égards à leur égard. »

Tout cela sans rire.

Ou nous sommes hors de la vie. Ou ce sont les auteurs du livre qui le sont.

On pouvait cependant espérer que la petite catégorie de personnes qui dînent sur des nappes d'organdi brodé d'or n'ont pas besoin qu'on leur apprenne, en outre, comment tenir leur fourchette. Eh bien ! il faut croire que si.

(1) Coll. L'Air du Temps - Gallimard ; 950 francs.

Bon appétit.

Pourtant, il y a bien autre chose à savoir pour vivre à notre époque. La courtoisie, aujourd'hui, consiste plutôt, par exemple, à ne pas tourner à droite en voiture sans s'assurer qu'un cycliste ne se trouve pas un peu plus à droite que vous. Non ?

Le couple illégitime

Et que faut-il faire au monsieur ou à la dame qui occupe obstinément la cabine téléphonique à la porte de laquelle s'aligne une file d'amateurs ?...

Comment invite-t-on un couple illégitime à dîner ?...

En quoi consiste le savoir-vivre entre ceux qui travaillent dans un même bureau ?...

Nous ne le saurons jamais si nous attendons de l'apprendre dans un livre. Mais les auteurs du « Savoir-Vivre Actuel » apportent quand même, lorsqu'ils cessent d'être nostalgiques, quelques bonnes règles appropriées à l'époque. Par exemple :

● Organisez-vous parfois chez vous des parties de cartes ? Veillez à ce que le tarif ne ruine pas certains joueurs.

● Vous possédez un électrophone, n'imposez pas la musique comme fond sonore aux réfractaires.

● Télévision : avant d'inviter des amis à venir contempler chez vous le petit écran bombé, assurez-vous qu'ils ne sont pas de ceux qui déclarent : « C'est l'instrument idéal de l'abrutissement ».

● En téléphonant, nommez-vous toujours.

● Ne jouez pas au jeu des devinettes : « Devinez qui est à l'appareil ».

● Si vous recevez à dîner sans être aidée, prévoyez au moins un plat froid pour ne pas jouer le personnage surmené et invisible qu'entoure la pitié universelle.

● Si vous êtes reçus chez une femme qui n'est pas aidée, n'insistez pas lourdement pour l'aider. Vous le ferez intelligemment en déposant couteau et fourchette dans votre assiette pour qu'elle desserve plus facilement.

● Dans votre voiture, la place d'honneur est à l'arrière, à droite ; mais si la voiture est rangée de telle sorte qu'il faille se traîner sur les coussins pour se rendre à droite, la femme à qui cette place revient préférera s'installer à gauche.

● Ne volez jamais la place d'un automobiliste qui avance pour se ranger avant qu'il ait eu le temps de reculer.

● Cinéma : si vous ne pouvez pas vous embrasser ailleurs, un ou deux baisers échangés ne gêneront personne. Mais deux visages collés l'un à l'autre pendant toute la projection...

● Cinéma (bis) : le fond sonore formé par le froissement de vos papiers de bonbons n'améliore pas le dialogue du film.

● Si, pour des raisons professionnelles, une femme invite un homme au restaurant, elle aura soin d'arriver quelques minutes à l'avance pour prévenir le maître d'hôtel de lui garder l'addition. Elle évitera ainsi à son invité une situation gênante.

Voilà du bon savoir-vivre.

oscar publicité

odoriseur

C'est une lumière qui parfume.

La lumière (rouge, jaune ou bleue) est diffusée par transparence, tandis que le parfum s'évapore. L'Odoriseur crée ainsi, chez vous, une atmosphère de luxe personnalisé.

C'est une lumière qui désodorise.

Avec du DEDORAN (produit spécial), l'Odoriseur anéantit les odeurs les plus tenaces. Branché d'avance, il empêche ces odeurs de se former. Aucun autre produit ne possède ce stupéfiant pouvoir désodorisant !
Essayez-le ! Prix : 1.980 Fr.

Seprol, 42, rue Le Peletier, Paris 9e

LE PLUS SELECT
PULL-OVER
est signé :
Bettina

LES TRICOTS
V.D.E
l'audace italienne
mais
la qualité française
MOHAIR
BOUCLETTE
TWEED
ne sont en vente que chez
300 dépositaires sélectionnés
VENTE EN GROS
V. D. E. 78 Champs-Elysées - Paris 8e

BAN-LON (SYNTHÉTIQUE)

LIN (NATUREL)

Il ne s'agit plus de satisfaire un besoin...

PRINTEMPS-ÉTÉ
STYLE
Ban·Lon
Nylon

STYLE CLASSIQUE
le twin-set qui va partout, pour tout et avec tout, dans des coloris frais et jeunes
STYLE BOUTIQUE
le sweater-blouse aux mille formes toujours renouvelées
POUR TOUS RENSEIGNEMENTS : S.E.P.A.F.T. 123, CHAMPS-ELYSÉES, PARIS 8e

VITRIFICATION PARQUETS
LINOS - CIMENTS
TRAVAIL TRES SOIGNE
SERVISOL
80, quai Jemmapes
BOT. 61-00

CHANDAILS

La période « tendre »

L'été voit naître des mélanges surprenants.

LES fabricants de chandails ont un métier bien difficile. Pour tenter les femmes, ils doivent, comme toutes les industries de la mode, renouveler chaque année leurs collections. Dans ce domaine, en effet, tous ceux qui n'avancent pas reculent et le fait que le chiffre d'affaires de la bonneterie, qui était passé de 159 à 183 milliards de 1956 à 1957, n'ait pas augmenté en 1958, prouve sans doute qu'il y a actuellement une certaine saturation du marché. Aussi, ne s'agit-il plus de satisfaire un besoin latent mais d'en susciter de nouveaux.

Les couleurs...

Mais les bonnetiers ne disposent pas, pour varier leurs modèles, des mêmes atouts que leurs confrères confectionneurs ou même maroquiniers. Assez limités dans la forme — le chandail demande une ligne sobre et souple qui ne supporte que des modifications de détail (encolure, emmanchure, longueur des manches, etc.) — ils sont obligés de jouer essentiellement sur deux tableaux : les couleurs et les matières.

Dans le domaine de la couleur, la mode de ces dernières années a considérablement favorisé le chandail. A la période « noire » des années 47-53 a succédé une période « vive » de 53 à 58, et le tricot est actuellement en pleine période « tendre ».

Pour les fabricants, cette dernière est une aubaine. Une femme achète un chandail noir, mais peut très souvent se laisser tenter par plusieurs pulls roses ou bleus, dont l'un serait plus pastel et l'autre plus lumineux.

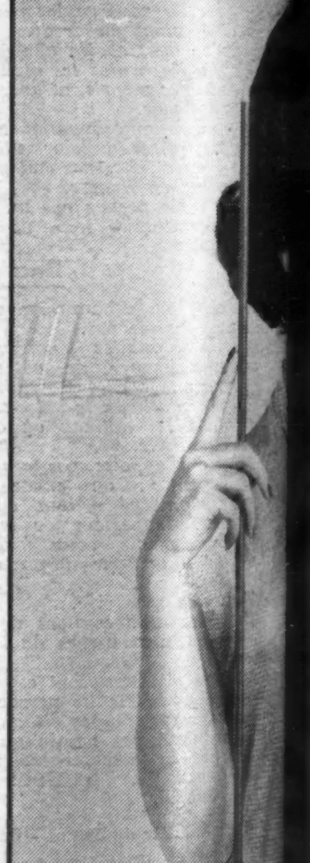
Sur le plan technique, les coloris ont fait des progrès remarquables, cette année encore, et les fibres synthétiques empruntent à la soie et à la laine leurs tons les plus délicats. En tête des ventes : le rose.

...Et les matières

Mais c'est dans l'utilisation des fibres et dans leurs mélanges que les fabricants ont été le plus audacieux, devançant souvent les autres industries textiles. Cette avance s'explique d'ailleurs par leurs conditions de travail.

Alors que les confectionneurs dépendent du tisseur (qui lui-même dépend souvent du filateur) pour le choix [...] tissus, le bonnetier, travaillant [...] ment avec du fil, peut réaliser [...] les mélanges qu'il imagine, et ada[...] modèles et ses machines aux dif[...] fibres synthétiques qui naissent [...] jour.

Cet été, les résultats sont toujo[...]



…ts et souvent ravissants. Les ma… proposent des chandails en …d de lin et nylon », en « cotte de …de rayonne », en « nylon maille …d », en « tergal et soie » et sem… …xtaposer ainsi à plaisir des mots …rés jusqu'à présent comme étran… …s uns aux autres.

…t normal que toutes ces matières …es fassent éclosion pour la collec… …été, la laine restant irremplacée …hiver sauf dans les coloris très … Mais en été, elles ont de nombreux … qui leur permettent de réussir : …cheur, la facilité d'entretien, etc. … vous aider à vous y reconnaître … nouveau vocabulaire des chan… …Mme Express a classé les mo… …u'elle a sélectionnés par matière …écisant chaque … caractéristiques …elles) et par …il y a actuelle… …rois formes de … polo, le décol… … V et le ras du

…s fibres « naturelles »

● Fil d'Ecosse (très agréable à por…r, joli de coloris, frais, mais …sez délicat à laver).

● Ras du cou, fabrication ita…, manches courtes dimi…s raglan, bordure col et …ches à côtes. Fermé par un …n dans le dos. Existe en …ciel, marine, rose, grège, mousse, 4.800 francs. (Modèle « Cervino » …rolles, 7, rue de Sèvres.)

…o manches longues, poignets bor…côtes, petit boutonnage, forme ma… En bleu-glacier, marine, à fines … blanches horizontales espacées, …i et paille uni. 6.900 francs. … « Eram » chez *Vogue*, 38, boule…s Italiens.)

…colleté en V, manches courtes ra…minuées, ciel, paille, corail, nil, … bleu capri, tilleul, rose, etc. ; …ancs. (*Corély*, 8, avenue Victor-…

…rdigan décolleté en V, manches … diminuées raglan, large bordure …, boutonnage. N'existe qu'en blanc. 9.900 francs. (*Corolles*, 7, rue de Sèvres.)

● Cardigan décolleté bateau, bordé fantaisie, petits mancherons, le corps en côtes ajourées, blanc, ciel, coq de roche, rose, turquoise, marine, vert d'eau. Petits boutons, nacre assortie. Fabrication italienne. (Modèle « Cervino », 8.900 fr., chez *Rémy*, 422, rue Saint-Honoré.)

● Ensemble jupe droite et cardigan à manches longues avec col. Existe en rose, marine, blanc et noir : 26.600 francs. (Modèle Bettina chez *Griffith*, 78, avenue Kléber.) (Voir photo page I.)

● Coton (pas cher, mais rétrécit au lavage et coloris assez « crus »).

● Veste style blazer en tricot de coton côtelé (côtes verticales, col tailleur à revers, double boutonnage (boutons dorés), manches longues montées à larges emmanchures ; vert d'eau, pastis, abricot, marine, turquoise et parme. 3.950 francs. (Modèle « Bess Art », *Galeries Lafayette*, 3e étage, *Sweater Bazar* et *Corolles*.)

● Soie (souple, chaude et brillante, mais encore très chère). Deux modèles abordables :

● Pull ras du cou, fermeture à glissière dans le dos, sous patte, manches courtes montées diminuées. 6.950 francs.

● Cardigan ras du cou assorti, manches longues, 7.900 francs. (Modèle Cornuel, *La Vogue*, 38, boulevard des Italiens.)

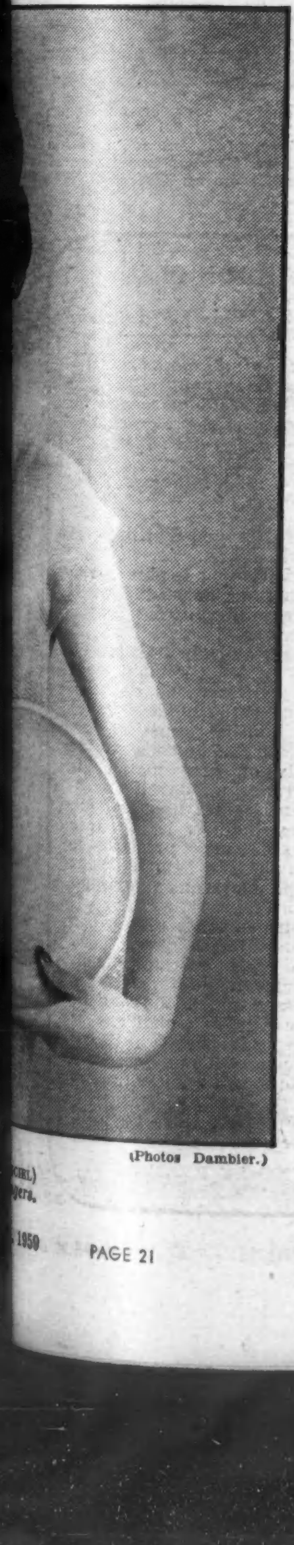
● Lin (mêmes caractéristiques que le fil d'Ecosse).

● Ensemble : cardigan décolleté en V, manches longues, dessins cachemire vert et brun sur fond écru, jupe droite écrue assortie doublée : 16.950 francs l'ensemble. (Modèle Safino, chez *Coccinel*, 4, rue Gustave-Courbet.) (Voir photo.)

Les fibres artificielles

● Mousse de Rhodia (apparence du jersey de soie, →

Tweed (synthétique), shetland (artificiel) *...mais d'en susciter de nouveaux.*



(Photos Dambier.)

OLD ENGLAND
12, boulevard des Capucines - Paris
DAMES
Blazers 15.000 Fr.
Jupes 8.500 Fr.

Style tricot
Style chemisier

JEAN VERAL
16, avenue de l'Opéra
OPE. 89-53
a créé cette
ROBE CHEMISIER
24.500 fr.
Tissu et dessin cachemire exclusifs
Nombreux coloris
Exécution sur mesure très rapide

RÉMY
VILLE - SPORT - TRICOTS
422, r. St-Honoré OPE. 72-00
PARIS - 8e RIC. 30-25

chères lectrices de l'express

Vous avez souvent pu remarquer, dans ce journal, les meilleures créations du groupe ERAM-SAFINO : pulls-over, cardigans, robes ou ensembles, chemises et polos.

Vous connaissez donc déjà le style ERAM-SAFINO qui s'efforce d'allier l'élégance au sport, la simplicité au confort.

Dans ses usines de Rueil-Malmaison et de Ferrières (Loiret) plus de 200 techniciens et ouvriers s'emploient à concevoir et à réaliser des vêtements en harmonie avec la vie actuelle et l'éthique changeante de la mode.

ERAM-SAFINO est réellement le styliste de la maille. Il recherche constamment de nouvelles fibres, les traite par des procédés spéciaux, en lance la mode.

C'est ainsi que, en 1947, l'imperméabilisation de la laine était une victoire ERAM. En 1951 ce fut la Mackinaw ; en 1952 le Jacquard ; en 1955 le Viclon, le Ban-lon, le Sartel-Scott, le Poil de chameau ; en 1956 le Mohair, l'Alpaga.

En 1960 ce sera le Novlan, encore inconnu, mais que vous voudrez toutes porter.

Vous exigerez donc pour vos achats de printemps, la griffe ERAM ou SAFINO, et en attendant nous vous proposons un petit jeu.

Ecrivez au Service : Enquête Mode ERAM-SAFINO, 33, rue du Dragon, Paris-6e, pour préciser en quelques lignes quelles sont, par ordre de préférence, les qualités que vous exigez d'un vêtement « maille ».

ERAM-SAFINO offrira un tricot aux meilleures réponses.

bonne chance !

Les femmes ont toujours recherché un soutien-gorge autorisant tous les mouvements sans provoquer de gêne et assurant un maintien parfait. Elles ont trouvé OYO, le soutien-gorge sans armature et totalement extensible. OYO, vendu en France sous licence américaine, est taillé dans des tissus exclusifs entièrement élastiques résistant à plus de cent lavages. OYO, une production C. S. C., 22, rue Frédéric-Lemaître, PARIS. En vente : meilleurs spécialistes et Grands Magasins.

MOQUETTES
ET TOUS REVETEMENTS DE SOL
LE TAPIS CLOUÉ
vous assure la qualité parfaite de ses moquettes « Contrôlées » par
« QUALITE FRANCE »
que tout acheteur peut vérifier sur place dans ses
20 coloris en stock. Devis gratuit
20-22, rue du Mail - CEN. 10-62
DISTRIBUTEUR FRANCE-TAPIS

de l'autre côté de la rue
BÉNÉFICIAIRES DE LA
PRIME DE DÉMÉNAGEMENT
déménagez sans bourse délier grâce à notre formule exclusive et éprouvée depuis 2 ans
★ DEVIS GRATUITS SANS ENGAGEMENT
★ SERVICE IMPECCABLE DANS TOUTE LA FRANCE
5 rue Humblot
PARIS XVe
(métro DUPLEIX)
FON. 43-43
CLERC
de l'autre côté de la rue – de l'autre côté de la mer – de l'autre côté de la mer

il est préférable de la donner au teinturier).

● Pull décolleté en V, petits mancherons, forme marinière, teintes : blanc, ciel, jaune, rose, marine, vert d'eau. 4.950 francs. (Modèle Tricosa, *Galeries Lafayette*, 2e étage.)

● COTTE DE MAILLES DE BAYONNE (utilisé pour les chandails habillés, imitant parfaitement la soie. Risque de se déformer légèrement au lavage).

● Ensemble : haut décolleté en V bordé, sans manches, jupe droite entièrement doublée. Existe en blanc, turquoise, abricot. 17.900 francs. (*Agnès Rochard*, 414, rue Saint-Honoré.) (Voir photo.)

● MOUSSE DE NYLON (apparence du jersey, fin et brillant, parfaitement lavable mais un peu « froid » au toucher).

● Ensemble deux pièces, jupe droite ou plissée (doublée) - 3 formes de hauts : cardigan avec col chemisier rond, manches longues montées : 9.500 francs. Pull col rond, manches courtes; fermeture à glissière, 8.900 francs. Marinière fantaisie décolletée en V, avec col chemisier, manches 3/4, 8.400 francs. 16 teintes dont ciel, nil, tilleul, parme, abricot, rose, grège, etc., jupe droite : 11.500 francs ; plissée : 14.950 francs. (*Corely*, 8, avenue Victor-Hugo.)

● BAN-LON (apparence jersey sec, ne peluche pas. Mêmes caractéristiques que le nylon, mais prix généralement inférieurs).

● Ras du cou, sans manches (emmanchures coupées), bordure côtes au décolleté et à la taille. Parme, ciel, marine, coq de roche, pastis, blanc. 2.500 francs (Modèle « Jantzen », *Galeries Lafayette*, 3e étage.)

● Blouse manches longues, col rond, peut se porter sur ou dans la jupe. Nombreux coloris : 4.250 francs. (*Au Printemps*.) (Voir photo.)

● Blouse sans manches, décolleté ras du cou, taille soulignée d'un lien assorti. Nombreux coloris. 3.990 fr. (*Au Printemps*.) (Voir photo.)

● HIGH-FIL (fibranne plus douce au toucher que le nylon, mais il est préférable de la confier au teinturier).

● Ensemble mailles shetland (aspect du shetland de laine, mais très serré, il a l'avantage d'être moins accrochable). Jupe droite doublée et polo, manches 3/4, blanc, bleu marine, turquoise, etc., 18.900 fr. l'ensemble. 8.950 francs le polo seul. (Modèle Tricosa, chez *Mony*, 33, avenue de l'Opéra.) (Voir photo.)

Les Mélanges de fibres

● RHODIANYL (rayonne et nylon, apparence brillante et souple, matière assez mince. Entretien facile).

● Pull décolleté bateau, sans manches, bordure des emmanchures et du décolleté blanche. Existe en jaune, ciel, marine, vert mousse. 3.990 francs. (Modèle Créatex, *Galeries Lafayette*, 3e étage.)

● KASHA (laine et dralon, très douce mais assez chaude. Peut se laver).

● Ensemble : pull décolleté en V et jupe droite, marine, vert d'eau, anthracite, beige. Taille montée sur gros grain élastique. Pull : 4.550 francs. Jupe, 7.400 francs. (Modèle Rodier, *Galeries Lafayette*, 3e étage.)

● TERGAL ET SOIE (aspect du jersey de soie, mais moins fragile et lavable. Très souple. Assez habillé).

● Pull décolleté en pointe avec effet de drapé par les fronces de l'épaule, manches courtes montées. Tilleul, ciel, dragée, noir, blanc, rouge. (*Corely*, avenue Victor-Hugo.)

● TWEED DE LIN ET NYLON (boucles de lin sur trame très lâche de nylon. Joli, mais assez fragile. Teinturier recommandé).

● Ensemble jupe droite doublée et cardigan blousant. Manches courtes, grand col polo. Existe en beige et blanc, rose et blanc, turquoise et blanc. L'ensemble, 21.900 francs. (Modèle Tricosa, chez *Josette*, 13, avenue Mozart.) (Voir photo.)

VACANCES

Enfants à l'étranger

● En tête l'Angleterre, mais l'Allemagne remonte. Des adresses et des prix :

TOUTES les familles qui le peuvent essayent maintenant d'envoyer pendant les grandes vacances les enfants perfectionner sur place la langue étrangère qu'ils apprennent à l'école. L'Angleterre, grande favorite depuis dix ans, est maintenant sérieusement concurrencée par l'Allemagne... et l'Espagne. Certains organismes proposent même des séjours pour les jeunes enfants (à partir de 7 ans). Voici les prix 1959 et les adresses des principaux organismes spécialisés.

Les échanges d'écoliers

Les échanges sont de moins en moins demandés, les familles françaises semblant vouloir échapper à l'obligation de recevoir à leur tour un jeune étranger chez elles. C'est cependant la formule la plus économique et elle donne la certitude que l'enfant trouvera sur place un camarade de son âge. On peut s'adresser :

● AU MONDE BILINGUE, 13, rue Racine : cet organisme qui s'occupe uniquement du jumelage de villes françaises et étrangères offre l'insertion gratuite d'une annonce dans sa revue « Cités-Unies » diffusée dans plusieurs pays étrangers, notamment en Angleterre (2.500 francs l'abonnement annuel).

● A L'OFFICE NATIONAL DES UNIVERSITÉS ET ECOLES FRANÇAISES, 96, boulevard Raspail, Paris (6e). LIT. 14-41 (le matin seulement). Echanges pour enfants à partir de 10 ans avec l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie. (Demander des feuilles d'échanges et les retourner à l'Office avant le 30 avril.)

● AU CLUB DES QUATRE VENTS, 1, rue Gozlin, Paris (6e). ODE. 70-25. Echanges à partir de 13 ans pour l'Allemagne, de 10 ans pour l'Angleterre, de 16 ans pour l'Autriche et l'Espagne.

Les « invités payants »

C'est la formule la plus demandée actuellement et il existe pour elle un grand nombre d'organisateurs. Les enfants sont reçus dans des familles sélectionnées contre un prix de pension hebdomadaire. Durée du séjour : une à six semaines.

● AMICALE CULTURELLE INTERNATIONALE, 18, rue Godot-de-Mauroy, Paris (9e). OPE. 05-74.

En Angleterre dans des familles du Sud, bord de mer ou région de Londres.

Enfants à partir de 7 ans (environ une livre anglaise par jour) (1).

En Allemagne (10 à 12 marks par jour).

En Autriche (60 à 80 schillings par jour).

En Espagne (100 à 130 pesetas par jour).

(1) Il faut compter au change actuel environ 1.400 francs pour une livre, 117 francs pour un mark, 2 fr. 50 pour une peseta et 19 francs pour un schilling.

RECETTES

● CORDON BLANC

Epaule de mouton à la mode basque

1 épaule de mouton désossée - 250 gr. de mie de pain - du vin blanc - du persil - 5 gousses d'ail - 1 jaune d'œuf - 75 gr. de saindoux - des piments verts doux - sel et poivre - un peu de bouillon.

Préparation : 25 minutes. Cuisson : 1/4 d'heure par livre de viande.

Vous faites tremper la mie de pain dans le vin blanc puis vous l'exprimez bien. Vous hachez très fin le persil et les gousses d'ail.

Vous mélangez bien la mie de pain passée à la moulinette, le persil et l'ail. Vous salez et poivrez fortement. Puis vous faites revenir cette farce dans du saindoux. Vous la laissez refroidir un peu et vous y incorporez le jaune d'œuf.

Vous enduisez l'intérieur de l'épaule avec la farce. Vous la roulez et vous la ficelez. Puis vous enduisez l'extérieur avec du saindoux.

Vous mettez à four vif, 1/4 d'heure par livre. En cours de cuisson, vous arrosez avec la graisse allongée d'un peu de bouillon.

Vous servez avec des piments verts coupés en quatre et blanchis à l'eau que vous faites revenir dans un peu de jus du rôti.

(Si vous n'avez pas de mie de pain, servez-vous de pain rassis. On le laisse tremper plus longtemps.)

● CORDON BLEU

Soufflé de pain

Un grand bol de pain rassis - 150 gr. de sucre en poudre - 1/3 de litre de lait sucré (6 morceaux de sucre) - 2 œufs - 150 gr. de raisins de Corinthe - des fruits confits (facultatif).

Préparation : 20 minutes. Cuisson : 20 minutes.

Un excellent moyen d'utiliser les restes de pain rassis.

Vous faites tremper le pain coupé en morceaux dans de l'eau. Quand il est bien ramolli, vous le passez à la moulinette.

Vous ajoutez au pain le sucre en poudre, les raisins (préalablement trempés et gonflés dans de l'eau aromatisée de rhum ou de kirsch) et les fruits confits coupés en très petits morceaux. Si l'on n'a pas de fruits confits, on peut mettre de l'écorce d'orange ou de citron râpée. Vous amalgamez bien le tout.

Vous faites chauffer le lait avec les morceaux de sucre, puis vous le versez bouillant sur le pain. Vous tournez bien, puis vous laissez un peu refroidir.

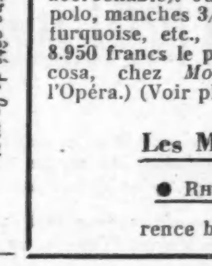
Quand votre mélange est un peu refroidi, vous y incorporez d'abord les jaunes d'œufs, puis les blancs battus en neige très ferme.

Vous versez dans un moule beurré (ou caramélisé, c'est encore mieux) et vous mettez à four vif pendant environ 20 minutes. Vous démoulez après avoir laissé un peu refroidir.

Le soufflé se sert tiède ou froid comme entremets.

SUZANNE ET HENRIETTE.

nausicaa



PUBLICIS

Tous les modèles
TRICOSA
PARIS
3, rue de Castiglione - PARIS - OPE. 12-92

● Amitié mondiale, 39, rue Cambon, Paris (1er). OPE. 79-68. Filles et garçons à partir de 15 ans. Séjour minimum : deux semaines. Prix par semaine : 9.900 francs en Angleterre, 9.400 francs en Espagne, 6.400 francs en Italie et en Allemagne. Il faut ajouter 3.500 francs d'adhésion annuelle à l'Association.

● Club des Quatre Vents, 1, rue Gozlin, Paris (6e). ODE. 70-25. Angleterre (de 10 à 20 ans), de 6 à 8 livres par semaine. (Séjour minimum : trois semaines.)

● Anglo-French Studies Bureau. 7, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris (5e). ODE. 56-14. En Angleterre, à partir de 7 ans, avec cours obligatoires par petits groupes. Prix variables selon les séjours. Par exemple : 83.000 francs pour quatre semaines à Bournemouth.

● Vacances studieuses en... Angleterre ou en Espagne, 6, avenue Van-Dyck, Paris (8e). CAR. 26-66. Pour élèves de l'enseignement secondaire, avec cours obligatoires par petits groupes et contrôle permanent. De quatre à huit semaines, à partir de 74.500 francs pour l'Angleterre et de 64.000 francs pour l'Espagne. Droit d'inscription de 2.000 francs. Réduction de 5 % pour le deuxième enfant inscrit à un séjour.

● Les Séjours éducatifs et culturels en Angleterre, 30, avenue de La Bourdonnais, Paris (7e). SOL. 53-99. Cours quotidien. Prix : 76.750 fr. pour 4 semaines.

● Bureau universitaire et scolaire de voyages, 116 *bis*, avenue des Champs - Elysées, Paris (8e). ELY. 72-54. Séjours en Angleterre (8 livres par semaine en moyenne) et en Espagne (700 à 900 pesetas par semaine) avec cours.

Séjours - cours de vacances

Les jeunes sont logés dans des collèges, suivent un enseignement régulier, mais une large partie du temps est réservée aux loisirs et aux excursions.

● Bureau universitaire et scolaire de voyages, 116 *bis*, avenue des Champs - Elysées, Paris (8e). ELY. 72-54. Au collège de Palma (850 pesetas par semaine), à Madrid (950 pesetas par semaine).

● Club des Quatre Vents, 1, rue Gozlin, Paris (6e). ODE. 70-25. Collèges en Allemagne (260 DM par mois), en Angleterre (6 à 9 livres par semaine), et en Espagne (prix selon le collège).

● Amitié mondiale, 39, rue Cambon, Paris (1er). OPE. 79-68. Collèges pour jeunes de 9 à 13 ans, près de Hastings (58.100 francs pour un mois).

● Amicale culturelle internationale, 18, rue Godot-de-Mauroy, Paris (9e). OPE. 05-74. A partir de 10 ans, collèges en Angleterre, 38 livres environ pour un mois, et en Espagne, 53.000 francs pour un mois.

Camps de vacances

● Pour les petits :

Une très intéressante formule, lancée l'an dernier, sont les « Children's Villages » (6, avenue Van-Dyck, Paris (8e). CAR. 26-66), qui accueillent les enfants de 6 à 11 ans. Ils vivent dans des centres de « niveau d'âge » constitués par des familles spécialement sélectionnées et placées sous le contrôle d'une éducatrice française. Prix : 71.500 francs pour quatre semaines.

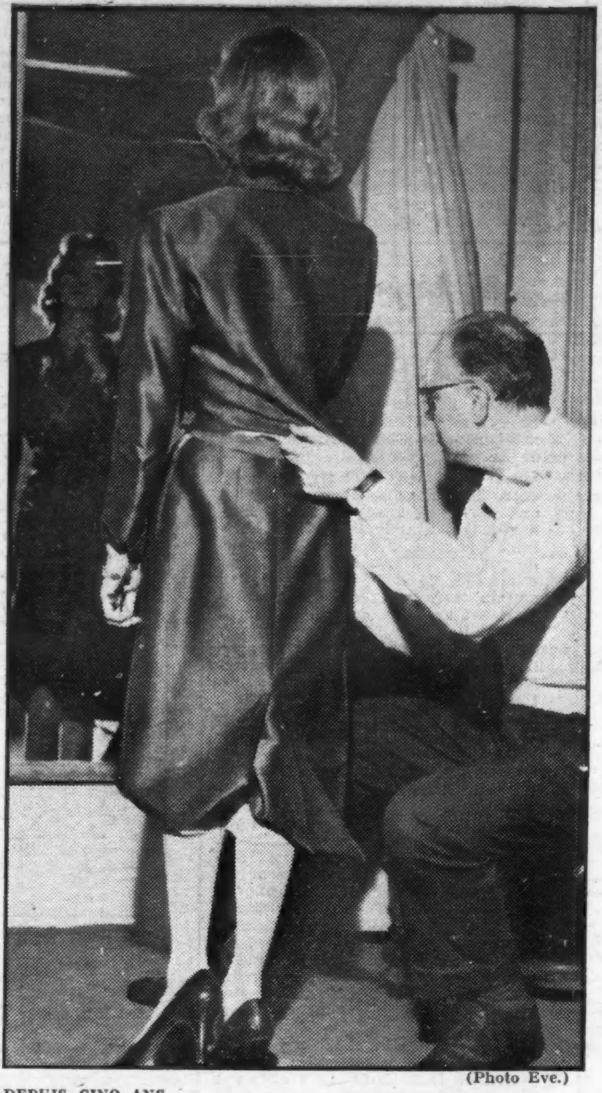
● Pour les adolescents :

Un certain nombre des organismes cités ci-dessus organisent des camps de vacances à l'étranger avec séjours libres ou combinés à des cours. Nous rappelons leurs noms :

— Club des Quatre Vents ;

— Amicale culturelle internationale ;

— Et le Centre de coopération culturelle et sociale, 26, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2e). GUT. 70-84.



Dans un placard depuis cinq ans

(Photo Eve.)

RETOUCHES

Une idée qui fera son chemin

● ***Au secours des femmes qui ne savent pas tenir une aiguille.***

M. SCIALOM était, il y a encore deux mois, confectionneur. Les affaires marchaient plutôt mal et il cherchait une idée ; il l'a trouvée : elle est bonne. Il vient d'ouvrir presque simultanément une chaîne de trois magasins à Paris sous l'enseigne générale : « Silhouette retouches-service ».

Qu'on lui apporte une jupe trop longue, un tailleur cintré, un ensemble « plissé soleil » démodé, une robe-sac qu'aucune ceinture ne peut « sauver », il taille, raccourcit, adapte, invente, modernise, conseille toutes les femmes qui n'ont pas le temps de coudre et toutes celles pour qui faire un ourlet, poser une fermeture à glissière est une prouesse. Sans publicité (des jeunes filles — « Ça fait plus sérieux que des hommes-sandwiches », dit-il — ont simplement distribué quelques prospectus), avec dix ouvrières qualifiées, il se voit au moment où il aura plus de clientes qu'il ne pourra en servir. C'est sans doute que « Silhouette retouches-service » répond à un besoin.

Quelles sont les retouches les plus demandées ?

1) Les ourlets : les jupes (beaucoup) trop longues qui dépassent de dix bons centimètres d'un manteau neuf sont encore nombreuses.

2) Les tailleurs cintrés : aujourd'hui immettables. Dans ce cas, deux solutions : si les coutures des pinces de poitrine ne sont pas coupées (ce qui est rare), raccourcir la veste et poser au bord du cardigan ainsi obtenu deux fausses poches ; si les pinces sont coupées, transformer le tailleur en robe.

3) Les ensembles : lorsqu'on apporte à « Silhouette retouches-service » une jupe plissée et une veste, M. Scialom déplisse radicalement la jupe et réussit à « reconstruire » une robe droite qui se porte avec la veste rafraîchie grâce à un col et à des parements de piqué blanc.

Il y a évidemment des clientes peu raisonnables ; une dame est entrée la semaine dernière dans le magasin de la rue de la Victoire avec une monstrueuse robe du soir en velours rouge (et mité).

« *Je ne sais pas du tout ce que je peux faire avec ça,* a-t-elle dit, *mais jamais je ne retrouverai un tissu aussi exceptionnel ; je l'ai depuis quinze ans ; refaites-moi un modèle.* »

Il a fallu user de beaucoup de diplomatie pour persuader la dame que la transformation lui coûterait cher et que très certainement elle pourrait trouver une charmante petite robe toute faite pour le même prix. Rien n'y fit ; la dame était sentimentale, tenait à son velours rouge... Mais en général les clientes sont moins exigeantes et satisfaites du résultat. Voici les adresses des magasins « Silhouette retouches-service » et quelques prix de retouches :

— 49, rue de la Victoire (TRI. 14-82) ;

— 37, rue Monge ;

— 110, rue des Entrepreneurs.

Les prix

Ourlet de jupe droite : 500 francs.

Ourlet de jupe large : 1.000 francs.

Transformations (de tailleur en robe, de robe dans une jupe plissée, de manteau en robe), de 7.000 à 8.000 francs.

L'inventeur s'inquiète un peu de son succès ; il a peur de ne pouvoir conserver les délais qu'il pratique actuellement : pour un ourlet, 24 heures ; pour une transformation, trois ou quatre jours, avec deux essayages.

Mais, malheureusement pour lui, il ne s'agit pas d'une idée qu'il peut faire breveter. Des concurrents ne vont pas tarder à se faire connaître.

Mamans...
SONGEZ A LA SANTE DE VOS ENFANTS !
Le COMITÉ D'ACCUEIL PARISIEN
vous propose
AIR PUR - SOLEIL - DETENTE
Pour les enfants de 6 à 12 ans :
FRANCE. St-Gervais-les-Bains (Hte-Savoie) 1.200 m. sur le parcours du Mont-Blanc 54.500
SUISSE. Leysin (1.250 mètres) Hôtel ensoleillé 52.400
Pour ceux de 13 à 20 ans :
ITALIE. Malcesine, au bord du lac de Garde Camp de toile, site enchanteur, excursions à Vérone, Padoue, Venise 54.000
YOUGOSLAVIE. Dubrovnik Perle de l'Adriatique Croisière le long de la côte Dalmate.. 53.900
BALEARES. Palma, île de Majorque, la plus belle des Baléares 41.500
Prix tout compris, 4 semaines, de Paris à Paris
Nombreux autres voyages. Demandez notre programme complet pour enfants et adultes
16, RUE DE LA BANQUE - PARIS-2e - GUT. 29-80

EXPOSITIONS PERMANENTES DU CAMPING

TENTE CARRÉE 49.000
MATELAS PNEUMATIQUE 3.750
DUVET COUVERTURE 6.900
...et TOUT MATÉRIEL DES PRINCIPALES MARQUES.
RACLET-CAMP-HUTCHINSON, etc...
DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GRATUIT

"AMIS CAMPEURS"
105, BOULEVARD BEAUMARCHAIS, PARIS 11e (MÉTRO : SAINT SÉBASTIEN-FROISSARD) 8, BOULEVARD DES FILLES-DU-CALVAIRE, PARIS 3e
BLOIS, JEUX - CAMPING - SPORTS 3, RUE HENRI-DRUSSY
DOUAI, SOLDANA-SPORTS 3, RUE DE LA MADELEINE
EVREUX, VOG-SPORTS 10, RUE CHARTRAINE
LENS, LION-SPORTS 6, PLACE DU CANTIN et 30, RUE DE LILLE
LONGWY, PARIS-EST-SPORTS 8, RUE DU GÉNÉRAL-PERSHING
MERLEBACH, IGLOO - SPORTS 60, RUE NICOLAS-COLSON
NANTES, COMPT-IMPER-CAMPING 4, ALL. CASSARD-1, RUE SAINTE-CROIX
POITIERS, SOLDANA-SPORTS 4, RUE DU MARCHÉ
TOURS, SOLDANA-SPORTS 65, RUE NATIONALE
TROYES, SOLDANA-SPORTS 2, 4, RUE DU GÉNÉRAL-SAUSSIER
CHAINE "AMIS CAMPEURS" 3763

A voir, écouter, lire, savoir...

● cinéma

Ma Tante : une comédie américaine réussie qui surprend par son anticonformisme. (*Ermitage*).

Les Grands Espaces : un somptueux western de William Wyler, amusant, délassant (*Biarritz*).

Vacances a Paris : du Feydeau saxon. (*Lord Byron.*)

Les Contes de la Lune vague après la pluie : ésotérique chef-d'œuvre du cinéma japonais. (*Studio de l'Etoile.*)

Moi, un noir : un documentaire sans précédent, improvisé par des noirs. Un peu long, mais passionnant. (*Cinéma d'Essai Caumartin.*)

Ivan le Terrible : pour la première fois en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures). (*La Pagode.*)

La Grande Illusion : un message de fraternité qu'il faut entendre et voir malgré quelques rides. (*Cluny-Palace, Danton, Saint-Lazare-Pasquier*).

Drole de drame : un Carné-Prévert burlesque et charmant avec Louis Jouvet et Michel Simon. (*Agriculteurs.*)

Les Amants : la plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Bonaparte, Broadway, Plaza.*)

Les Tricheurs : surboums et Jaguar. Carné décrit le mal du siècle. Les tricheurs y viennent avec leurs parents. (*Olympic Boyer-Barret*).

Les Cousins : une « vie de bohème 59 », le second film de Claude Chabrol, imparfait et savoureux. (*Marivaux, Colisée.*)

Faibles femmes : beaucoup de goût, d'entrain et trois jolies (jeunes) femmes pas si faibles que ça. (*Cinévog-Saint-Lazare, Royal-Haussmann*).

Le faux coupable, Sueurs froides : deux bons suspenses signés Hitchcock. (*Celtic, Cinéac-Ternes*).

La Loi : Gina Lollobrigida n'a jamais été plus belle. (*Ciné-Panthéon*).

La Nuit des Maris : le « spleen » américain. (*Noctambules*).

Sourires d'une nuit d'été. La Prison. Les Fraises sauvages : trois films de Bergman. Le premier, étincelant, les deux autres plus prétentieux, mais intéressants. (*Quartier-Latin, Studio des Ursulines, Studio Publicis, Vendôme.*)

Les Enchaînés : une histoire d'amour et d'espionnage avec Ingrid Bergman et Cary Grant. (*Studio Bertrand.*)

Le Train sifflera trois fois : un western insolite, avec Gary Cooper. (*Monte-Carlo.*)

Tueurs de dames : Alec Guinness assassine avec humour. (*Ranelagh*).

● télévision

Jeudi 23 avril, a 20 h. 5 : séance des « Jeunesses Musicales de France » transmise de la salle Gaveau, avec Samson François, qui interprétera la « Sonate funèbre en si bémol mineur », de Chopin. Présentation de Bernard Gavoty.

Vendredi 24 avril, a 20 h. 35 : « En vôtre âme et conscience », émission de Pierre Desgraupes, Pierre Dumayet et Claude Barma. « L'Affaire Benoit ». Frédéric Benoit, fils de juge de paix, est accusé d'avoir assassiné, le 21 juillet 1831, un garçon libraire et d'avoir auparavant tué sa propre mère. Comment réussit-il à échapper à la justice ?

Dimanche 26 avril, *de* **12 h.** *à* **22 h. 30.** De nombreuses séquences permettront de suivre le déroulement des élections sénatoriales. Les résultats définitifs seront donnés au cours de la dernière édition du journal télévisé, à 22 h. 30.

Dimanche 26 avril, de 12 h. a 22 h. 30. du Jour », de Julien Duvivier, réalisé avant la guerre, se déroule dans une maison de retraite pour vieux comédiens. Michel Simon, Louis Jouvet, Victor Francen, Madeleine Ozeray sont les interprètes de ce film, drôle et émouvant.

Lundi 27 avril, a 21 h. 45 : « Paris 1860 ». A l'occasion du 150e anniversaire du baron Haussmann, rétrospective de son œuvre de modernisation de Paris, illustrée par des estampes, des cartes et des dessins de l'époque. Réalisation de Georges Folgoas.

Mardi 28 avril, a 20 h. 35 : « Le Jeu des Chagrins », comédie mi-réaliste, mi-fantaisiste de Guillaume Hanoteau, qui se passe en 1912 dans un milieu de joyeux escrocs. Avec Betty Schneider, Georges Wilson, Jean-Loup, Philippe, Barbara Laage, etc.

● variétés

Samedi 25 avril, 3 partir de 18 h. 30 et dimanche 26 avril, de 14 h. 30 a 24 h. : à l'occasion du « Point Gamma 1959 », douze orchestres de jazz, dont ceux de Maxim Saury et Claude Bolling, et de nombreuses vedettes de variétés : Lucette Raillat, Gérard Séty, Jean-Marie Proslier et Pierre Repp se retrouveront à l'Ecole Polytechnique, 5, rue Descartes.

● siné-sélection

Opéra-bouffe

● théâtre

Le Client du Matin : un jeune homme et la mort. Presque une tragédie, riche et prenante. (*Voir la critique de Robert Kanters*, p. 38) (*L'Œuvre*).

Cyrano de Bergerac : (ballets de Roland Petit). La célèbre histoire de Rostand, mimée, dansée, mise en scène dans un grand spectacle. Un excellent divertissement. (*Voir la critique p.* 39 (*L'Alhambra*).

La Descente d'Orphée : Tennessee Williams a savamment logé ses observations dans le vieux mythe d'Orphée. (*Athénée.*)

La Toile d'Araignée : pièce policière classique d'Agatha Christie. Rires et suspense... (*Théâtre de Paris.*)

Tueur sans gages : Ionesco médite sur le problème du mal. (*Récamier.*)

Tchin-Tchin : quatre petits actes, deux personnages, une bonne soirée. (*Poche-Montparnasse.*)

L'Hurluberlu : Alceste 1959 ou le « Réactionnaire amoureux ». Un Anouilh drôle et douloureux. (*Comédie des Champs-Elysées.*).

Les Possédés : Albert Camus a fait son « pèlerinage aux sources » en adaptant le roman de Dostoïevski. Travail fidèle et intelligent. (*Antoine.*)

La Vie Parisienne : le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. (*Palais-Royal.*)

● expositions

Toulouse-Lautrec : les chefs-d'œuvre d'Albi, plus ceux des collections particulières. (*Musée Jacquemart-André*, 158, boul. Haussmann).

Art champenois : réhabilitation du gothique. (*A l'Orangerie*, place de la Concorde).

Art précolombien : les merveilles des temples aztèques. (*Galerie Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré*).

Collections suisses : une éblouissante sélection de peintures françaises. (*Au Petit-Palais.*)

Lucas de Leyde : la gravure à la Grande Epoque. (*Institut Néerlandais*, 121, rue de Lille).

Dufy : un ensemble de toiles qui prouve que son œuvre n'a pas vieilli. Au contraire. (*Bernheim*, 27, avenue Matignon).

Bissière : l'œuvre enfin rassemblée d'un des plus grands peintres vivants. (*Musée d'Art Moderne.*)

Dominquez : on le connaissait surtout pour son humour. La preuve est faite qu'il était aussi un « vrai » peintre. (*Creuzevault*, 11, avenue Matignon).

Arp : des dessins qui aident à comprendre une partie de l'art contemporain. (*Denise René*, 124, rue La Boétie).

Tal Coat : les grandes prairies métaphysiques. (*Maeght*, 13, rue de Téhéran).

Aujame : magie du nocturne. (*Montmorency*, 85, rue du Cherche-Midi).

Bertholle : des qualités picturales exceptionnelles. A un tournant important de l'abstraction. (*Roques*, 92, boul. Raspail).

Nikifor : « naïf » à l'état pur. Une révélation. (*Dina Vierny*, 36, rue Jacob).

Patrice : un ex-enfant prodige qui a grandi tout de même. (*Dubourg*, 126, boul. Haussmann).

Vertès : des silhouettes et des couleurs heureuses. (*Le Chapelin*, 71, faub. Saint-Honoré).

Kischka : à travers Venise à bord d'une palette enthousiaste. (*Drouant*, 52, faub. Saint-Honoré. Autre exposition : *Galerie Faure*, 68, cours de Verdun, *Bordeaux*).

Jean Hugo : poésie de la fantaisie. (*Gomez*, 8, rue du Cirque).

Forquin : bâtisseur en volumes coloriés de « paysages » d'une fascinante intensité. (*Fricker*, 177, boulevard Haussmann).

Piza : des gravures de qualité et de très séduisantes « mosaïques de poche » faites avec des papiers collés et teintés. (*La Hune*, 170, boul. Saint-Germain).

Rustin : mélange d'expressionnisme et d'informel. Un tempérament. (*La Roue*, 9, rue Grégoire-de-Tours).

Zemborain : réalisme vigoureux et sensible. (*Galerie Barbizon*, 71, rue des Saints-Pères).

Huguette Arthur-Bertrand : de l'abstrait incisif et « musclé ». (*Arnaud*, 34, rue du Four).

● occasions

Je propose

- **Loue maison** 5 p. petit village Gard, mer à 30 km, 40.000 juillet-août-septembre.
- **Studio moderne**, excellent état, comprenant bureau et cosy, literie complète 2 pers. WAG 55-65.
- **Aronde 54 Luxe**, entièrement révisée, longs crédits. Tél. heures bureau BAL 19-68, Mlle Frazier.
- **Moto Jawa** 250 cc 1952, 33.000 km, accessoires. Tél. GRE 52-78 ou écrire Corvin, lycée de Douai (Nord).
- **Cartel style Louis XV**, état de marche, très belle copie. DAU 66-10. Leroy, 128, rue de la République, Saint-Mandé.
- **Chaine de haute fidélité** (ampli 12 W) dans meuble de luxe et poste radio Saba à recherche automatique de stations (17 lampes), modèle introuvable en France. Urgent. Les deux pièces : 220.000 F. KLE 71-37, le matin.
- **Récepteur radio Philips** type BS F 85 A, modulation de fréquence, 2 haut-parleurs, avec bon de garantie. 46.000 F. 10-75 à Neuilly-Plaisance, hres des repas.
- **Conduite int. Volkswagen** 7 CV juillet 54, 35.000 km, impeccable, extérieur marron. Tél. Mme Bethenod, KLE 50-20, hres de bureau, poste 819 ou écrire 2, villa Croix-Nivert, Paris (15e).

Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Ariane Mitrachi, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.
(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

Galerie BARBIZON
71, rue des Saints-Pères - PARIS (VIe)
ZEMBORAIN
PEINTURES
Jusqu'au 30 avril 1959

GALERIE BUCHER, 9 ter, bd Montparnasse
MOSER - NALLARD
BERTHOLLE - BISSIERE

DENISE RENE
124, rue La Boétie
ARP
DESSINS - RELIEFS - TAPISSERIES

GALERIE FURSTENBERG
IRENE JACOB
4, rue Furstenberg - 23 avril-16 mai

Gal. CRAVEN, 5, r. des Beaux-Arts - DAN. 94-98
WEICHBERGER
Jusqu'au 30 avril

GALERIE DINA VIERNY
36, RUE JACOB
*
NIKIFOR
EXPOSITION DU 15 AVRIL AU 15 MAI

JACQUES DUBOURG, 126, bd Haussmann
PATRICE
PASTELS
Jusqu'au 30 avril

GALERIE CHARPENTIER
PARMI LES TRÉSORS D'ART PRÉCOLOMBIEN
20 siècles de bijoux d'or
exceptionnellement ouvert de 21 à 23 h. tous les soirs (sauf dimanche et lundi)

GALERIE FRAMOND
3, rue des Saints-Pères
Luc SIMON
Du 21 avril au 14 mai

GALERIE LA ROUE
16, rue Grégoire-de-Tours
RUSTIN
Jusqu'au 1er mai

GALERIE RIVE GAUCHE
ENRICO BAJ
44, rue de Fleurus - LIT. 04-91

Galerie du PONT-ROYAL
40, rue du Bac — PARIS (7e)
PFEIFFER
Aquarelles 1928-1931
Bauhaus
22 AVRIL - 23 MAI

GALERIE MONTMORENCY
85, rue du Cherche-Midi (6e)
AUJAME
NOCTURNES : jusqu'au 9 mai

Galerie de France
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (VIIIe)
SINGIER
PEINTURES ET TAPISSERIES

La Galerie du Dragon (19, rue du Dragon) présente VIGIES SUR CIBLES, recueil inédit de poèmes de HENRI MICHAUX (tirage luxe 99 exemplaires) avec 9 eaux-fortes en couleurs de
MATTA

GALERIE MAEGHT
PIERRE TAL COAT
Œuvres récentes

GALERIE DINA VIERNY
36, rue Jacob, PARIS (6e) - LITtré 23-18
Exposition NIKIFOR, peintre primitif
Du 15 avril au 15 mai 1959.

(Keystone.)
LE MARÉCHAL MONTGOMERY AVEC LE MARÉCHAL ALEXANDER ET LE GÉNÉRAL EISENHOWER
« Il n'était vraiment heureux que comme n° 2. »

(Holmes.)
A MOSCOU AVEC DES OFFICIERS SOVIÉTIQUES
« L'essentiel est d'obtenir que les armées russes rentrent en Russie. »

(Holmes.)
A LONDRES AVEC CHURCHILL
« On a trouvé, par pur accident, l'homme qu'il fallait. »

(*Suite de la page 16.*)

En juin 1947, il eut une dispute orageuse avec l'état-major de la marine, pendant une visite à Singapour. Lorsque Monty fut embarqué dans l'avion qui devait le ramener à Londres, on entendit l'amiral en chef murmurer : *« J'espère que ce type-là ne remettra jamais les pieds ici. Il nous faudra des mois pour réparer les ennuis qu'il nous a faits. »*

Monty fut en conflit permanent avec les deux autres chefs d'état-major. Les seules occasions où il se trouva en bons termes avec eux furent lorsqu'ils complotaient ensemble une action commune contre les politiciens. Il les convainquit tous deux, par exemple, de menacer de démissionner si le gouvernement n'allongeait pas le service militaire. Par la suite, il eut deux querelles violentes avec le ministre des Colonies, Arthur Creech Jones, et une autre avec le ministre des Affaires étrangères, Ernest Bevin, avec lequel il faillit en venir aux mains au cours d'un conseil des ministres. Il intrigua deux fois pour obtenir la démission du ministre de la Défense, A.V. Alexander.

Lord Attlee écrivit de lui : *« En tant que premier ministre, j'ai dû lui donner plusieurs avertissements et même lui passer une fois un véritable savon. Mais il l'a bien pris... Il n'était vraiment heureux que comme n° 2. Il a passé toute sa vie à rechercher ce personnage supérieur et stable en qui il pourrait avoir une confiance absolue et enfantine — et qu'il crut trouver en Alanbrooke, Alexander, Eisenhower. »*

Monty fut plus heureux à l'O.T.A.N., où il servit pendant dix ans sous une succession de commandants en chef américains. A part quelques indiscrétions occasionnelles dans des discours publics, il se montra relativement calme. Mais dès sa mise à la retraite, l'an dernier, il relança les polémiques avec la publication de ses Mémoires (300.000 exemplaires vendus en Grande-Bretagne seulement) et une série de six conférences (qui lui furent payées 7.300.000 francs) à la télévision anglaise. Exemples :

— une querelle avec Auchinleck, dont Monty avait écrit qu'il songeait à se replier sur Le Caire avant que Monty ne prît le commandement de la 8ᵉ Armée ;

— une querelle avec Eisenhower, qu'il accusait d'avoir prolongé la guerre d'une année en refusant d'adopter la stratégie plus audacieuse qu'il avait proposée en 1944. Ike n'accusa jamais réception de l'exemplaire dédicacé de ses Mémoires que lui adressa Montgomery. Celui-ci déclara tristement à la télévision : *« Eisenhower était — et je voudrais pouvoir penser qu'il est encore — un ami. Je lui ai envoyé une carte de Noël, avec des vœux beaucoup plus chaleureux que pour les autres, mais il ne m'a pas répondu. Je serais profondément peiné d'avoir perdu l'amitié de ce grand et excellent homme »*,

— une querelle avec l'O.T.A.N., qu'il avait décrite comme une organisation compliquée et inefficace ;

— une querelle avec l'Italie dont il avait dit que les soldats ne « valaient rien » pendant la dernière guerre. Cette remarque lui valut une provocation en duel et l'obligea à écrire à sir Ashley Clarke, ambassadeur britannique à Rome, une lettre rectificative qui fut publiée dans la presse italienne.

Moins de chances de mourir

Aujourd'hui, Monty mène une vie paisible dans un moulin transformé du Hampshire qu'il a décoré lui-même. Il perçoit chaque semaine 3.500 francs de pension-vieillesse qui s'ajoutent aux 3.220.000 francs de sa pension militaire annuelle. Au lendemain de la guerre, il refusa catégoriquement l'argent que lui proposait le Parlement (en 1918, le Field Marshal Haig avait reçu 100.000 livres). Monty ne fume ni ne boit et se couche à 10 heures chaque fois qu'il le peut. Son fils est brillamment sorti de Sandhurst avec la ceinture d'honneur, mais a abandonné, depuis, la carrière militaire pour devenir agriculteur. Pour le plus grand chagrin de Monty, un autre fils, adoptif, a fait de même.

Depuis la mort de sa femme, après dix ans de mariage seulement, Monty a vécu en solitaire (*« les femmes ne m'ont jamais intéressé »*, avoue-t-il), bien qu'il ait quelques amis très proches, dont Winston Churchill. Il est profondément religieux (*« La Bible est un livre remarquable. Plein d'histoires de guerre. Et de guerres bien plus impitoyables que celles d'aujourd'hui. »*) Il désapprouve les généraux qui se mêlent de politique et a résolument condamné le coup de force d'Alger. Mais il a eu une parole aimable pour de Gaulle : *« J'avais parié 100 livres qu'il reviendrait et j'ai gagné. Je crois qu'il remettra la France sur pied. C'est un type bien. »*

Est-il qualifié pour intervenir aujourd'hui dans la crise internationale? Les autres généraux ont le plus grand respect pour ses qualités de chef de guerre, mais prétendent qu'il a été moins heureux dans les fonctions plus hautes qu'il a occupées. Ils reconnaissent sa maîtrise sur le champ de bataille, mais font remarquer qu'il a toujours eu la chance de recevoir les approvisionnements et les renforts qu'il avait demandés. Ceux qui ont servi sous ses ordres ont un point de vue plus simple : *« Nous préférions être dans l'armée de Monty non seulement parce qu'il était meilleur stratège, mais aussi, pour être francs, parce que nous avions moins de chances de mourir. Monty se souciait passionnément de réduire les pertes. Il n'a jamais perdu un homme de plus qu'il n'était nécessaire. Et nous le savions. »*

Monty a joué un rôle déterminant dans l'organisation militaire de l'après-guerre. Il a été le premier à lancer — à Washington en 1946 — l'idée d'une présence militaire permanente des Anglo-Américains sur le continent européen et il a été le premier chef du haut commandement de l'Union occidentale — prédécesseur du S.H.A.P.E. Eliminé du commandement suprême de l'O.T.A.N. en raison de sa nationalité, il a cependant effectué un très gros travail pour l'organisation sous la direction d'Eisenhower, de Ridgway, de Gruenther et de Norstad. Malgré tous ses défauts, il est généralement considéré comme ayant le meilleur jugement stratégique à long terme de tous les militaires alliés.

Des concessions nécessaires

Monty estime — il l'a écrit dans de récents articles — que l'O.T.A.N. a fait dans l'ensemble un bon travail en arrêtant l'expansion militaire du communisme en Europe. Mais il considère que l'Occident a besoin maintenant d'une meilleure diplomatie et d'une plus grande unité politique. Il a déclaré en juillet dernier : *« Nous n'avons plus affaire à une guerre chaude en Europe, mais à une guerre politique, financière et économique. »* Et dans une interview accordée au « Sunday Times », il a préconisé la réduction des budgets militaires, afin de libérer des crédits pour une guerre économique analogue à celle que mènent les Soviétiques.

L'élément essentiel de l'argumentation de Monty, aujourd'hui, c'est que le seul risque de guerre en Europe réside dans le fait que les armées des deux blocs se trouvent face à face dans une Allemagne divisée. C'est pourquoi il est partisan d'une certaine forme de désengagement.

« L'essentiel est d'obtenir que les armées russes rentrent en Russie et nous ne pourrons l'obtenir qu'en reculant nous-mêmes... Je n'ai jamais compris comment avait pu se développer le mythe selon lequel l'évacuation de l'Allemagne par les troupes anglo - américaines les amènerait à quitter totalement l'Europe... Je voudrais voir l'Allemagne défendue par des divisions allemandes, appuyées peut-être par trois ou quatre divisions anglo-américaines stationnées en France. »

Lorsqu'on lui demanda ce qu'il pensait du plan Macmillan d'un « gel » des forces militaires en Europe centrale, Monty répondit : *« Je l'approuve à 100 %. »*

Monty n'a aucun plan précis, aucune proposition définitive à soumettre aux dirigeants soviétiques. Mais il emporte à Moscou la ferme conviction que les deux camps devront faire des concessions et qu'aucune organisation militaire, si précieuse soit-elle pour ses architectes, ne vaut d'être conservée si son maintien met en danger des vies humaines. Il a écrit : *« Je crois que l'homme a été créé à l'image de Dieu. C'est un fait dont il faut se souvenir chaque fois qu'il s'agit de risquer la vie des hommes. »*

PAUL JOHNSON.

Mots croisés N° 184

184	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2						■		
3								
4					■			
5			■					
6							■	
7				■				
8		■						
9								
10								

Horizontalement : 1. Ce peintre fameux naquit à un sommet d'un futur quadrilatère. — 2. Ceux qu'il rend plus polis, ce ne sont pas les hommes. Le prochain sera un peu plus long que celui-ci. — 3. Traitent de façon vraiment... souveraine. — 4. Divisé, comme le patrimoine de Cadet Rousselle. Précède le nom de plus d'une pécheresse. — 5. Au-dessus du code, parfois. Combler au-delà des nécessités. — 6. Ne prend pas saint Thomas pour patron. — 7. Des traits d'un peu partout. Nom d'un Bertrand, quelque peu troubadour. — 8. Le rêve des autres. — 9. His Majesty n'y est pas vraiment dépaysée. — 10. Ne se bornent pas nécessairement à enlever les coquilles.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	G	E	N	E	R	A	L	E
2	A	M	E	N	A	G	E	S
3	R	E	V	E	L	E	■	S
4	G	R	E	■	E	S	T	E
5	A	G	R	A	R	I	E	N
6	M	E	S	S	■	L	I	T
7	E	R	■	T	R	A	N	I
8	L	■	T	R	I	S	T	E
9	L	O	U	E	E	■	E	L
10	E	N	T	E	N	T	E	S

Solution du n° 183

Verticalement : I. Ne protégeait pas toujours la sagesse et l'honneur, comme son nom le laisserait croire. — II. Ce Ralph bostonien philosopha tout au long du XIXᵉ siècle. De part et d'autre d'une nasale. — III. Gouverné. Calme ou console. — IV. Rivière, maison, état, ville, ordre, fleuve, couleur, fruit, et j'en passe. Pièce sur laquelle repose une pièce. — V. Un grand barrage accroîtrait la valeur de son don. Façon de saisir la balle (deux mots). — VI. Ses membres ne sont pas tous présents. — VII. De fer, pour des durs. Phase d'antan. — VIII. Rendent légal et conforme.

Le prix de gros, pour le GAZ,

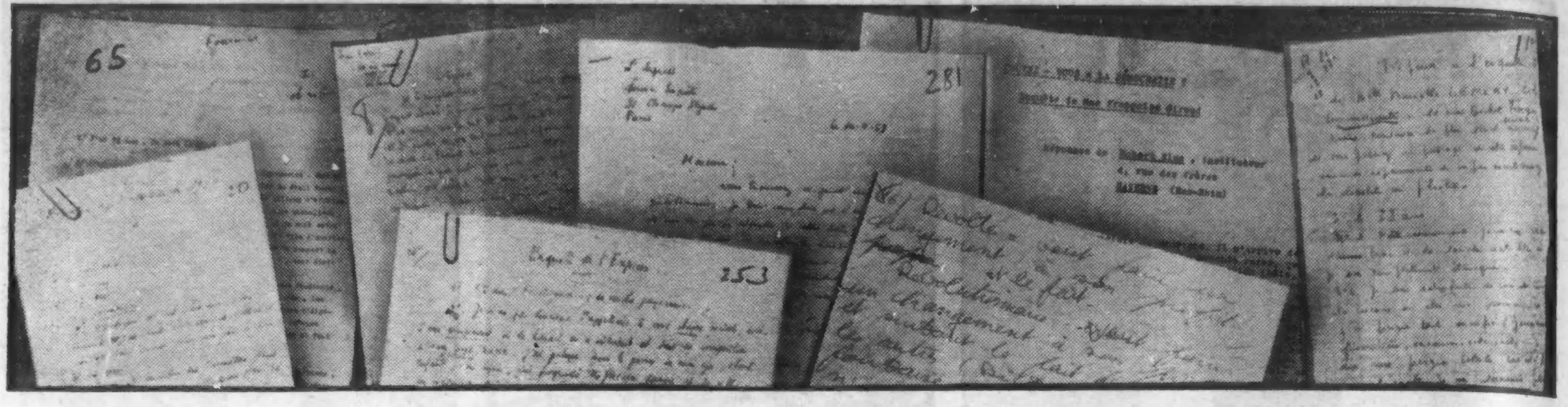
croyez-moi, cela réduit sérieusement un budget.

Il ne s'agit d'ailleurs pas exactement "d'un prix de gros" mais d'un tarif aussi avantageux qu'un prix de gros.
C'est le TARIF BINÔME qui intéresse tous les abonnés domestiques dont la consommation annuelle atteint ou dépasse un certain niveau.

Demandez à votre Centre Local GAZ DE FRANCE ou à votre Installateur d'examiner si vous faites partie de cette catégorie privilégiée.
Il vous dira franchement si vous avez intérêt à demander pour vous le
TARIF BINÔME GAZ DE FRANCE
Cela peut entraîner une économie de plusieurs milliers de francs par an, pour une famille de 3 personnes.

ça compte ! GAZ

Renseignez-vous auprès des Services du GAZ DE FRANCE et des Vendeurs ou Installateurs



CROIENT-ILS A

28 questions... Des réponses par milliers... Quelle entreprise ! Voici les remarques que le travail de dépouillement déjà accompli sur les lettres de ceux qui ont bien voulu participer à l'enquête que nous avons intitulée : « Croyez-vous à la démocratie ? », permet de formuler.

La première confirme ce que nous écrivions la semaine dernière : ce sont des lecteurs de tous âges, de toutes conditions, de toutes origines qui nous écrivent.

Ils lisent en grande majorité notre journal, puisqu'ils ont été atteints par notre questionnaire; cela ne se traduit nullement, cependant, par un monolithisme politique, mais plutôt par une tendance générale qui pourrait s'exprimer ainsi :

● intérêt pour les problèmes politiques et conscience assez vive de l'imbrication qui existe entre ces problèmes, la vie personnelle et leur propre avenir ;

● goût de la réflexion, de l'analyse ;

● position personnelle que l'on peut, dans l'ensemble, situer « à gauche », cette étiquette recouvrant une attitude morale, une certaine disposition d'esprit plutôt que de véritables options.

Leur commun dénominateur pourrait être défini ainsi :

● conscience d'être partie de l'humanité, lié à elle dans son évolution, et non individu isolé et irresponsable du sort de la collectivité ;

● volonté plus ou moins précise de participer à la marche en avant de la nation et de comprendre les problèmes;

● foi en la démocratie — sinon en son avenir — ce terme recouvrant des réalités assez diverses.

Une minorité se déclare ouvertement hostile à la démocratie, quel que soit le contenu du terme. Mais le fait qu'elle ait eu à cœur d'exprimer ses vues et de nous répondre marque, semble-t-il, un intérêt assez vif pour les questions soulevées.

Les résultats de cette enquête répondent donc à son objet — en premier lieu, faire réfléchir — puisque nous ne visions pas au sondage d'opinion publique, mais à celui d'une fraction possiblement active et dynamique des Français parmi ceux qui souhaitent préserver ou construire la démocratie.

Laquelle ? Et par quels moyens ?

Les éléments de réponse que nous publion aujourd'hui ne portent pas sur l'ensemble des résultats de l'enquête (ce matin encore deux cents lettres nous parvenaient au premier courrier), mais sur un tiers environ des réponses enregistrées.

On sait que, lors d'élections quelles qu'elles soient, en France comme ailleurs, les premiers résultats reçus concernant la première localité donnent toujours la « couleur » approximative des résultats globaux et définitifs. Si la suite du dépouillement devait modifier notre analyse, nous y reviendrions, mais nous croyons pouvoir, dès aujourd'hui, en communiquer certains éléments.

Pour procéder à un premier bilan, nous avons choisi cette semaine de recenser plus précisément les réponses à une question, celle qui portait le n° 15 et qui était ainsi libellée :

« Si vous souhaitez des transformations (dans la société française) croyez-vous qu'elles puissent s'effectuer sans que le système économique et social soit déraciné et remplacé par un autre ? Croyez-vous qu'une telle opération, si elle se produisait, entrainerait des violences ? Seriez-vous prêt à les admettre ? »

Sur les 1.500 réponses examinées, le quart environ de nos correspondants s'insurgent contre la perspective de violences, ou se sentent déchirés devant ce qui leur apparait comme un dilemme ; un autre quart se dit persuadé que la violence ne sera nullement nécessaire ; la moitié la croit inéluctable et s'y résigne plus ou moins.

Voici comment s'expriment ces différentes nuances, et où se situent, dans l'échelle des âges comme dans l'échelle sociale, ceux qui les soutiennent.

« Une maladie me fera du bien »

LE DOCTEUR B..., *médecin à Paris*, 48 ans :

« Je n'admets aucune violence, et il me paraît assez absurde de vouloir faire le bonheur des hommes en les mettant en prison ou en leur coupant la tête.

« La sécurité de l'emploi est un mythe déprimant ; c'est l'installation dans la médiocrité, la suppression de l'espoir...

« Le Front Populaire a été un désastre. En 1936, je l'ai acclamé, mais dès 1937 je déchantais. En France, ce fut une régression économique, la guerre et l'occupation. »

M. P., *maître d'internat*, 23 ans, *ne croit pas qu'un déracinement du système soit nécessaire et note :*

« Je n'admettrais pas une telle opération, je m'y opposerais peut-être si elle entraînait des violences. L'exemple du Tibet est là. On ne peut être sincère avec soi-même si l'on condamne les interventions communistes au Tibet et ailleurs tout en voulant et en acceptant que pareilles choses se produisent chez soi. »

(*Le même tient le Front Populaire pour un progrès et considère que la société française peut être* « pour un moment empoisonnée, abattue, endormie, mais elle se réveillera toujours ».)

M. M..., *fonctionnaire de souche paysanne*, 45 ans :

« Une crise révolutionnaire est, pour le corps social, l'analogue d'une maladie dans le corps humain. Singulier de penser : « Une maladie me fera du bien. » Une secousse, même si elle commence dans l'euphorie générale, comme en 178^, se termine en général assez mal. »

MME D..., *exploitant agricole*, 40 ans :

« Je n'ai pas d'opinion sur la nature des transformations à opérer et j'aurais voulu écrire que j'étais systématiquement opposée à la violence. Mais comment le puis-je après avoir connu l'occupation ? En tous les cas, il n'y a pas de haine sacrée. Et pourtant, mon père est mort à Dachau, et les meilleurs de mes amis ont été fusillés. »

M. P..., *ingénieur diplômé d'une grande école*, 43 ans :

« Je crois à des transformations progressives pour des raisons assez particulières. Je suis persuadé que les responsables de l'économie vont incessamment avoir les moyens matériels et techniques de dominer la complexité des réalités économiques, de prévoir et d'orienter convenablement l'économie en appliquant les disciplines de la recherche opérationnelle civile.

« Une telle analyse ne devrait pas entraîner les violences qu'engendre la peur, surtout celle de l'inconnu.

« En tout cas, je ne serais évidemment jamais prêt à admettre de telles violences. »

(*Le même indique que, pour lui,* « le Front Populaire évoque, tout compte fait, un progrès... Je l'ai vécu sans tellement en réaliser l'importance à l'époque. Je l'ai ressenti plutôt comme une menace pour la sécurité familiale sans voir plus loin... J'ai évidemment pas mal évolué depuis... Une secousse analogue peut fort bien se produire de nouveau. Je souhaite aider à la provoquer dans le cadre des techniques administratives... »)

« Un déchirement de conscience »

M. ROBERT B..., *instituteur*, 28 ans, *« issu de la petite bourgeoisie de province »* :

« Pour assurer une meilleure répartition des richesses, des transformations de structures sont nécessaires dans la société. Je voudrais nous y voir parvenir par une évolution graduée, mais ferme, dirigée, irréversible, dans un plan défini n'impliquant aucune violence. La Terreur a été une faute grave. »

(*Le même note :* « Le Front Populaire fit progresser la société française. Je reste convaincu que ce gouvernement a été, en dehors de celui du général de Gaulle en 1945, le seul qui ait incarné l'espérance du peuple. 1936 : à n'en pas douter, une grande date de notre Histoire...

« Il faudrait neutraliser la droite rétrograde si nous voulions reprendre la marche en avant. Actuellement, la cause semble compromise. La vraie révolution — profonde, humaine et juste — reste à faire. Quand le temps en viendra, je serai du côté de la Révolution, tant que celle-ci se fera dans un esprit d'humanité et de justice ».)

M. P., *professeur de lettres*, 29 ans :

« Il vaut toujours mieux greffer que déraciner. Toute violence comporte en soi des germes d'erreur. »

M. T..., *éditeur*, 39 ans :

« Les transformations peuvent s'effectuer sans que le système économique et social soit déraciné. Une telle opération violente entraînerait une accumulation si catastrophique de malheurs individuels et sociaux, une telle prolifération de règlements de comptes, un tel lâcher de « forces mauvaises » que le bénéfice en serait irrémédiablement perdu. Voir la Résistance... »

MME J..., *secrétaire de direction*, 35 ans :

« Le Front Populaire, un vague souvenir d'enfance, de grève, d'émeutes pas bien vu à la maison. Et encore, je n'en suis pas sûre. Je suis maintenant pour les quarante heures, les congés payés et tout le reste. Je pense que c'était inévitable, mais beaucoup prétendent que nos malheurs de 1940 sont venus de là ? Est-ce vrai ? Il me semble que de nouvelles modifications sociales pourront se faire sans aucun bouleversement violent. Mais il est à se demander si l'espèce de révolution évitée en mai dernier ne finira pas par se produire. Je serais bien embêtée : lutter avec les communistes contre l'extrême-droite ou le contraire ? Ce n'est pas confortable du tout.

« Je hais la violence sous toutes ses formes et sous quelque prétexte que ce soit ; le plus fort n'est pas forcément le meilleur. »

MLLE M..., *petite fonctionnaire (P.T.T.), issue de la classe ouvrière*, 48 *ans* :

Ne croit pas aux transformations qu'elle souhaite sans que survienne la violence, mais ne l'admettrait pas « et c'est là pour moi, *écrit-elle*, un déchirement de conscience ». *Elle tient le Front Populaire pour* « un progrès, une victoire ».

M. L..., *étudiant en sciences*, 26 ans :

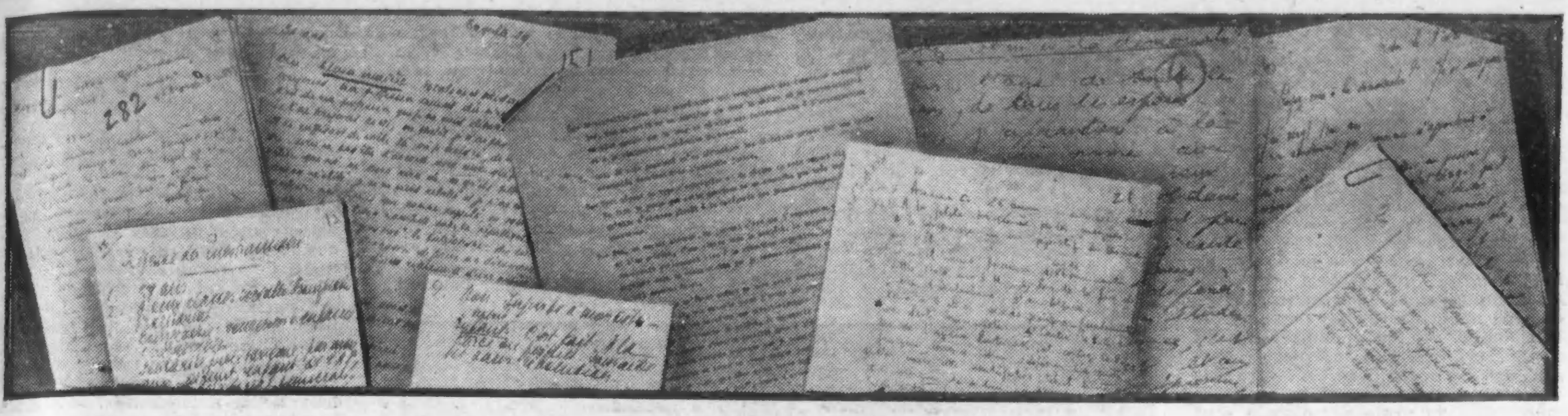
« Transformations = révolution = violence. Je suis contre la violence, mais pas contre les transformations. Cercle vicieux dont je ne puis sortir... »

(*Le même indique que* « Front Populaire + progrès de la société française, qui en avait bien besoin, mais désastreux pour la France, car la guerre était trop proche ».)

Le PÈRE X..., 37 ans :

« Le meilleur mérite du système actuel, c'est qu'on ne voit nulle part une force capable de le remplacer qui soit assez propre pour qu'on la lui préfère... Bien sûr le système économique et social actuel cautionne assez de violences en tous ordres pour qu'on puisse courir des risques afin de le mo-

TRICOTAGE MÉCANIQUE DE BELFORT
S. A. au capital de 275.000.000 de francs
Achtnich & Cie
6, rue du Rhône, BELFORT
(Territoire de Belfort)
SOUS-VÊTEMENTS POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS
Marques déposées :
« SAWACO »
« SUBLIMAIL »
« SVELTA »
« LES TROIS CIGOGNES »



LA DÉMOCRATIE ?

difier. Mais je ne serais prêt à courir ces risques que si on avait des chances raisonnables d'aboutir à un système plus juste : ce qui n'est pas certain du tout pour l'immédiat. »

« Je ne suis pas révolutionnaire car je ne suis pas fou... »

M. B..., *directeur commercial,* 45 ans :

« Je suis pour une évolution ferme, mais pacifique. »

(*Le même indique qu'il tient le Front Populaire* « pour un net progrès de la société, une victoire. Une semblable secousse génératrice de nouveau progrès est possible. Je mettrais tout en œuvre pour aider à la provoquer ».)

M. B..., 57 ans :

« On ne veut pas se battre contre les fellagha et vous voulez qu'on imagine et même qu'on admette avec joie la guerre civile pour remplacer un système économique par un autre que vous n'exposez pas. Si ce nouveau régime devait prendre en considération le sort du malheureux Français qui, en 1914, a changé des louis d'or et les a transformés en du 3 % perpétuel, il pourrait rencontrer quelques adeptes auxquels cependant l'âge et les privations retireraient l'ardeur belliqueuse souhaitable. »

M. J. D..., *étudiant à Sciences Po, fils d'inspecteur des finances passé dans « le privé »,* 19 ans :

« Je suis bourgeois et je n'éprouve nullement le besoin de me « prolétariser » pour être à la mode... Ma situation dans la société, je n'en suis pas mécontent... Je ne pense pas qu'elle soit injuste. Et même le serait-elle, qu'y puis-je ?

« Le Front Populaire évoque à coup sûr une régression...

« Qu'un mouvement puisse se produire, sûrement. Mais s'il est dans ce sens, il est certain que je ferai tout mon possible pour m'y opposer.

« Il est évident que des transformations sont nécessaires et qu'elles entraînent une condamnation des données actuelles. Avez-vous déjà vu une révolution qui réussisse pleinement s'effectuer sans violences ? Alors, il faut bien les admettre.

« Je ne suis pas révolté parce que ça ne mène à rien. Je ne suis sûrement pas révolutionnaire, car je ne suis pas fou. Je ne suis pas conservateur, car je ne crois pas être un imbécile. Alors ? Alors je suis contre-révolutionnaire. »

On voit que des prises de position analogues prennent leurs sources dans les attitudes les plus diverses. Les autres réponses que nous citerons maintenant indiquent également que ni l'âge, ni la fonction, ni l'origine sociale n'interviennent de façon décisive.

Il y aurait seulement lieu de noter, semble-t-il, une hésitation devant la violence plus fréquente parmi les jeunes (20-25 ans) que parmi les plus de quarante ans. Ce qui peut paraître, à priori, paradoxal, mais qui rejoint en un sens certains aspect de l'enquête sur la Nouvelle Vague.

On pourrait en effet expliquer cette différence d'attitudes par le sentiment profond d'insécurité qui anime les plus jeunes et qui les conduit à redouter les bouleversements plutôt qu'à les souhaiter ou à en attendre des bienfaits.

Mais une autre interprétation est possible : les plus jeunes n'ont pas encore éprouvé de déception devant les tentatives réformistes (et en particulier le Front Populaire et la Libération). Les autres en sont sortis, soit sceptiques sur toute tentative, soit résolus à les pousser à fond, fût-ce au prix de la violence.

« Je suis prêt à agir... »

Quelques exemples :

M. L..., *chef de division dans une préfecture de l'Ouest,* 57 ans :

« Les transformations sont devenues impossibles sans violence, car ceux qui « possèdent » quelque chose ne voudront jamais le lâcher, dût la société en crever ! Corollaire : je préférerais qu'il n'y ait pas de violence, mais on ne demandera pas leur avis aux gens qui auront à les affronter. »

M. L..., *producteur à la R.T.F.,* 34 ans:

« Je crois qu'en définitive l'idée de justice ne peut intervenir, dans l'esprit de ceux qui n'y croient pas, que sous l'emprise de la peur ou de la violence. Les privilèges sont la chose à laquelle les hommes tiennent le plus. Le Christ lui-même n'a pas réussi à convaincre ceux qui les possèdent de s'en séparer. »

M. R..., *inspecteur des P.T.T.,* 38 ans:

« Rien ne peut se faire sans un minimum de violence. Cette violence sera nécessitée ou provoquée par les gens en place. J'admets de voir « les têtes tomber comme des ardoises ».

M. R. P..., *instituteur,* 22 ans 1/2 :

« Il me semble que l'on pourrait arriver pas à pas... Je n'admets pas la violence ou tout au moins je ne puis admettre qu'on la déclenche, car on ne sait jamais si elle s'arrêtera. Mais s'il fallait lutter... je crois que ces sortes de choses se décideraient sur le tas. »

M. C..., *représentant,* 56 ans :

« Je souhaite des transformations et elles ne peuvent s'effectuer sans que le système économique et social soit transformé... Il y aurait des résistances venant des milieux réactionnaires pour prolonger et conserver les privilèges de classe, en un mot pour garder l'ordre établi que nous vivons. Je suis prêt à admettre les violences inhérentes à toutes transformations de la société. »

M. R. M..., *directeur d'entreprise industrielle,* 40 ans :

« Les transformations que je souhaite impliquent nécessairement un changement assez radical du système économique et social. Je crois inévitable que ce changement entraîne des coercitions violentes, je crois aussi qu'il peut éviter au maximum les violences physiques, mais j'admets, en le regrettant, que des violences puissent être obligatoires et suis prêt à agir pour en limiter l'étendue, le caractère et la durée sans compromettre les chances du changement. »

M. B..., *« salarié à col blanc »,* 44 ans :

« Les transformations partielles sont nécessaires, mais risquent toujours d'être remises en cause ; les transformations radicales ne sont possibles qu'en déracinant et en remplaçant éventuellement le système économique par un autre. Cette opération peut entraîner des violences si les intérêts qui risqueraient d'en faire les frais tentaient de s'y opposer par la force. Je suis prêt, dans cette éventualité, à ce que soit opposée la violence de la masse du pays à celle des forces de répression au service de ces intérêts minoritaires et nuisibles. »

M. M..., *fonctionnaire international,* 31 ans :

« Une nouvelle secousse semblable au Front Populaire peut effectivement se produire. Mais elle risque d'être à nouveau rapidement endiguée par les forces mêmes qui ont autrefois combattu le F. P. et ont choisi, dans la crainte d'une nouvelle « secousse », de prendre les devants. Le système économique devra certainement être remplacé. Des violences sont possibles à cette occasion, surtout, d'ailleurs, si l'issue de la lutte paraît douteuse au départ. John Reed montre bien que c'est la conviction de la faiblesse des bolcheviks qui a conduit les autres partis à déclencher la lutte armée contre eux à Saint-Petersbourg. A l'opposé, nous avons vu, au Venezuela, par exemple, un gouvernement qui ne se maintenait plus que par la police et l'armée, chassé en quelques journées par la violence d'une grande majorité de la population. Dans le premier cas, la violence ne sera pas mon fait, je ne ferai qu'y résister. Dans le second, elle économisera sans doute un lent et cruel pourrissement. »

M. L..., *professeur agrégé,* 37 ans :

« Question clé, difficile aussi. Je souhaite une transformation totale. Je crois qu'elle entraînera des violences ; je ne suis pas prêt à les admettre, mais j'y participerai. Oui, on a horreur du sang versé et on va faire la guerre, c'est assez courant. »

(*Le même écrit :* « Le Front Populaire évoque un progrès de la société française et surtout une victoire mal exploitée. C'est une leçon : on ne peut pas traiter avec le capitalisme ».)

M. S..., *psychotechnicien,* 42 ans :

« Bien que la violence me répugne, je l'accepterais. »

« Quelle place pour l'armée ? »

M. S..., *représentant industriel,* 63 ans:

« Il me paraît difficile, sinon impossible, de transformer nos institutions pour le bien général sans employer la violence. Je ne la souhaite pas pour une amélioration, mais je suis prêt à la violence pour maintenir ce que les générations passées ont pu nous obtenir...

« Le Front populaire évoque la période de ma vie la plus enthousiaste. J'ose dire la seule période où la vie m'a paru avoir un sens élevé et aussi où j'ai senti ce qui me séparait de ma classe sociale, voire de ma famille, car être « front popu » était mal porté. J'attends le retour d'une formule semblable que je souhaite de tout mon cœur d'homme déjà âgé... La société française est figée, c'est un fait. Il s'agit à mon avis d'un renoncement, d'un abandon devant l'attitude désunie de la gauche. Elle justifie le régime actuel, elle est prête, à ses frais, à considérer comme un moindre mal ce qu'elle pense être une certaine « tranquillité ».

LE DOCTEUR P. A..., 31 ans :

« Avec un minimum d'aménagements (mais à commencer par la paix) le système économique actuel pourrait encore se défendre, du moins un système parallèle ; la France, sans la guerre coloniale, serait à même de réaliser un plein emploi capable d'harmoniser la vie économique et sociale. Si pour arriver à ce but il fallait supporter des violences, je les supporterais : la force répondant à la force, c'est le cours même de l'Histoire. Un retour de bâton pourrait faire descendre dans la rue ceux qui sont restés en pantoufles en mai dernier. »

(*Le même note :* « Je ne vois pas d'opportunité actuellement d'œuvrer dans le sens que je souhaite, vu l'absence d'unité de l'opposition » *et regrette que nous n'ayons pas posé cette question essentielle :* « Quelle place assignez-vous à l'armée dans une nation démocratique ? » *De*

→

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE
EMPRUNT FONCIER-COMMUNAL 5,50% A LOTS ET PRIMES
PRÊTS A LA CONSTRUCTION ET INVESTISSEMENTS DES COLLECTIVITÉS PUBLIQUES
ÉMISSION à 9.950 francs
de 2.500.000 OBLIGATIONS de 10.000 francs remboursables dans le délai maximum de 15 ans
● SOIT PAR DES LOTS
925 LOTS ANNUELS pour 120 millions de francs dont 1 lot de 25 millions
● SOIT AU-DESSUS DU PAIR
prix de remboursement s'échelonnant de 10.300 frs à 11.500 frs
INTÉRÊTS, PRIMES ET LOTS PAYÉS NETS D'IMPÔT.
Souscriptions reçues : au CRÉDIT FONCIER DE FRANCE, 19, rue des Capucines à Paris, dans les Banques et leurs agences, aux guichets des Comptables du Trésor et des P.T.T., et par correspondance.
(C.C.P. du Crédit Foncier 9170-00 Paris) B.A.L.O. du 20 Avril 1959

VIENT DE PARAITRE :
LA BROCHURE COMPLETE DES VOYAGES AERO-MARITIMES ET DES CROISIÈRES EN MER
107 SUGGESTIONS DE VACANCES REPOSANTES
CIE FRANÇAISE DE TOURISME
3, rue Vignon - RIC. 77-09

nombreux correspondants formulent la même remarque.)

M. P. C..., *étudiant se destinant à l'enseignement*, 22 ans :

« Il y a de grandes réformes à accomplir, mais pas des bouleversements. Je suis prêt à assumer la violence, si elle n'est employée que contre les vrais ennemis de la classe ouvrière. »

(*Le même insiste sur la liberté de l'information qui* « doit être non anarchique mais éducatrice. Pour être à même de voter en pleine conscience, il faut comprendre les grands problèmes. Comment le paysan de l'Ardèche peut-il approuver ou désapprouver le Marché commun ? Pas de vraie démocratie sans éducation populaire ».)

« Je voulais être une petite fille distinguée... »

M. M..., *instituteur, fils d'ouvrier, père d'ouvriers*, 51 ans :

« Le système économique et social sera déraciné. La violence pourrait ne pas se produire. Mais les tricheurs ont la tricherie dans le sang : ils ne cesseront pas d'eux-mêmes. Toutes nos révolutions ont été ratées ; la victoire a toujours été volée au peuple par les bourgeois, et ceux-ci se faisaient ensuite gruger par les fascistes. La prochaine réussira et sera définitive. »

Il faut noter, et cette remarque est importante, que ce correspondant écrit : « Je suis satisfait de ma situation dans la société au point de vue matériel. »

Or, avec des variantes dans la formulation, c'est le cas d'un très grand nombre de ceux qui souhaitent néanmoins des transformations radicales. Ils expriment très rarement des revendications personnelles.

Mlle S..., *commerçante*, 38 ans, *écrit elle aussi :*

« Je suis satisfaite de ma situation... »

Mais elle ajoute : « Mon rêve : l'enseignement, mais la situation de mes parents ne m'a pas permis de continuer mes études. Il a fallu arrêter après le certificat d'études... »

Et répondant plus précisément à la question que nous approfondissons cette semaine, elle écrit :

« J'avais espéré que l'évolution de la France se ferait par le mendésisme que je ne considérais pas comme une fin en soi mais comme un moyen de progression vers un socialisme humain et intelligent. Je pense que cela n'est plus possible maintenant... La droite française ne peut que retarder une évolution que je souhaite pacifiste. Mais je crains bien, hélas ! que les privilégiés de ce « système » ne fassent payer chèrement une victoire progressiste.

« Personnellement, je ne prendrais part à aucune violence. Mais s'il arrivait qu'une épreuve de force se produise entre fascistes et progressistes, j'aiderais, dans la mesure de mes faibles moyens, les forces progressistes. »

De nombreuses femmes s'expriment d'une façon analogue, mais, à l'exception de celles qui sont ouvrières ou qui ont été contraintes de travailler de bonne heure, donc d'affronter en quelque sorte physiquement les réalités sociales et économiques, elles sont généralement plus jeunes.

Les femmes répondent d'ailleurs à notre enquête en moins grand nombre que les hommes, mais lorsqu'elles écrivent, leur degré d'information, de « conscience » politique est assez remarquable.

Mme S..., *enquêtrice au C.N.R.S.*, 34 ans :

« Je crois que la vocation des pays évolués comme la France est plutôt un réformisme constant qu'une révolution totalitaire. Mais si la nécessaire transformation des institutions, entre autres des institutions économiques et sociales, devait entraîner des violences, je suis prête à les admettre si vraiment il n'y a pas d'autre issue et si les classes possédantes, l'armée, etc., outrepassent leurs droits et se livrent à des provocations. »

Elle a quatre enfants. A propos du Front populaire, elle raconte :

« J'étais très enfant. Mes camarades de vacances sur la plage où nous allions chaque année détestaient et boycottaient les « congés payés » — à qui on trouvait d'ignobles allures vulgaires, etc. Je n'osais pas dire que mes parents (père médecin) étaient « pour ». J'en ai honte maintenant. Ma mère pourtant était admirable. C'est elle, dès cette époque, qui m'a appris à considérer le progrès humain, le progrès social comme historique et inéluctables. Nos conversations me prenaient un peu à rebrousse-poil car j'avais envie de me sentir une petite fille « distinguée », mais elles m'ont fait une profonde impression. Excusez le tour très anecdotique de cette réponse. Je voudrais souligner l'importance que peut revêtir pour un enfant l'attitude de ses parents devant des événements pour lui incompréhensibles. »

(Charpentier.)

Deux cents lettres à chaque courrier...

A noter également : toutes les réponses féminines qui traduisent, sur l'ensemble des problèmes évoqués, une position non passionnelle mais réfléchie (dans quelque sens que s'exerce cette réflexion) émanant de femmes qui travaillent hors de chez elles.

Mme T..., 47 ans, *secrétaire d'avocat. A commencé à travailler à quatorze ans dans une banque. Aujourd'hui, satisfaite de son travail, de son salaire de son patron, elle écrit :*

« Le Front populaire a représenté pour moi un progrès. J'aiderais à provoquer une nouvelle secousse... »

« Des transformations peuvent se faire par un renversement légal de majorité gouvernementale, mais aussi à la faveur d'un choc violent, par exemple s'il y avait du chômage. Je serais prête à admettre des violences. Je ne peux pas être complètement objective : la violence pour instaurer le socialisme me paraît admissible, comme un mal nécessaire et parce que la violence serait justifiée par la dégradation du niveau de vie ou des libertés... »

Mme T... *a deux enfants.*

Parmi les femmes qui ne travaillent pas hors de chez elles, exception faite de la petite fraction de celles qui sont ou qui ont été étudiantes depuis la guerre, on remarque une extrême difficulté à appréhender en particulier les problèmes économiques.

Même les ouvrières, lorsqu'elles ne sont pas communistes, c'est-à-dire informées de la doctrine marxiste, ont plutôt des réactions viscérales.

Encore quelques réponses intéressantes à la question soulevée :

M. B..., *petit-fils de très petits paysans, professeur de collège technique*, 24 ans :

« C'est d'un seul bloc, à l'occasion du 13 mai, que sont réapparus devant mon petit tribunal personnel les personnages politiques, les images et les impressions qui meublaient mon univers d'enfant inconscient. Mon père était pétainiste. Cela compte quand on a pu vérifier de ses propres yeux qu'il est parfaitement possible d'être pour le « Maréchal » et cependant un homme brave et généreux. D'un autre côté, je me retrouve à vingt-quatre ans partisan sourcilleux de la démocratie...

« Au cours de stages en usine, j'ai compris qu'au-dessous d'un certain niveau économique la dignité se confondait avec l'égalité « morale », c'est-à-dire le droit d'avoir des droits. J'ai senti plus que pensé qu'en dehors de la démocratie il n'y avait place que pour la violence (qu'elle soit généreuse ou égoïste, peu importe... Elle est bête).

« Au fond, la démocratie exprime une préférence fondamentale de l'homme : être responsable. Le démocrate, me semble-t-il, est celui qui préfère se tromper de bonne foi plutôt que d'être amputé de son goût de vivre en laissant à d'autres le soin de le rendre heureux...

« La démocratie, en fait, n'existe pas encore, ni même en théorie.

« Je crois, et surtout j'espère que les évolutionnistes l'emporteront sur les révolutionnaires et les conservateurs. Dans la mesure où les évolutionnistes seront légalement au pouvoir et que ce sont les violents qui les premiers rompront cette légalité... il devient normal de se défendre si auparavant tout a été fait pour l'éviter. Dans une idéologie, les seuils à partir desquels la violence est sinon légitime tout au moins vitale devraient être clairement définis. »

« Le moyen décisif de la politique... »

M. R..., *coupeur chemisier* (chemiserie fondée en 1885 par son arrière-grand-père), 25 ans :

« Je ne crois pas la société française figée ; lourde seulement — il faut chercher une « voie de sortie ». Envisager des réformes de structures, c'est-à-dire atteignant les racines mêmes de la société actuelle. Ces réformes n'auraient pas essentiellement de résultat immédiat, mais « le moyen décisif de la politique est la violence » (Max Weber), ce qui n'exclut pas l'adresse.

M. B..., *fils d'ouvrier, ingénieur de l'Etat*, 43 ans :

« Je crois la société en partie figée, mais cela tient, à mon sens, à une mauvaise information. Le jour où les salariés comprendront que le régime capitaliste ne peut leur apporter ce qu'ils souhaitent et où ils connaîtront les mouvements du système, je ne doute pas qu'ils seront favorables à une transformation que je souhaiterais progressive pour éviter les exactions d'un bouleversement révolutionnaire. De toute manière, je crois le processus inévitable du fait de l'évolution rapide du monde communiste. Et, bien entendu, je souhaite y participer. Je déteste la violence. Mais si aucun moyen ne se révélait possible — ce que je ne crois pas — je serais, à mon grand regret, prêt à l'admettre. »

M. J. B..., *ouvrier chimiste*, 45 ans : Croit qu'il faut déraciner le système économique et social pour que s'accomplissent les transformations qu'il souhaite, croit également que cela entraînerait des violences, serait prêt à les admettre, « hélas !... et aussi à les éviter ».

Sur la question posée, qui était importante, nous croyons avoir donné à peu près toutes les nuances exprimées dans les 1.500 réponses dépouillées.

Nous en approfondirons, la semaine prochaine, une autre.

Puis nous publierons de plus longs fragments de témoignages individuels, qui, émanant de démocrates convaincus, et très différents par l'âge, la situation, l'origine, indiquent de façon intéressante comment leurs lignes de pensée se croisent ou divergent.

E. COURCHINOUX
classeurs verticaux tout acier
YAC
Y. A. CHAUVIN, 6, rue aux Ours PARIS-3e. Téléph. : TURbigo 84-35+
réellement les moins chers au mètre linéaire de classement

CONTRE-EXPERTISE

Antoine de Saint-Exupéry

Les vrais héros de notre temps n'écoutent pas leur cœur, mais leur raison.

Tout le monde a lu Saint-Exupéry. Et on le lit encore beaucoup puisque ses livres sont ceux qui se vendent le mieux parmi toutes les publications de « Livre de Poche ». Deux livres importants viennent d'ailleurs de lui être consacrés : une étude de Pierre Chevrier dans la Bibliothèque Idéale (Gallimard) et une grande biographie (Flammarion) par Marcel Migeo.

Mais quand on relit Saint-Exupéry, qu'en reste-il, hors la personnalité brillante et généreuse de l'homme? Qu'en reste-t-il sur le plan littéraire?

Jean-Paul Weber, agrégé de philosophie, auteur d'une « Psychologie de l'Art » (Presses Universitaires) ainsi que d'un roman « Le Voyage au Zend » et d'un récit qui sera incessamment publié aux Ed. Gallimard, a relu pour vous toute l'œuvre de Saint-Exupéry.

QU'AIMONS-NOUS dans l'œuvre de Saint-Exupéry ? « Citadelle », à quoi il tenait tant, est illisible. Peut-être Saint-Exupéry l'avait-il voulue telle. Elle devait être — qui sait? — un large désert d'ennui, parsemé d'oasis maigres et de femmes adultères ligotées, çà et là, à un poteau. Ou encore un livre vraiment imprenable, imprenable comme une vue et à la fois comme une *citadelle* — et chaque assaut, chaque tentative contre le texte devait « se solder » par un accès de désespoir et d'âpre ressentiment contre soi-même, incapable de comprendre, incapable d'épeler. Citadelle de silence dans un désert d'ennui. Notez que les illustrations, dans les « Œuvres complètes » aident à passer le temps. Ce livre sans ratures est un ratage sensationnel.

Un univers romantique

Et « Le Petit Prince » ? « *J'ai alors dessiné l'intérieur du serpent boa, afin que les grandes personnes puissent comprendre. Elles ont toujours besoin d'explications.* » Les grandes personnes n'ont pas compris. Elles sont comme ça : elles ne comprennent un livre que si on ne le leur explique pas. Les petits yeux ronds du Petit Prince leur *expliquent* très bien qu'il s'agit d'un livre naïf, d'un album pour petits garçons sages et leurs mamans. Alors elles s'imaginent qu'il y a une sagesse dans cet album pour enfants sages. Nous autres adultes blancs civilisés, on sait bien que le moindre soupçon de négrerie et d'enfance nous fait crever de tendresse. Il m'a fallu tout de même du temps pour comprendre que, dans « Le Petit Prince », il n'y avait rien.

Reste, sur plus de mille pages des « Œuvres », d'ailleurs incomplètes, quatre cent vingt-deux pages : « Courrier Sud », « Vol de Nuit », « Terre des Hommes », « Pilote de Guerre », « Lettre à un Otage ». Et quelques reportages, un récit de jeunesse, des maximes et des lettres. Donc, rien n'est encore, en principe, perdu.

Mais « Courrier Sud » a beau se nourrir d'un certain exotisme, d'un héroïsme bon enfant, se teindre d'un don-juanisme indiscutable, et par là même un peu cocasse, comme un uniforme de marin dans un village de nudistes. Il lui manque le mystère, sans lequel tout acte de courage, toute passion amoureuse se réduisent à une légende d'almanach. Non qu'il en ait jamais manqué. Le survol du désert : cela devait en imposer à nos pères. Vers 1925, le territoire insoumis, les hommes bleus, les aviateurs massacrés, cela devait paraître surhumain. Quoi de plus tragique qu'une bielle coulée au-dessus de l'immensité ? Le brouillard, les nuages étaient porteurs de destin, et la solitude d'un sergent dans le Sahara avait autant d'importance qu'un scandale. Mais justement, tout cela, vers 1960, ne surprend pas, ou ne prend guère. Les bielles ne coulent plus, ou alors c'est, non fatalité, mais négligence, que quarante jours d'arrêts de rigueur suffisent à définir. Des territoires insoumis, il y en a plus que jamais, et ils ne font plus du tout peur, parce que les insoumis ont des uniformes et des drapeaux à croissant rouge. Les hommes bleus : de plus étonnants indigènes ont organisé, depuis, de plus étonnants massacres. Oui, l'univers qui enveloppe « Courrier Sud » de ses ailes rigides, cet univers romantique, byronien, et tout dégoulinant d'huile, cela a commencé à dater dès avant notre guerre. Si vous avez vu au cinéma un attendrissant, un gentiment comique rodéo pour cow-boys, dans le civil instituteurs ou pompistes, vous comprendrez ce que je veux dire. Quant au fond, « Courrier Sud » n'a pas plus d'importance qu'un très bon western.

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY
Comme on perd connaissance sans qu'on n'y soit pour rien.

Un archange triste

Quant à la forme, il est mauvais. Le ton du livre est vraiment trop grandiloquent, vraiment trop pompeux, définitif. Et laborieux, par places : « Archange triste ». Pourquoi archange ? Suffit-il d'être pilote pour être archange ? A ce compte, il y a des archanges qui voudraient être pilotes. « Il prenait pied sur un vrai sol, archange triste. » Comme si l'on pouvait prendre pied sur un faux sol — excepté au théâtre, ce qu'il fallait justement éviter. Mais voici la phrase tout entière : « Après deux ans d'Afrique et de paysages mouvants et toujours changeants comme la face de la mer, mais qui, un à un dérobés, laissaient nu ce vieux paysage, le seul, l'éternel, celui dont il était sorti, il prenait pied sur un vrai sol, archange triste. » Que tout cela est donc compliqué, et à la fois terne, confus, et cependant banal. Tous ceux qui ont lu « Courrier Sud » savent qu'il ne vaut que par l'anecdote, qu'il se veut, secrètement, reportage, et qu'il est plutôt un témoignage d'orgueil que de talent. Saint-Exupéry eût-il mal atterri, quelque part, entre « Courrier Sud » et « Vol de Nuit », nul n'eût su qu'il avait du génie. Cette seule observation — entre parenthèses — témoigne contre la célèbre théorie qui voudrait ramener l'homme à ses œuvres. L'homme n'est pas ce qu'il fait : il est ce qu'il *peut* faire. C'est assez différent.

La lumière du regard

Alors, un coup de tonnerre éclate ; après la boursouflure, la pureté; après l'orgueil du jeune homme trop fier de son ciel, ses déserts et ses femmes, l'humilité, mais la seule authentique, celle de l'homme devant la mort.

« Vol de Nuit » est, je crois, pour nous autres qui peuplons l'an de grâce 1959 de nos tristesses de citadins criards, ce qui demeure VRAIMENT VALABLE dans la littérature de notre aîné. La vision, d'abord, est d'une qualité singulière. On sait que Saint-Exupéry rattachait les belles-lettres à la vision, à une certaine lumière que diffuse le regard, et qui coupe les contours et les êtres au ras de leur essence (je ne cite pas, je transpose)... De cette idée, presque chaque phrase du « Vol » est une illustration admirable. « Les collines, sous l'avion, creusaient déjà leur sillage d'ombre dans l'or du soir. » Admirez la musique, d'or et d'ombre. Reconnaissez, dans l'inversion des *collines* qui *creusent*, l'effet du regard portant en soi sa propre lumière, son propre mystère. « Sillage d'ombre » : a-t-on jamais mieux écrit la mobilité du paysage coulant sous le vrombissement de l'avion bas ? Cette phrase est épaisse. Elle est fluide. Elle est douce comme le lait de la naissance. On n'en croit pas ses yeux, sa langue. Longue langueur, langoureuse clameur — il y a dans ces mots une musique jamais entendue, un vertige rarement savouré. Admirez aussi le suave, qui est de nous préparer, dès l'exergue, au dénouement et à la mort : « *creusaient* déjà *leur sillage d'ombre...* » *Creusaient* déjà *leur tombe*, n'est-ce pas ? Ainsi, dès la première phrase, la mort des aviateurs, le sort de Fabien, du radio navigant, sont épelés en lettres d'or et d'ombre ; déjà leurs corps coulent vers le sol, comme les corps des marins morts en mer coulent vers les plaines sous-marines, ombres mortes et molles sans sillage et sans passé.

Trois orangers espagnols

Le dessin du livre honore ses belles sonorités nobles. Dessin fonctionnel, esthétique d'usine, de téléviseur. Pas d'angles morts, tout est vision, visible. La lumière seule change. Tantôt laiteuse : elle adoucit les profils d'aigle, rend plus denses les chairs, avec leur cargaison de plaisirs et de cris possibles. Tantôt lumière d'orage, toute traversée d'éclairs, d'appels, de vols sinueux, d'envols admirables. Tantôt sinistre, ambiguë, *intérieure*, elle illumine alors les visages d'obstination, de résolution ou de désespoir. Un avion décolle, est pris au piège de l'espace cruel, tombe. Un autre décolle aussitôt à son tour, prend le relais, beau d'impassibilité triomphante. Deux hommes sont morts, une femme souffre. Le miracle, c'est que quelques milliers d'enveloppes indifférentes, inutiles, inintéressantes, ont réussi à mettre en branle l'assaut prométhéen de l'espace et du ciel. Jamais on ne s'étonnera assez du total de sacrifice et d'héroïsme tranquille, qu'ont suscité quelques « Cher ami », quelques « Croyez, chère Madame, à mes sentiments les plus distingués ».

Jamais la littérature n'a plus reçu des lettres.

Ainsi, par sa musique, par la pureté de son dessein, « Vol de Nuit » demeure un très élevé exemple, un très sublime exercice de rhétorique, de passion et de style.

La courbe s'incline ensuite: d'abord vers la « Terre des Hommes ». La

→

Forums régionaux

Jeudi 23 avril, à Béziers, à 21 h., Robert Barrat parlera des « Données actuelles du problème algérien ».

Mardi 28 avril, à Montluçon, André Philip parlera de « La situation politique actuelle ».

ANNE-MARIE de VILAINE

les raisons d'aimer

roman

“...dans une belle langue exacte et ferme, l'un des bons romans de l'année.” F. GIROUD (Express)

“Parmi les romancières qui ont débuté ces dernières années, Anne-Marie de Vilaine est certainement l'une des plus habiles et des plus remarquables.” K. HAEDENS (Paris-Presse)

“...Une ardeur à la fois sensuelle et retenue... un tendre et cruel humour... elle fera parler d'elle.” J. D'ORMESSON (Arts)

néo JULLIARD

20.000 ex. vendus la première semaine !
BENOIST-MÉCHIN
UN PRINTEMPS ARABE
Une sensationnelle enquête aux pays du PROCHE-ORIENT
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

JEAN ROSTAND

« *J'aime qu'on suffoque dans la raison, mais qu'on s'y tienne.* » Le rationaliste implacable auteur de cette phrase, Jean Rostand, vient d'être élu à 65 ans à l'Académie française au fauteuil d'Edouard Herriot, cinquante-huit années après son père, Edmond Rostand, qui connaît en ce moment une nouvelle jeunesse grâce à l'adaptation « dansée » de « Cyrano de Bergerac », par Roland Petit **(voir page 39)****. Tim propose dans ses dessins l'application pratique de quelques aphorismes de Jean Rostand tirés des « Pensées d'un Biologiste ».**

« La majorité des éléments dont nous sommes faits sont potentiellement immortels. »

100 CHEFS-D'ŒUVRE
RACONTENT
L'AVENTURE
DE LA PEINTURE.
100 planches en couleurs,
300 illustrations en noir
Un dépliant synoptique
sur l'Histoire de
la Peinture
Prix : 5.900 Fr. + t.l.
PEINTURE ETERNELLE
DE LA GROTTE DE LASCAUX A PABLO PICASSO
Éditions DU PONT-ROYAL
Exclusivité HACHETTE

mort, le risque, l'homme, ici, s'assoupissent, parlent une langue plus commune, consentent à l'événement. Bien sûr, *la ligne* est émouvante, merveilleuse, instructive. On aime à apprendre que trois orangers, près de Guadix, bordent un champ, et qu'il s'agit de s'en méfier. Il est intéressant d'apprendre l'austérité, l'inconfort de ce vieil omnibus, et qu'il fut capable de tatouer une mémoire de pilote. *Les camarades* ? Très bien, les camarades : « *Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait...* » L'ennui, c'est que cette comparaison fasse appel à une « bête ». L'homme serait-il mû par un courage de *sur-bête* — au lieu d'être, plus simplement, plus difficilement aussi, homme ? Je ne puis ni ne veux m'enorgueillir d'être plus courageux qu'une bête. Nous voulons un courage qui soit *humain* — courage d'un homme qui assume moins sa peau que l'humanité. Je ne veux pas dire que Guillaumet n'eût pas été capable de ce courage-là. Je dis que nous n'avons pas à être tellement fiers d'un courage qui le concernait seul.

Bref, Conrad : c'est-à-dire des pensées menues, des actes quotidiens, quelques sourires, puis soudain, en gerbe, en geyser, l'énorme tension, l'énorme danger. Et plus je pense à ces risques quotidiens, à ces vies pour la vie, à ces morts par accident, plus je me persuade qu'il y a moins inauthentique et moins impur. Peut-être cette pureté à quoi je pense n'est-elle que purification quasi esthétique. Mais j'aime mieux l'illusion qu'on peut braver la mort, qu'on peut se surmonter vers autrui, que la sténographie d'un paisible colloque avec son propre cadavre qu'on salue en parlant du temps qu'il va faire demain.

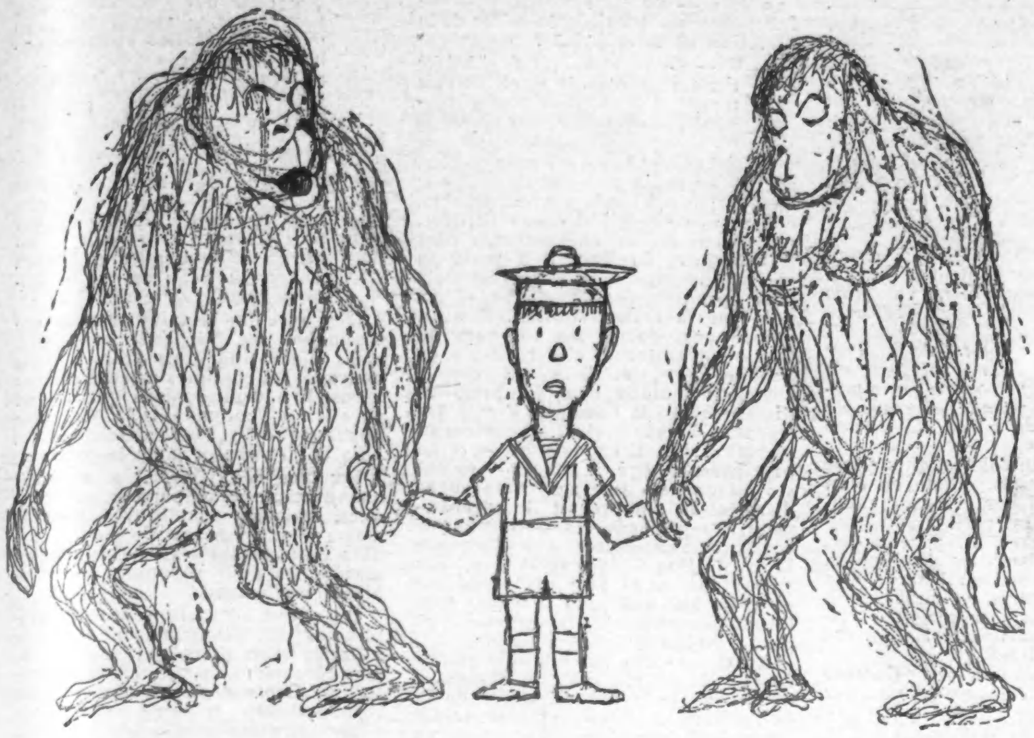
Un livre perdu

Je ferai à « Pilote de Guerre » — par ailleurs tellement prenant, tellement pathétique — un reproche inverse mais, au fond, le même. « Pilote de Guerre » décrit patiemment, purement, la guerre factice et les

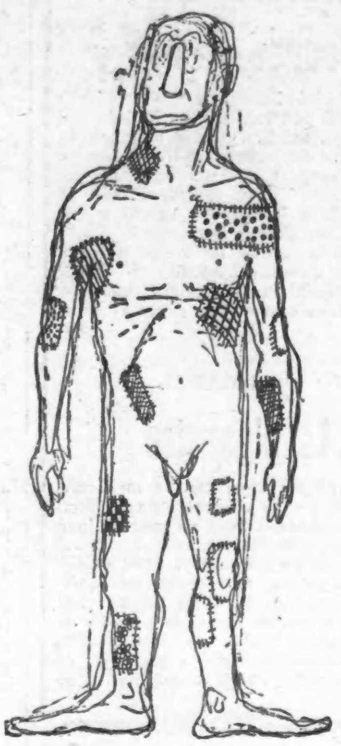
TOUS les romans de
Victor Hugo
illustrés
en 12 volumes
En automne 1958, la société coopérative d'éditions «Rencontre» à Lausanne a réalisé — aux dires d'innombrables lecteurs — un véritable miracle, en publiant «La Comédie Humaine» de Balzac en 24 volumes (un volume par mois) dans une présentation qui fait honneur à l'artisanat suisse. Aujourd'hui Rencontre renouvelle son pari : le texte intégral des 9 romans de Victor Hugo: Bug-Jargal, le dernier jour d'un Condamné, Claude Gueux, Han d'Islande, Notre-Dame de Paris, les Misérables, les Travailleurs de la Mer, l'Homme qui rit, Quatre-vingt-treize, paraîtront dès le 15 mai à la cadence d'un volume par mois.
Texte intégral, introduction et notes de Jeanlouis Cornuz, 20 dessins au grain de résine par Jean Monod, d'après les eaux-fortes et les bois de grands maîtres de l'époque, typographie soignée en deux couleurs, sur beau papier apprêté ivoire, reliure de luxe en cuir marsanyl, gaufré or, étiquette et tranche de couleur, tranche-fil, fers originaux et gardes de couleurs de J.-P. Rittener.
Seul un examen personnel sans engagement, vous convaincra de cette extraordinaire réussite coopérative, à un prix auquel vous ne pourrez pas croire quand vous aurez vu un volume.
BON POUR UN EXAMEN GRATUIT de 8 jours, sans engagement ni frais
Veuillez m'envoyer à l'examen, sans engagement, le 1er volume des «Romans illustrés de Victor Hugo», et le bulletin de présentation. Après 8 jours, je vous le retournerai, ou m'engage à accepter les conditions de souscription spécifiées dans ce bulletin.
M./Mme/Mlle ____ Prénom : ____
Adresse : ____
____ Signature : ____
A découper et envoyer aux
EDITIONS RENCONTRE
51, rue de la Harpe - Paris 5e
750 le volume et par mois

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

vu par TIM

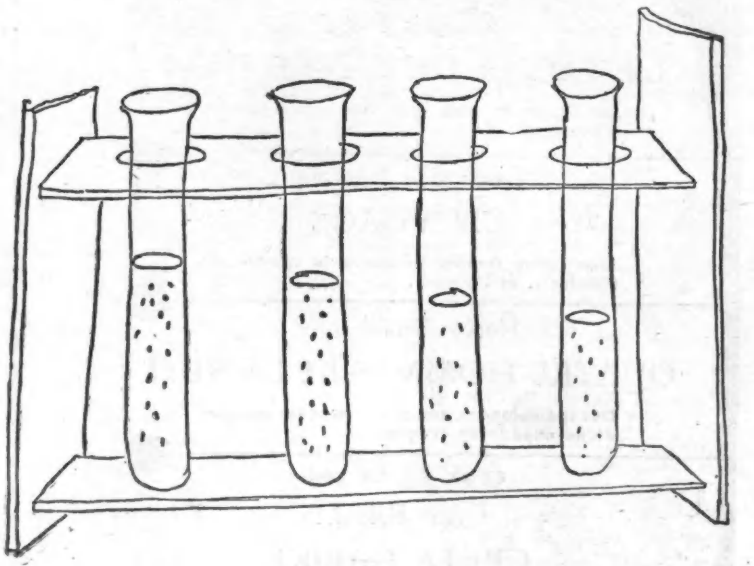


« On ne doit pas avoir honte de ses parents. »



« J'ignore de quoi nous sommes faits et peu m'importe le nom qu'on y donne ; mais ce que je sais bien, c'est que c'est un mauvais tissu et qui s'use dans le temps d'une vie. »

« Quand un homme parle de haut à un autre homme, on n'a d'ordinaire aucun sujet de penser que les chromosomes les plus qualifiés soient du côté de l'insolence. »



Papa, maman, la bonne et moi.
(Interprétation personnelle de Tim après avoir lu « Les Pensées d'un Biologiste ».)

morts pour rien. Tout est perdu, et l'on meurt encore. La guerre est finie, mais on se bat. Il y a là matière à une énorme tragédie, à une révolte inhumaine, à suicide. Eh bien! ce que Saint-Exupéry nous fait entrevoir, ce n'est pas Eschyle, c'est Kafka. Le don qui nous est demandé ne vise pas les hommes mais une machine. Il ne s'agit pas de mourir pour la patrie, mais pour le ministère de l'Air. Ce qu'on vous demande, ce n'est pas la vie, mais un signe dans la colonne « pertes ». Bien entendu, je ne suis nullement adversaire de Kafka. J'admire, j'aime cet homme déboussolé qui tourne sur lui-même en se tenant des discours singuliers. Je pense seulement que Kafka est parfait dans l'univers kafkaïen, et que la guerre est autre chose. Il est vrai que Saint-Exupéry n'a pas laissé de la vivre, et d'en mourir. Mais nous ne jugeons pas ici l'homme, l'archange, mais l'œuvre. « Pilote de Guerre » est, en ce sens, un livre manqué, ou plutôt un livre *perdu* — comme on perd une guerre, ou comme on perd connaissance, sans qu'on y soit pour rien.

Et, de même, la « Lettre à un otage » a des résonances d'une résignation triste, que l'on peut déplorer.

L'homme de Saint-Exupéry lutte contre sa mort, elle est familière et on la tient en laisse, on ne la veut pas trop inquiète, on lui tient des propos rassurants.

L'homme de Malraux ne voit pas sa mort. Il ne sait pas qu'il va mourir. C'est pour cela que, lorsqu'il la voit de trop près, soudain, il lui arrive de pleurer.

Or, la mort authentique est la mort absente. L'héroïsme vrai n'est pas de lutter contre la mort, mais de combattre pour la vie. Le vrai courage n'est pas de se sauver, mais de vouloir sauver les autres. Saint-Exupéry aura beau faire, il y aura toujours en lui quelque chose de nietzschéen, d'instinctif, c'est-à-dire de gratuit et de vain. Les vrais héros de notre temps n'écoutent pas les bêtes, mais l'homme, n'écoutent pas leur cœur, mais leur raison.

JEAN-PAUL WEBER.

Mauriac
de l'Académie française
MÉMOIRES INTÉRIEURS
Mauriac
à la recherche de lui-même
Flammarion

RJ

Vient de paraître...

JULLIARD

José-André LACOUR

L'année du bac

José-André Lacour est romancier : Châtiment des victimes, La Malsamine, Venise en octobre, autant d'étapes de sa carrière littéraire. José-André Lacour est adapteur : qui n'a applaudi au Théâtre en Rond Ouragan sur le Caine. Enfin José-André Lacour triomphe comme auteur dramatique. Après Notre peau, après Le temps nous a, voici en librairie L'ANNEE DU BAC, dont l'étourdissante carrière théâtrale se prolonge aux quatre coins de l'Europe.

Henri CRESPI

La cigarette

La première cigarette, la meilleure, celle que Larino cherche en vain dans ses poches vides. Tout au long du jour, tout au long de cet étonnant récit (paru récemment en librairie) Larino s'interroge sur sa vie. A quarante ans qu'a-t-il fait, qui est-il ? A la fin de cette journée d'homme, de cette journée de Paris, Larino tire la première bouffée de sa cigarette mais le souvenir de cette journée va-t-il aussi partir en fumée ?

JULLIARD

ENTRETIEN

Un cosaque à Paris

● *Le plus grand romancier soviétique, Cholokhov, dit ce qu'il pense.*

« *LA rapidité est nécessaire pour attraper des puces, mais non pour écrire des livres. C'est vrai qu'on m'a critiqué à l'Union des Ecrivains pour la rareté de mes publications, mais cela m'est égal. J'écris lentement.* »

Mikhaïl Cholokhov, le plus grand écrivain soviétique, l'auteur du « Don paisible », résume ainsi, en trois phrases, ses démêlés assez célèbres avec ses collègues.

« *Regardez-moi. Ai-je l'air d'un coq ? Je ne suis pas du tout bagarreur comme on le prétend, mais quand j'ai envie de dire quelque chose, je ne me gêne pas.* »

A le regarder, Cholokhov, qui a passé une semaine à Paris, donne en effet l'impression d'un bon, vieux, grand-père cosaque. Il est petit, trapu, souriant et parle avec un accent dur, qui doit scandaliser les Moscovites. Mais il est vrai aussi qu'il ne se gêne nullement pour dire ce qu'il pense, et qu'il n'a aucun scrupule pour critiquer la toute-puissante Union des écrivains de l'U.R.S.S.

« *L'interdiction du « Docteur Jivago » a été une erreur. Les dirigeants de l'Union ont perdu leur sang-froid. Il fallait battre Pasternak avec les mains de ses lecteurs, car son roman ne valait pas cher. C'est une œuvre informe, une masse amorphe, qui devrait encore être sérieusement travaillée et retravaillée avant de voir le jour.* »

« Mon pays »

« Mais — fais-je remarquer — ne faites-vous pas partie vous-même de la direction de cette union ?

— *Oui, mais moi j'habite dans « mon pays », et j'essaie d'aller à Moscou le moins souvent possible et de me mêler le moins possible à ses affaires.* »

Quand Cholokhov dit « mon pays », aucune précision n'est nécessaire pour ceux qui connaissent son œuvre. Fils d'une paysanne ukrainienne illettrée, qui a travaillé comme servante chez les cosaques du Don, il a passé sa vie tumultueuse dans cette région la plus éprouvée par la guerre civile, puis par la collectivisation. Il avait quinze ans, quand les cosaques du Don ont transformé « leur pays » en Vendée russe, et il s'était engagé comme volontaire dans les premiers détachements de Cavalerie Rouge que les bolcheviks avaient péniblement recrutés. Mais il connaissait — et on peut presque dire, il aimait — autant ses adversaires que ses compagnons d'armes. Il comprenait le déchirement, les préjugés, les traditions de ceux qui s'appelaient « les hommes libres du Don », bien qu'il n'ait vécu parmi eux qu'en tant que persécuté et il savait que pour garder cette liberté ils s'étaient transformés en gardes prétoriens du tsarisme.

Aussi, « Le Don paisible », la grande épopée de la vie cosaque depuis le début du siècle jusqu'à la fin de la guerre civile, a pour héros principal Gregorii Melekhov, révolté contre les siens mais combattant, malgré tout, dans les armées blanches cosaques jusqu'au bout.

« Je ne suis pas une nurse »

« Le Don paisible » a séduit la Russie. Les critiques de toutes les tendances l'ont comparé à « La Guerre et la Paix » et il a été couronné comme aucune autre œuvre. N'empêche que ses camarades du parti reprochaient à Cholokhov la fin tragique et équivoque de son roman, la capitulation de Melekhov qui, un jour de désespoir, voulant rejoindre sa famille, jette son fusil dans le Don et revient brisé, mais non changé, dans son village natal. Ces critiques auraient aimé que Melekhov se reconvertisse, qu'il se rallie aux Rouges de plein cœur, comme l'avaient fait — d'après leur version officielle — tous les cosaques. Selon des bruits qui des années durant ont circulé en U.R.S.S., les dirigeants culturels et Staline lui-même demandaient à Cholokhov de consacrer un volume supplémentaire à la suite de l'histoire de Melekhov et de ses compagnons d'armes. Mais l'écrivain, évoquant la lenteur de son travail, a réussi à se taire.

Je lui ai demandé s'il avait l'intention de raconter un jour la suite de cette « saga » cosaque :

« *Je n'écris pas pour les enfants, je laisse les lecteurs deviner eux-mêmes le sort de Gregorii Melekhov ; je ne suis pas une nurse qui doit leur mettre dans la bouche, cuiller après cuiller, leur bouillie.* »

Oui, mais qu'est-il arrivé à ces cosaques, comme Melekhov, depuis le jour où ils ont laissé les armes ? J'en ai parlé à Cholokhov, j'ai vécu précisément dans « son pays » pendant plusieurs années.

« *C'est vrai que dans la région du Bas-Don, les transplantations de la population ont fait perdre leur caractère particulier aux villages cosaques. Staline lui-même a reconnu que c'était une révolution aussi importante que celle d'Octobre 1917. Mais vous savez, comme moi, qu'un ouvrier de Rostov continue souvent à se dire « cosaque » et à se croire différent de ses camarades de travail.* »

Mais quand je demande à Cholokhov si ce phénomène est durable, il me fait part de son pessimisme :

« *Non, voyez-vous, la ville et la technique moderne attirent trop de jeunes. Ils ne veulent plus rester dans leur « stanitza » et monter leurs chevaux. Aujourd'hui, ils rêvent de motocyclettes et de voitures.* »

C'est avec une certaine nostalgie que Cholokhov me fait cette confidence, mais elle explique en grande partie pourquoi les cosaques ne sont plus ses héros. Il a deux romans qui doivent paraître à l'automne : la deuxième partie de « La Terre défrichée » et « Ils ont combattu pour la patrie ».

Dans ce deuxième, il a introduit quand même deux personnages cosaques, mais ils sont noyés dans la masse d'autres héros, de simples soldats venus de toutes les Républiques soviétiques pour repousser les envahisseurs allemands.

Quant aux adaptations cinématographiques du « Don paisible » et du « Destin d'un homme », qui ont obtenu récemment en U.R.S.S. un énorme succès, Cholokhov en décline toute responsabilité : « *Je ne sais pas travailler ni discuter avec des cinéastes, parce qu'ils veulent toujours me persuader que les idées qu'ils se font de mes personnages sont les miennes. Suis-je content de ce qu'ils ont fait de mon « Don paisible » ? Cela aurait pu être pire.* »

Mais Cholokhov n'a pas l'air d'être particulièrement admiratif pour la production cinématographique actuelle de l'U.R.S.S. et, interrogé sur le film récent qu'il considère le meilleur, il répond mystérieusement : « Chapaiev », œuvre vieille de plus de vingt-quatre ans... »

« Ils ont dû se gourer »

La littérature soviétique contemporaine a également, selon lui, un certain retard. Certes, les jeunes écrivains sont nombreux, même à Rostov il y en a quelques-uns et d'origine cosaque, mais aucun n'a trouvé suffisamment de souffle et n'a su s'exprimer avec force. Parmi les plus âgés, Leonide Leonov écrit, paraît-il, quelque chose, mais pour la plupart, ils sont déjà desséchés.

On réédite actuellement beaucoup d'œuvres oubliées ou celles d'écrivains qui furent victimes de l' « époque terrible ». Ce sont les deux livres satiriques de Ilf et Petrov (« Les Douze Chaises » et « Le Veau doré ») qui ont le plus de succès.

Nous évitons tout sujet politique épineux, mais par contre, Cholokhov aime parler de lui-même et de son passé. Il est le seul membre de l'Académie soviétique qui n'ait même pas

les Nouveautés

LES TEMPS ET LES DESTINS

François Pietri

L'ESPAGNE DU SIÈCLE D'OR

Le siècle le plus glorieux de l'Histoire d'Espagne.

Frédérique Hébrard

UN VISAGE

Une jeune femme découvre le monde du théâtre... et l'amour.

Hervé Bromberger

QUATRE HOMMES ET LA NUIT

Des spéléologues aux prises avec les dangers d'une expédition tragique.

CEUX DE LA UNE

Fritiof Billquist

GRETA GARBO

Vedette solitaire

Préface de FRANÇOIS MAURIAC de l'Académie française

La vraie Greta Garbo

John Read

DE L'ALCHIMIE A LA CHIMIE

De la pierre philosophale au nobelium... une histoire passionnante.

Commissaire Massu

L'ENQUÊTE PETIOT

La plus grande affaire criminelle du siècle par le plus célèbre policier.

Les œuvres libres

REVUE MENSUELLE

Dans le numéro d'avril vous trouverez le nouveau journal inédit de Marie BASHKIRTSEFF

300 pages : 300 Francs

DE LA LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

Le Terrain Vague

23-25, rue du Cherche-Midi - PARIS (VI°)

Catalogue franco en distribution

SCIENCE-FICTION - FANTASTIQUE
HUMOUR - SURREALISME
OCCULTISME

Vient de paraître

N° 1

CAHIERS FRANCO-CHINOIS

Revue trimestrielle

AU SOMMAIRE :

- ★ Notes de voyage dans les communes chinoises, par Armand GATTI.
- ★ 1958, l'année des communes (documents), par André CADIX.
- ★ OU SONG, le Tueur de tigres (extraits d'un roman de cape et d'épée).
- ★ Chine en chantier, par Guy LAGNEAU.

Rédaction et administration :

PARIS - PEKIN, 28, rue Monsieur-le-Prince PARIS-6e - Tél. DAN. 27-70 - C.C.P. 8172-61

Abonnements : France (4 num.) 650 francs Etranger (4 num.) 750 fr. - Le num. 200 fr.

ARGUMENTS

N° 14 (nouvelle série, 48 pages, 200 francs)

LA GRANDE REVISION

Approche du nihilisme (Kostas Axelos)
L'homme irrépressible (Jean Duvignaud).
La pensée et son ombre (Pierre Fougeyrollas)
Le revisionnisme généralisé (Edgar Morin)
Réflexions d'un revisionniste (François Fejtö)
Revisionnisme au jour le jour (Colette Audry)

DECOUVRONS ADORNO

Adorno et l'école de Francfort (K. A.)
Textes choisis suivis de : Le contenu de l'expérience hégélienne (T. W. Adorno)

LA REVOLTE DE CRONSTADT ET LE TOURNANT DE LA REVOLUTION RUSSE (1921-22)

Journal d'un témoin (Alexander Berkman)
Cronstadt par Staline.
Trotsky, Lénine et Cronstadt
Victor Serge et Cronstadt
La pensée libertaire et le bolchevisme
Le dilemme moral de Lénine (Isaac Deutscher)
Réflexions (I. D., E. M.)

Abonnement annuel (4 numéros de la nouvelle série) : [illegible] fr. ; étranger : 800 fr. (à partir du 1er juin, augmentation des tarifs : 750 fr., étranger 1.000 fr.). C.C.P. Editions de Minuit-Arguments, 180-43 Paris. 7, rue Bernard-Palissy, Paris (6e). Il est recommandé de s'abonner, la diffusion en librairie étant réduite.)
Directeur-gérant : Edgar Morin.

terminé l'école primaire. *« Ils ont dû se gourer, que voulez-vous ! »* dit-il gaiement, mais il rejette la théorie officielle selon laquelle il a été découvert et protégé par le vieil écrivain Serafinovitch.

« Je travaillais à Moscou, comme débardeur, quand j'ai commencé à écrire, et j'ai envoyé mes premiers récits du Don, à un journal de jeunes. Puis, ils ont été réunis en un volume et Serafinovitch m'a fait la préface. C'était un grand ami, mais je ne lui dois pas plus que cela. Les « Récits du Don » m'ont fourni la base matérielle, combien précaire, vous le devinez, et je suis reparti dans mon pays pour écrire « Le Don paisible ». Vous connaissez la suite... »

Pour être surprenante, la suite est en effet connue. Traduit en toutes langues, mais n'en parlant aucune, Cholokhov a fait plusieurs voyages à l'étranger et il vint deux fois en France, notamment avant la guerre. Le sort du cheval est pour lui toujours le cas test du pays. Aussi, quand on lui demande de comparer ses impressions de 1935 à celles d'aujourd'hui, répond-il :

« Que voulez-vous, la France ne vieillit pas, mais elle se remplit de plus en plus d'automobiles. A la campagne, que j'avais vue en 1935, le cheval était le principal outil de travail. Aujourd'hui, il n'est qu'un pique-assiette amaigri, chez les paysans qui se servent de tracteurs. »

Cholokhov regrette qu'on traduise surtout en Russie de vieux écrivains français bien connus et bien établis, et un des principaux buts de son actuel voyage est de se renseigner sur les jeunes et de constituer une liste pour des traductions éventuelles. Après-demain, accompagné de sa femme, de sa fille et de son fils (la deuxième partie de sa famille, c'est-à-dire un autre fils et ses petits-enfants, étant restée en Russie) il partira pour Londres.

A son retour, il ne manquera pas de faire part des impressions d'un cosaque du Don sur les bords de la Seine et de la Tamise, à son ami Nikita Kroutchev avec qui il passe régulièrement des week-ends prolongés, sinon des vacances au bord de la mer Noire. Il constituera à son usage un dossier de bons mots et de proverbes en usage de ce côté-ci du rideau de fer et, avec un peu de patience, nous les retrouverons dans les discours colorés du président du Conseil de l'U.R.S.S. Car ceux qui se cassent la tête pour découvrir dans quels recueils Nikita Kroutchev puise ses innombrables expressions n'ont qu'à savoir que la meilleure source folklorique russe s'appelle « Mikhaïl Alexandrovitch Cholokhov ».

K.S. KAROL.

(Charpentier.)

MIKHAIL CHOLOKHOV
« Je ne suis pas un bagarreur. »

RENCONTRES

Le Cercle de Royaumont

● ***Le mécenat n'existe plus en France. A une exception près...***

VOUS pouvez séjourner dans un des plus beaux endroits du monde, un monastère du XIIIe siècle d'une imposante et poétique beauté, avec son cloître, ses galeries, ses larges salles voûtées d'ogives, à 30 km de Paris, pour la somme modique de 1.500 fr. par jour, pension comprise. La condition : être un intellectuel, avoir « quelque chose à échanger », que ce soit dans le domaine artistique, littéraire ou scientifique.

L'homme qui rend ce miracle possible est un lettré de haute culture, M. Henri Goüin, propriétaire (depuis trois générations) de l'abbaye de Royaumont où il a fondé en 1937 le « Cercle culturel de Royaumont ». M. Goüin, qui est aussi un grand industriel, est la parfaite illustration de sa conception du « mécénat collectif». Il estime en effet qu'il doit y avoir collaboration et entraide entre *« ceux dont les ressources proviennent d'activités orientées sur le profit* (industrie, commerce, etc.) *et ceux qui ont accepté courageusement certains sacrifices parce qu'ils s'adonnent aux sciences, aux arts ou aux lettres... ceux-ci apportant à ceux-là les méthodes et les inventions dont bénéficient industrie et commerce... »*.

Il habite une partie de l'abbaye avec sa famille, tandis qu'il réserve l'autre partie au Cercle culturel. Les cotisations dues à des membres donateurs fortunés et à des entreprises comme Renault, Simca, Olivetti, lorsqu'ils tiennent des réunions à Royaumont, sont versées dans une Caisse d'aide à la recherche et à la création, qui permet de faire aux intellectuels des prix très modiques.

Un cadre merveilleux, un parc, un tennis, des projections de films prêtés par la Cinémathèque, des concerts pendant la saison musicale (qui commence le 21 juin), sont à la disposition de ceux qui sont admis à Royaumont.

Au cours d'un déjeuner amical, M. Goüin a fait connaitre qu'ils auront également la faculté d'assister aux manifestations suivantes :

Du 1er au 4 mai : une réunion sur l' « Humanisme africain ».

Du 28 mai au 1er juin ; une rencontre internationale organisée par le C.N.R.S. avec le Théâtre des Nations, sur le « théâtre asiatique ».

Du 6 au 8 juin : une rencontre de romanciers.

Du 12 au 14 juillet : « La société intellectuelle française telle qu'elle est vue et telle qu'elle se voit. » Simone de Beauvoir est attendue.

Il existe en France des hommes qui se trouvent à la tête d'entreprises au moins aussi importantes que M. Henri Goüin. S'ils ne s'intéressent pas aux arts comme lui, pourquoi ne pas aider et encourager des scientifiques, des médecins, des architectes, faire avancer leurs recherches ? Mais ils préfèrent s'acheter des journaux.

VU, LU, SU

● MICHEL BUTOR est en plein travail : il achève un essai qui paraîtra aux Editions de Minuit, un roman intitulé « Degrés », et un recueil de poèmes : « Apprentissages », qui sortiront en même temps chez Gallimard, à la fin de l'année.

D'autre part, « La Modification » a paru à New York. C'est le premier livre de Butor traduit en Amérique.

● Martin Esslin, dans un essai dont « Soviet Survey » publie de longs extraits (repris par « Les Lettres Nouvelles ») cite cette phrase de BERTOLT BRECHT tirée de la « Vie de Galilée » : *« Un homme tel que moi ne conserve une certaine dignité qu'en rampant à plat ventre. Et vous savez que je méprise les gens dont le cerveau est incapable de remplir l'estomac »*. Conclusion de Martin Esslin : *« Avec son étrange sens de l'opportunité, Brecht mourut dix semaines avant que n'éclatât la révolution hongroise »*.

Mais Bertolt Brecht avait écrit aussi : *« Il existe bien des façons de déguiser la vérité, il existe aussi bien des façons de la dire »*. *« Pour diffuser la vérité, il importe d'employer la ruse »*.

● Une édition de grand luxe du « JOURNAL D'ANNE FRANCK », pour laquelle Marc Chagall a fait don d'un dessin inédit, a été entreprise sur l'initiative de l'Alliance Israélite Universelle. Le père d'Anne Frank et les éditions Calmann-Lévy ont renoncé à leurs droits et les bénéfices de cette édition seront consacrés à l'édification du lycée franco-israélien de Tel-Aviv.

● Prochains titres de la collection « TRIBUNE LIBRE » chez Plon :

« La prospérité pour tous », par Ludwig Erhard, « Survivre à de Gaulle » signé par le groupe Patrie et Progrès, « Deux actes du drame indochinois », par le général Catroux.

● Le « Bulletin du Livre » nous apprend dans son dernier numéro que « le livre rapporte plus de devises à la France que le cinéma, les disques ou les parfums. Les exportations de LIVRES FRANÇAIS ont atteint une valeur de 8.450 millions de francs en 1958 et s'inscrivent pour 3,9 % du total de nos ventes à l'étranger ».

● « Un Italien sur deux cents, parmi ceux qui savent lire et écrire, a acheté « Le Docteur Jivago ». Je ne peux pas estimer exactement le nombre d'exemplaires vendus dans le monde entier, environ 3 millions », a dit FELTRINELLI, l'éditeur italien qui publia le premier le roman de Pasternak, lors de son récent voyage à New York.

En librairie :

Parmi les livres sortis cette semaine, ceux-ci retienn nt l'attention :

● « NIETZSCHE DEVANT SES CONTEMPORAINS », lettres, ext aits d'ouvrages consacrés à Nietzsche recueillis et présentés par G. Bianquis. (*Editions du Rocher.*)

● « LE GRAND COMBAT DU XV DE FRANCE », par Denis Lalanne qui a obtenu le Prix de la Littérature sportive. (*Editions Table Ronde.*)

● « UN PILOTE QUELCONQUE », par Jacques Noetlinger : un témoignage sincère sur l'aviation. (*Ed. France-Empire.*)

"QUESTIONS D'ACTUALITÉ"
CALMANN-LEVY
JEAN EHRARD
COMMUNAUTÉ OU SÉCESSION
JACQUES CHEVALLIER
NOUS, ALGÉRIENS...
ALFRED SAUVY
LA MONTÉE DES JEUNES
ADRIEN ARON
LES SECRETS DE LA PHILATÉLIE
RAYMOND LE BOURRE
LE SYNDICALISME FRANÇAIS DANS LA Ve RÉPUBLIQUE
BERNARD WINTER
BERLIN, ENJEU ET SYMBOLE
RICHARD WRIGHT
ÉCOUTE, HOMME BLANC
R. TELDY NAIM
FAUT-IL BRULER TEILHARD DE CHARDIN ?
à paraître
S. Ex. PANNIKAR
LES PROBLÈMES DES ÉTATS NOUVEAUX

EXPOSITIONS

Jean-François Chabrun a regardé pour vous :

● ***Des portraits aztèques et d'étonnantes aquarelles d'un clochard polonais.***

LA sacristie d'un temple aztèque rangée par les soins d'un grand prêtre plus amoureux de sa civilisation que de sa religion : tel est le spectacle que, depuis une semaine, offre la Galerie Charpentier.

Ces figurines de terre groupées sur une vaste table oblique, ces animaux réduits à l'essentiel dans le mystérieux silence du marbre, ces bijoux élémentaires, obsédants, parfaits, n'ont pas fini d'intriguer les Parisiens que l'exposition d'art mexicain, celle d'art péruvien avaient déjà initiés à la grandeur des formes pré-colombiennes.

Cette fois, pourtant, une note plus « humaine » est donnée par la façon de présenter et par le choix des objets. Nous essaierons, dans le prochain numéro de « l'Express » de montrer pourquoi.

La semaine dernière a, d'autre part, vu s'ouvrir un nombre tout à fait exceptionnel d'expositions de haute qualité : après Bissière, Dufy, Oscar Dominguez, Arp, Bertholle, sans oublier l'art champenois gothique et les gravures de Lucas de Leyde (1). Sans oublier non plus trois peintres aussi différents qu'il est possible mais qui se révèlent, ensemble, sous le signe du même printemps 1959 :

Un Auvergnat onirique : Aujame

Sa réputation de « surréaliste » est surfaite. Il vaut mieux que cela, d'une certaine manière. En pleine possession de ses talents, il joue la carte du rêve, de la nuit. Il y a une sorte de grimace heureuse — troublante — dans les visages qu'il oppose à l'épouvantable fascination des ténèbres. Et de ses formes crépusculaires, abstraites mais non gratuites, émane une paix où l'on se laisserait volontiers sombrer (1).

Un Hongrois de charme : Vertès

Une affiche antimilitariste, peu avant la révolution hongroise de 1918, lui a valu l'exil. De Vienne, quelques années plus tard, il gagne l'Amérique. D'Amérique, il rejoint la France. Cette navette entre New York et Paris, il la poursuit sans arrêt depuis. Entre deux escales sur la Côte d'Azur. Le brillant — et pauvre — dessinateur en exil est devenu l'un des illustrateurs les plus demandés par les grandes revues internationales. Il dessine et peint aussi pour lui. Avec autant d'aisance. Mais avec plus de fantaisie encore (1).

Un clochard polonais de génie : Nikifor

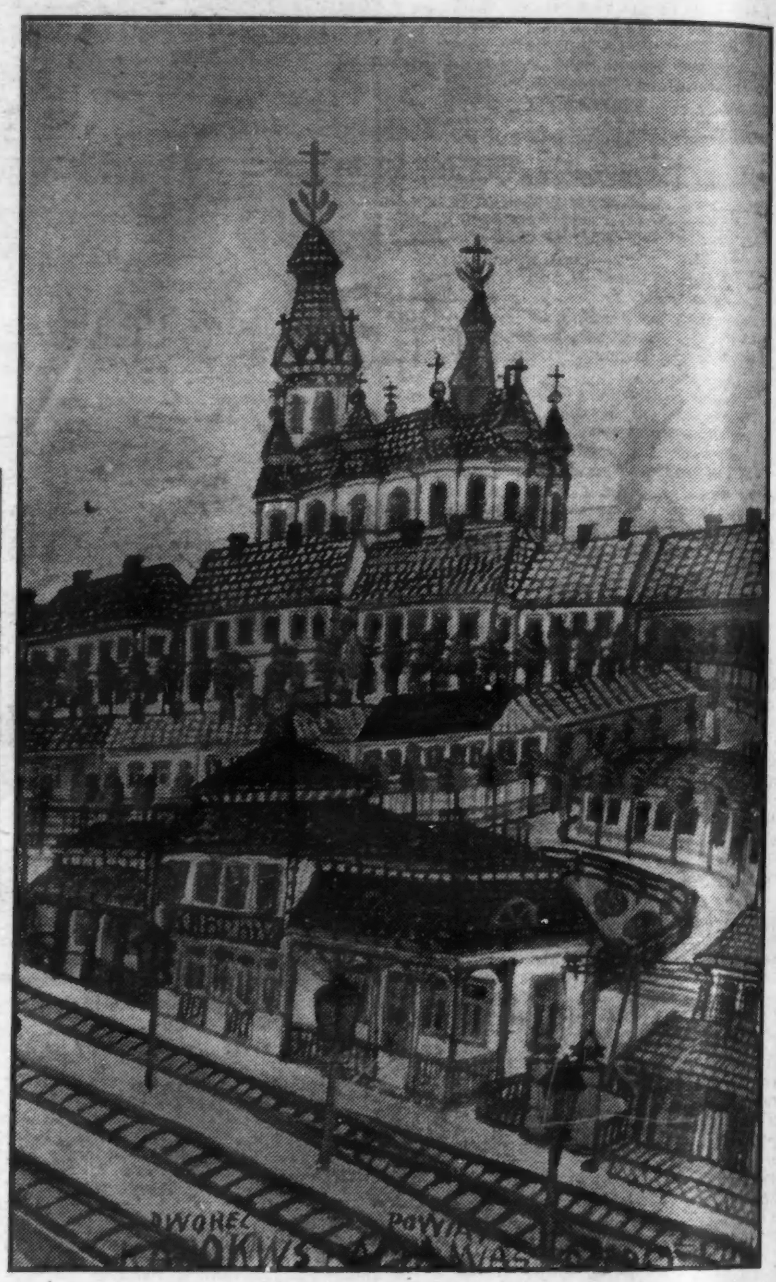
Enfin, un vrai « *naïf* ». Il a soixante-cinq ans, une tête maline de clochard édenté, toujours mal rasé. Il est bègue, presque complètement sourd, et, dans un pays où la mendicité est strictement interdite, le gouvernement l'a autorisé par écrit à poursuivre son « activité ». Parce que, de plus, il peint depuis toujours et que tous les « intellectuels » polonais qui comptent ont à cœur de posséder au moins une de ses œuvres.

Ce sont d'étranges aquarelles, d'une bouleversante maladresse. Elles tiennent à la fois des icônes — qu'il connaît — et des œuvres du Douanier Rousseau ou de Vivin — qu'il ne connaît pas. Il s'est adapté comme il a pû au nouveau régime. Engels apparaît quelquefois aux côtés d'un agitateur communiste local, dans les niches des Saints d'une Eglise transformée par lui, en salle de réunion. Il dessine parfois des bandeaux de lettres autour des rues ou des scènes religieuses qu'il affectionne. Il croit à la puissance magique du verbe imagé. Il ne sait ni lire ni écrire. C'est un primitif du XX[e] siècle. Un contemporain pourtant des potiers aztèques d'il y a 2.000 ans.

Aujourd'hui un hôpital polonais lui sert de refuge. Il s'y laisse soigner tout en continuant à peindre. Sans se soucier de ce que, parmi tant d'expositions toutes plus brillantes les unes que les autres, la sienne constitue peut-être, dans la capitale mondiale de la peinture, la révélation de l'année (1).

J.-F. C.

(1) Voir page VIII la sélection des expositions avec les adresses des galeries.



CATHÉDRALE PAR NIKIFOR
Un primitif du XX[e] siècle

HOMMES

Michèle Manceaux vous raconte

● ***Parce qu'il a fait « les 400 coups » François Truffaut, le « jeune voyou » représente la France à Cannes.***

MAI 1958. Un jeune critique, qui depuis cinq ans empêche de dormir un certain nombre de producteurs et de metteurs en scène en attaquant les valeurs les plus officiellement reconnues du cinéma, est interdit au Festival de Cannes.

Mai 1959. Ce même jeune homme représente la France au Festival de Cannes. Son premier film : « Les quatre cents coups », vient d'être officiellement sélectionné.

L'histoire de François Truffaut, on peut la raconter aux mères éplorées et aux enfants des écoles. Il en commence lui-même le récit dans ces fameux « Quatre cents coups » qu'il a tournés comme on écrit : pour se libérer.

Sur une musique assez guillerette, aussi inconsciente que l'enfance, même la plus malheureuse, la caméra caresse les murs gris de Paris, s'arrête dans une cour de récréation, pénètre dans une salle de classe, surprend le petit Doinel au piquet, en train de griffonner. Elle ne le lâchera plus, ni dans ses rêves ni dans ses vagabondages, que les grandes personnes appellent des mensonges et des fugues. Elle ne le quittera plus du petit appartement où les nerfs des parents s'exaspèrent, au centre de redressement où, entre quatre murs, il découvre la vie, les autres, le monde.

Comme Malle décrit son milieu, Va-

SKIRA
EDITIONS D'ART

3 nouveautés

dans la collection « Le Goût de notre temps »

LE FAUVISME
par Jean Leymarie
71 planches en couleurs

LE CUBISME
par Guy Habasque
71 planches en couleurs

ROUAULT
par Lionello Venturi
58 planches en couleurs

Prospectus chez votre libraire

EXCLUSIVITE ACHILLE WEBER
90, RUE DE RENNES - PARIS

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

dim ce qu'il voit, Chabrol ce qu'il sent, Truffaut livre son expérience. Le cinéma des jeunes metteurs en scène laisse entendre le son de la littérature. Il n'est plus question d'épater. Le cinéma a fait la preuve de ses possibilités techniques. Il faut maintenant communiquer. Il faut avoir quelque chose à dire. Truffaut, lui, a un compte à régler :

« Je suis né le 6 février 1932 à Paris. Aussitôt en nourrice, puis confié jusqu'à 8 ans à ma grand-mère. Quand ma grand-mère est morte, mes parents m'ont repris. Ils n'étaient pas méchants. Seulement nerveux et occupés. Mon père n'avait qu'une idée : le camping. Ma mère était aigrie. Elle aurait sans doute aimé une vie plus brillante. »

Dans le film, le père ne pense qu'aux bagnoles, aux rallyes, et après la mère dit au juge : « *Pensez, monsieur le Juge, il déteste le sport. Il préfère s'enfermer des heures dans un cinéma à s'esquinter les yeux !* »

C'est vrai, cela paraissait louche à la maison de ne pas aimer le camping, un signe de vice. On m'a mis à Rollin et j'ai raté l'examen pour entrer en sixième. Alors mes parents ont décidé de me mettre à l'école primaire.

« A l'école primaire, il n'y en avait pas qui venaient du lycée. J'étais un peu l'étranger. Au lycée, on ne faisait pas l'école buissonnière. Là, c'était courant. J'ai commencé par faire comme les autres, et puis j'ai chahuté. Plus j'étais puni, plus j'étais turbulent. Alors, j'étais vidé souvent. J'allais d'école en école et je ne sais pas comment cela se passait mais j'allais dans des classes de moins en moins élevées. Une fois, je me suis retrouvé dans une classe que j'avais déjà faite trois ans auparavant.

« J'avais un copain, Robert Lachenay, qui est critique de cinéma maintenant, et qui a été mon assistant pour « Les quatre cents coups ». On ne se quittait pas, comme les deux garçons du film. Les cartables cachés derrière les portes cochères, et hop, le cinéma à la place de l'école avec l'argent de la cantine.

Avec du cuivre

« Un jour, nous avions tellement « manqué » que nous n'osions plus y retourner. On s'est dit : « *Plus les excuses sont grosses, plus elles passent.* » Je suis revenu, j'ai dit au maître : « *Mon père a été arrêté par les Allemands.* » C'était en 1943 et mon oncle avait été arrêté huit jours avant. Il y a toujours un fond de vérité dans les mensonges des enfants, mais mon père est venu me chercher. Cela a encore fait un drame et je n'ai plus osé rentrer chez moi.

« J'avais onze ans. Lachenay m'a dit qu'on pouvait dormir dans les stations du métro les plus profondes transformées en abri. J'y suis allé. C'était noir de monde. On nous donnait une couverture, mais on nous réveillait à 5 heures pour laisser le métro marcher.

« A ce moment, on donnait un litre de vin contre 125 grammes de cuivre, alors on volait des boutons de porte ou des trucs comme ça, et on vendait le vin. Mon père m'a retrouvé et il m'a remis dans des écoles où il disait tout ce que j'avais fait. J'étais le « mouton noir ». Tout ce que je faisais était mal vu; alors je n'y retournais pas. J'allais à la Bibliothèque municipale et je dévorais Balzac.

Voir la mer

« A la Libération, j'étais en colonie de vacances. Le directeur vendait la nourriture de la colonie et nous n'avions rien à manger. Nous étions couverts de furoncles et de poux. Nous écrivions pour nous plaindre et le directeur disait : « *Je vous attaquerai tous en diffamation.* » Nous étions très perplexes, nous ne savions pas ce que cela voulait dire : « diffamation ».

« Enfin, on nous a tondus et je me suis sauvé. C'était la première fois que j'étais tondu. Je suis d'ailleurs rentré à la maison et puis j'ai voulu travailler. J'avais quatorze ans.

« Je me suis présenté comme magasinier chez un exportateur de graines. Très vite, il s'est repenti de m'avoir engagé. Je ne venais pas très régulièrement. Dès que je touchais mon argent, j'allais au cinéma. Au bout de quatre mois, il m'a renvoyé. C'était Noël, j'ai eu une gratification et, avec les indemnités de licenciement, cela me faisait un petit magot. J'ai été habiter chez Lachenay et nous avons décidé de fonder un ciné-club au Cluny-Palace le dimanche matin. Nous avons acheté une copie de « Métroplis » en 16 mm. et nous avons baptisé notre club en toute simplicité « Le Cercle cinémane ». Mais les projections étaient horribles et les gens ne revenaient pas. Ils allaient plutôt au ciné-club de Bazin au Broadway, qui avait lieu aussi le dimanche matin. Alors, innocemment, j'ai été voir André Bazin pour lui demander de changer de jour. C'est ainsi que nous nous sommes connus.

« Nous avons un peu parlé de cinéma, mais huit jours après, mon père qui avait découvert l'annonce du « Cercle cinémane » dans « L'Ecran Français », me remettait la main dessus et me livrait à la police. La vraie. Pas celle des mineurs. J'ai passé deux nuits au Dépôt comme dans mon film. Puis on m'a enfermé à Villejuif.

« A cette époque, en 1948, Villejuif était à moitié asile de fous, à moitié maison de redressement. Les délinquants qui se sauvaient étaient ramenés par les gardiens des fous. Il y avait là beaucoup de petits ouvriers, qui avaient un peu chapardé, de petits paysans qui s'étaient enfuis pour voir la ville. Dans mon film, c'est un garçon des villes qui a envie de voir la mer. C'est le même processus, le film s'arrête là.

« Pour moi, cela a continué. J'ai été sauvé par André Bazin. Je lui ai écrit et il s'est démené pour me faire sortir. Il a été voir la psychologue et il a obtenu que je sois émancipé. Mes parents renoncèrent à leurs droits sur moi assez facilement. A Villejuif, d'ailleurs, je n'étais pas triste. J'étais curieux de tout. Je me souviens que nous n'étions vraiment pas très méchants. Quand les gardiens étaient « vaches », on leur inventait des excuses très romanesques : « *C'est parce que sa fille s'est fait « enfler » ou que sa femme a foutu le camp.* »

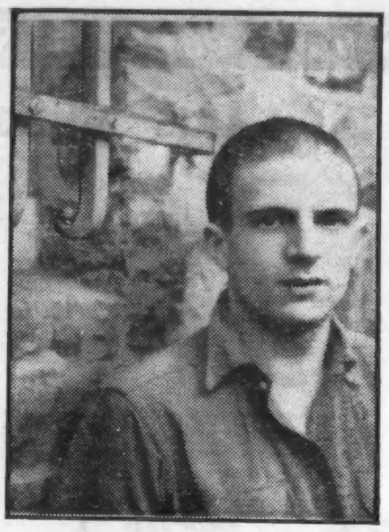
François Truffaut 1959
L'espoir d'un premier prix

« Enfin Bazin m'a sorti de là et m'a trouvé un emploi à « Travail et Culture ». J'organisais des séances de cinéma en 16 mm. dans les usines. Mais Bazin est tombé malade et j'ai été renvoyé.

Deux paires de menottes

Je suis entré dans une usine de soudure. Je gagnais 60 francs l'heure. Le samedi et le dimanche, j'avais trouvé un truc qui m'amusait. J'allais au Club du Faubourg et quand il y avait des conférences sur le cinéma, je fichais la pagaïe. Les gens rigolaient de mes indignations.

Puis, je suis tombé amoureux d'une fille. Elle vendait des tissus dans une boutique avec sa mère. Je me suis installé dans un hôtel juste en face de la boutique. Je la guettais tous les soirs, puis j'en ai eu assez de la voir aller au cinéma le soir avec d'autres gars que moi, alors je me suis engagé dans l'armée.



François Truffaut 1950
Zéro de conduite

« Au bout de six mois d'armée, avant de partir pour l'Indochine, on me donne une permission. Mais j'avais compris avec l'armée. Je ne réintègre pas. L'ennuyeux, c'est que je n'avais pas un rond, pas de vêtements civils, et je n'osais plus faire signe à Bazin.

« Un soir, par hasard, dans un café, je rencontre Chris Marker. Très étonné, il me dit : « *Je croyais que tu étais en Indochine.* » Alors, je lui raconte. Il téléphone à Resnais et tous les deux m'embarquent chez Bazin, à Bry-sur-Marne. Bazin m'a persuadé de me constituer prisonnier et de me faire porter malade.

« On m'a mis à l'hôpital Villemain. Je fumais des cigarettes de coton et d'aspirine pour avoir des battements de cœur, mais on a décidé quand même de m'envoyer en Allemagne. Des copains m'avaient prêté des livres. J'ai voulu rendre les livres avant de partir et en rendant les livres, j'ai encore décidé de ne pas partir. Là, on m'a repris, et je suis parti en Allemagne avec les menottes. On m'a mis deux paires de menottes pour que je puisse lire. Cela faisait rire les soldats. Je me souviens que je lisais le n° 3 des « Cahiers du Cinéma », un numéro épatant sur Bresson. Enfin, à Kiel, on m'a réformé pour « instabilité caractérielle ». Je crois que ça, je ne l'avais pas volé.

Une religion

« J'avais vingt ans. Bazin m'a permis de réaliser mon rêve. J'ai écrit un grand article dans « Les Cahiers ». Un article contre Aurenche et Bost, où j'y allais à fond. Après cet article, on m'a demandé aussi d'écrire sur le cinéma dans « Arts ». Je gagnais vingt mille francs par mois. Ça allait bien. »

A partir de ce moment, en effet, Truffaut sait contre quoi il va se révolter. Avec ses amis des « Cahiers du Cinéma », il forme un petit clan enthousiaste et réformateur qui parle du cinéma comme d'une religion. Il y a les exégètes et les apôtres. Truffaut, lui, part en croisade, fustigeant les uns, encensant les autres. Malingre, noiraud, le teint blême, un regard d'enfant sournois, il n'inspire pas à première vue la sympathie. Il se fait beaucoup d'ennemis. Il part en guerre contre les scénaristes qui sont des littérateurs et contre les adaptateurs :

« *Dans leur esprit, toute histoire comporte les personnages A, B, C, D. A l'intérieur de cette équation, tout s'organise en fonction de critères connus d'eux seuls. Les coucheries s'effectuent selon une symétrie bien concertée. Des personnages disparaissent, d'autres sont inventés, le script s'éloigne peu à peu de l'original pour devenir un tout informe mais brillant. L'infidélité n'est pas contraire au ta-*

→

PORTO
BARROS
OPORTO

Spitzer
Les meilleures
Reproductions
de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - ANJ.00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

Semaine du Cinéma Soviétique en France

PARIS 24-30 avril 1959

CINÉMA NORMANDIE

Vendredi 24 avril 21 heures
Samedi 25 avril 14 h. 30
LEURS PREMIERES AMOURS
de Vassili ORDYNSKI

Samedi 25 avril 17 heures
Lundi 27 avril 14 h. 30
LA FILLE DU CAPITAINE
de Vladimir KAPLOUNOVSKI

Samedi 25 avril 21 heures
Dimanche 26 avril 14 h. 30
DESTIN D'UN HOMME
de Serge BONDARTCHOUK

Dimanche 26 avril 17 heures
LE DERNIER DE SABOUDARA
de Chota MANAGADZE

Dimanche 26 avril 21 heures
BOTAGOZ
de Efim ARON

Lundi 27 avril 17 h. 30
LE POEME DE LA MER
de Alexandre DOVJENKO
et Julia SOLNTSEVA

Lundi 27 avril 21 heures
LE DON PAISIBLE
de Serge GUERASSIMOV

CINÉMA LUX-RENNES

Vendredi 24 avril 21 h. 15
LE POEME DE LA MER
Samedi 25 avril 14 h. 30, 17 heures, 20 heures, 22 h. 15
LE DERNIER DE SABOUDARA
Dimanche 26 avril 14 h. 30, 17 heures, 20 heures, 22 h. 15
LA FILLE DU CAPITAINE
Lundi 27 avril 14 h. 30, 17 heures, 20 heures, 22 h. 15
BOTAGOZ
Mardi 28 avril 14 h. 30, 17 heures, 20 heures, 22 h. 15
LE DON PAISIBLE
Mercredi 29 avril 14 h. 30, 17 heures, 20 heures, 22 h. 15
DESTIN D'UN HOMME
Jeudi 30 avril 14 h. 30, 17 heures, 20 heures, 22 h. 15
LEURS PREMIERES AMOURS

PRIX DES PLACES :
NORMANDIE : 500 francs (tarif spécial Etudiants et Ciné-Club)
LOCATION OUVERTE POUR LA PREMIERE DE 11 H. À 19 H.
LUX-RENNES : 250 francs

→

lent, mais une adaptation n'est valable que faite par un homme de cinéma. Eux veulent ajouter au cinéma. Ils le sous-estiment. Pour eux, le metteur en scène est le monsieur qui met des cadrages sur leur texte. »

Pendant quatre ans, Truffaut et ses amis Chabrol, Rivette, Astruc, défendent le cinéma « d'auteur »:

« *Le film d'équipe,* écrit-il, *peut donner une réussite éphémère. Son homogénéité fait illusion, mais ne tient pas le coup. Le cinéma ne peut pas être un art tant qu'il est le résultat d'un travail collectif. Les notations personnelles doivent remplacer les vieilles ficelles.* »

Renoir, Rossellini, Hitchcock, Bresson, Ophüls, sont leurs dieux. Becker a leurs grâces. Quand leur admiration déborde, cela donne : « *Robert Aldrich est un metteur en scène « Cahiers ». Cela signifie qu'il sera loué le plus souvent possible, défendu chaque fois qu'il sera nécessaire, et entretenu à la première occasion.* »

Truffaut est le brillant porte-parole d'un groupe qui, le premier, porte B.B. aux nues : « *B.B. est victime d'une cabale. Il n'y a plus que Chauvet* (1) *pour penser qu'une actrice est une dame qui articule mieux que les autres.* »

Il ne craint pas l'exagération et distribue louanges et accusations avec autant de fougue.

Truffaut et ses amis veulent tout casser, révolutionner le cinéma : « *Le cinéma traverse une crise parce que les films ressemblent à ce que le public attend. Quelle est la valeur d'un cinéma antibourgeois fait par des bourgeois et pour des bourgeois ?* » Et Truffaut cite des noms renommés : Allégret, Sigurd, Autant-Lara, Jeanson.

Le cri du cœur

Il est vraiment l'enfant terrible, odieux, qui met les pieds dans le plat avec une insupportable suffisance. Et comble de tout, il a vingt-deux ans. Autant-Lara dont il a dit : « *C'est un outrancier, un exagérateur. Son film* (2) *est d'une ahurissante méchanceté. C'est du venin craché aussi généreusement que de l'hémoglobine. La haine est parfois bonne conseillère. Autant-Lara a réussi un film* », répond en le traitant de « *jeune voyou du journalisme* ». A cela Truffaut réplique : « Jeune voyou » *est une expression périmée qui conduit droit à la Légion d'honneur et à la maison de campagne.* »

En mai 1959, voilà qui semble vérifié. Truffaut, qui a fait trois ans de suite sur tous les tons le procès des festivals, qui a échangé avec M. Favre-Lebret, directeur du Festival de Cannes, des lettres recommandées où le mot « diffamation » n'a plus été vide de sens pour personne, Truffaut est à Cannes le représentant d'un pays qui a au moins l'élégance de n'être pas rancunier.

Une nouvelle école du cinéma, née peut-être avec « Les Cahiers », est en train de s'imposer. « *Chabrol, ça y est,* dit Truffaut. *Moi, après un court métrage, « Les Mistons », fait avec les quelques sous laissés par la grand-mère de Lachenay, j'ai eu la chance d'aimer une fille dont le père est producteur et de l'épouser. Il m'a fait confiance. Mon film a coûté moins de 40 millions. Mon beau-père m'a bien aidé, mais je l'aurais fait de toute façon, ce film. La pellicule, après tout, cela ne coûte que 57 francs le mètre. Rivette, en ce moment, tourne avec des « chutes ». Rohmer tournera cet été un film produit avec les bénéfices de Chabrol. On y arrivera tous.* » Truffaut n'a plus le regard sournois.

Il ne renie aucune de ses terribles critiques, surtout pas celle-là: « Chiens perdus sans collier » *de Delannoy, n'est pas un film raté. C'est un forfait. En un savant dosage, on retrouve ici quelques éléments de* « Jeux interdits », « Avant le Déluge », « Los Olvidados », « Sciuscia » et même « La Strada », *affadis bien entendu, vulgarisés avec tous les poncifs du film d'enfants : cruauté de bazar, les enfants qui s'aiment, le petit qui admire le grand, celui qui est battu, etc. Les auteurs trop âgés ont oublié comment parlent les enfants.* »

La critique est aisée, l'art est difficile. Heureusement pour Truffaut, son cœur d'enfant est encore à vif. « Les quatre cents coups », c'est un cri du cœur.

M. M.

(1) Le critique du « Figaro ».
(2) « La traversée de Paris ».

FESTIVAL

Pour Cannes : un choix difficile

● ***Tourné par Alain Resnais, le film français le plus « scandaleux » est, heureusement, japonais.***

POUR la première fois sans doute dans la sélection française au Festival de Cannes, aucun film de Renoir, Carné, Delannoy, Duvivier, Becker, Clément, Tati ou René Clair ne représentera la France.

Les trois films choisis par la Commission : « Les quatre cents coups », « Orphée noir » et « Hiroshima, mon amour », sont l'œuvre de trois réalisateurs nouveaux : François Truffaut, 27 ans (*voir* Hommes, *p.* 34), Marcel Camus, 45 ans, dont c'est le second film de long métrage, le premier « Mort en fraude » fut tourné en Indochine en 56-57); Alain Resnais, 27 ans, dont c'est le premier long métrage (mais ses courts métrages sont déjà célèbres : « Les Statues meurent aussi », toujours interdit par la censure; « Nuit et Brouillard »; « Le Chant du Styrène »; « Toute la mémoire du monde »).

Pourquoi ces trois films d'hommes nouveaux, plutôt que d'autres films, plus rassurants ou plus académiques ?

Parce que la Commission de Sélection se trouva devant une carence presque absolue de films dits « de qualité » réalisés par les pontifes.

Les débats furent longs — près de trois heures pour les seuls longs métrages. Non qu'il y eût réellement antinomie de goûts parmi les membres de la Commission, mais parce que les chances des trois films s'avéraient désespérément égales. Or, la Commission ne doit, en principe, désigner qu'un seul film à la sélection, n'en proposer qu'un seul à l'invitation. La majorité absolue des deux tiers n'ayant rien donné, il fallut bien recourir en quatrième tour à la majorité relative. « Hiroshima », dont les partisans étaient nombreux au départ, perdit au fil des tours des voix au profit, tantôt des « Quatre cents coups », tantôt d' « Orphée noir ». Pas assez toutefois pour que la Commission, consciente de l'injustice d'un vote « en impasse », ne tînt à sélectionner officiellement « Les quatre cents coups », mais aussi à proposer à l'invitation et « Orphée noir » et « Hiroshima », soit deux films au lieu d'un !

Une bannière nippone

Evénement : pour la première fois sans doute dans l'histoire du cinéma, un ministre de tutelle du septième art, en l'occurrence M. André Malraux, ne s'en tint pas, pour trancher, aux avis des membres de son cabinet et décida de juger « de visu » les films soumis à son approbation.

En sortant des trois projections, il déclarait : « *Le film de François Truffaut est bon, celui de Camus moins bon, celui d'Alain Resnais très bon...* »

Il n'en ratifia pas moins — une fois n'est pas coutume — le choix et l'ordre de choix de la Commission, mais des démarches pressantes furent tentées auprès de M. Favre Lebret, secrétaire général du Festival de Cannes, et de Philippe Erlanger, son président 59, pour arracher deux invitations françaises au lieu de l'invitation unique prévue au règlement.

Un précédent immédiat autorisait semblable démarche : par dérogation spéciale, les U.S.A. venaient de se voir, en effet, accorder un film sélectionné et deux films invités. Hélas ! pour des raisons encore mal connues, le second de ces deux films fut retiré de la compétition par les Américains eux-mêmes. Or, il est difficile, sinon impossible à la France, nation invitante, de s'octroyer seule une dérogation. La proposition fut d'ailleurs mise en minorité au cours d'un débat où Jacques Flaud, directeur du Centre national, se fit l'avocat de la défense contre Philippe Erlanger.

« Hiroshima, mon amour » risquerait ainsi d'être évincé, si... le film d'Alain Resnais, bénéficiant d'une dou-

IA AREPINA DANS « LA FILLE DU CAPITAINE »
Après la Tempête

ble nationalité productrice — française et japonaise — ne pouvait être projeté aussi sous la seule bannière nippone.

Le sujet même d' « Hiroshima » est l'œuvre de Marguerite Duras. Partant d'Hiroshima, de ses 110.000 morts, de ses atomisés qui continuent de pourrir dans les hôpitaux, Marguerite Duras imagine une histoire d'amour entre une jeune Française (Emmanuelle Riva) venue tourner un film à Hiroshima et un jeune ingénieur japonais, marié (Eiji Okado)...

Délaissant très vite l'horreur documentaire, le film devient dialogue. La jeune Française se souvient du temps où, folle d'amour pour un soldat allemand à Nevers, sa ville natale, elle fut tondue, séquestrée et faillit devenir folle avant de quitter à jamais Nevers. Aujourd'hui, l'amour fou de la tondue pour le soldat allemand assassiné par les balles des résistants s'efface devant l'amour fou, impossible de cette même jeune femme amère et passionnée pour le jeune ingénieur japonais.

« Ne vous occupez pas de moi »

Demandant un thème à Marguerite Duras, Alain Resnais précisa : « *Faites un roman. Ne vous occupez jamais de moi.* »

Tout l'aspect purement littéraire ou « théâtral » du film est donc délibéré. De même le choix de l'héroïne, Emmanuelle Riva, plus tragédienne qu'actrice de cinéma. Eiji Okado, acteur célèbre au Japon, ne parlait pas le français. Il apprit phonétiquement toutes ses répliques.

Bien que le film ait été présenté à la Commission de sélection et au ministre, sans musique, celle-ci écrite par le musicien attitré d'Antonioni, Fusco, occupera une place très importante : 40 minutes sur 90 minutes de projection.

Marguerite Duras n'assista à aucune prise de vues. Elle déclare « *avoir été éblouie par une coïncidence : celle existant entre ce que j'avais imaginé et écrit et ce qu'Alain Resnais a fait* ».

Sous quelque pavillon qu'on projette « Hiroshima, mon amour », ce film sera sans nul doute le plus « scandaleux », le plus « discuté » du Festival de Cannes 59.

La semaine soviétique

Ce sont aussi, pour la plupart, des films de jeunes qui seront présentés à Paris au cours de la « Semaine du Cinéma soviétique », du 24 au 30 avril.

Organisée sous l'égide du Centre National du Cinéma et d'Unifrance Films, cette manifestation fait suite à une Semaine du Cinéma Français qui vient de se terminer avec succès à Moscou.

Sept longs métrages seront présentés, parmi lesquels « Le Don paisible » inspiré du célèbre roman de Cholokhov qui est de passage à Paris (*voir p. 32 notre entretien*) et « La Fille du capitaine » tiré de la nouvelle de Pouchkine, que l'on pourra comparer avec le film de Lattuada, « La Tempête » inspiré du même ouvrage et projeté en ce moment en France.

ALAIN SAUNDERS.

CINÉMA

Vu pour vous :

● *Des fous rires, des souris et quelques hommes.*

ON peut, cette semaine, avoir quelques bons fous rires, en allant voir « Les Travaux d'Hercule » (1), ce film italien de Pietro Francisci, parodie pauvrette des Cecil B. de Mille. Moins riche, mais plus drôle, c'est le chef-d'œuvre du comique involontaire : Iole en stripteaseuse, Hercule en malabar de tir forain, le lion en carton, les chaînes en caramel, le sang en groseille, et, comme finale, les Amazones en girls des Folies-Bergère. La mythologie est chaque jour plus étonnante.

(1) Triomphe, Gaumont-Théâtre, Aubert, Folies, Lutétia, Sélect, Palais-Rochechouart.

On peut aussi, avec beaucoup de bonne volonté, essayer d'avoir des frissons de désir pour le « Corps tant désiré » (2) de Belinda Lee, mais le metteur en scène, Luis Saslavski, a beau s'être souvenu de « Riz amer », et l'avoir déguisée en « ramasseuse de moules », aux cuisses nues, chacun n'aura pas pour elle les yeux du prince Orsini.

● « Le Voyage »

On peut encore cette semaine passer sous silence le dernier film d'Anatol Litvak, « Le Voyage » (3). Ce serait charitable, mais il y a des cas où la légèreté devient insupportable. Ainsi quand on spécule sur les pénibles événements hongrois de 1957.

Comme à la Libération, les producteurs s'étaient rué sur « le film résistant », le rusé Anatol a dû penser entre deux avions, entre un déjeuner à Miami et un dîner à la Tour d'Argent, que l' « affaire hongroise », ce pourrait être une bonne affaire. Dans le climat de l'insurrection de Budapest, il a donc imaginé un scénario bien humain : une vingtaine d'étrangers anglais, français, américains, forcés de rejoindre par autocar la frontière autrichienne, sont arrêtés en chemin par un contre-ordre des autorités soviétiques.

Or, une belle lady a caché parmi eux un résistant hongrois. Le major russe s'en aperçoit, mais comme il n'est pas une brute complète, il tombe amoureux de la lady. Situation cornélienne classique. Finalement, renonçant à cet amour impossible, le major les laissera tous repartir, Hongrois compris. Au moment où ils franchissent la frontière, il sera injustement abattu par les partisans.

Les Américains ont, paraît-il, reproché à Anatol Litvak d'avoir montré un Russe sympathique. C'est bien exagéré, le major est humain dans la mesure où il aime son cheval, comme les officiers S.S. aimaient bien Bach et Wagner.

(2) Normandie, Rex, Moulin-Rouge.

(3) Paris, Berlitz, Wepler.

Ce qui est plus important, c'est que dans ce film on ne soit pas ému un seul instant. Pas une seule situation, pas un seul décor, pas un seul personnage ne paraissent vrais et seulement vraisemblables. Deborah Kerr est aristocratiquement insignifiante, et Yul Brynner ressemble plus que jamais à un bouledogue. Deux de nos compatriotes sont embarquées dans ce triste voyage : Marie Daems, qui personnifie « la » Française, n'a à peu près qu'une phrase à dire, à savoir « *qu'un homme c'est bien utile au lit* », et Anouk Aimée que nous retrouvons sous les traits d'une partisane hongroise refusant noblement du chocolat et réclamant à la place « *de la poudre et des balles* ».

De même qu'il y a une loi punissant les dégradations des monuments historiques, il devrait y en avoir une empêchant de dénaturer les événements graves et douloureux de l'histoire des hommes.

M. M.

TÉLÉVISION

L'exemple de « La petite paroisse »

● *On a oublié que la T.V. est la première scène nationale.*

LE gouvernement se préoccupe activement des théâtres nationaux; la presse ne se lasse pas de commenter les nouveaux décrets de Moscou. L'un et l'autre semblent avoir oublié que le théâtre télévisé est celui qui touche le public le plus étendu et qu'à cet égard, le petit écran est notre première scène nationale. Peut-être pourrait-on s'en soucier un peu plus et même organiser les rapports de la

→

Télévision avec nos théâtres lyriques et dramatiques.

Je sais que l'enregistrement par la caméra d'une pièce représentée sur la scène comporte des difficultés techniques; il y en a aussi pour les acteurs sur les plateaux de la T.V. Ces difficultés ne sont pas insurmontables puisqu'elles ont été surmontées.

Je ne veux même pas discuter si, dans l'ensemble, les émissions dramatiques de la T.V. sont bonnes ou mauvaises, si elles s'améliorent ou empirent. Je constate que malgré beaucoup d'efforts, je n'arrive pas à deviner les règles qui président au choix des pièces qu'on nous propose ou nous impose.

Il y a des comités. René Clair, qui en faisait partie, doute qu'ils soient efficaces. Il y a un Conseil Supérieur, Henry Torrès le préside, depuis le mois de juin 1958 : en mars 1959, il ne s'était pas encore réuni.

La critique, en ce domaine, est délicate.

Je prends — avec timidité — l'exemple récent de « La Petite Paroisse ». Je le prends parce que j'ai trouvé la pièce bien montée par Jean Prat, bien adaptée par Mme Dumayet. J'aime donc mieux en parler que de « Coup de roulis » — dont on s'étonnait qu'il ait pu avoir jadis plus de trois représentations, ou du consternant « Bois Sacré ». Bravo donc à Jean Prat, à Mme Dumayet.

La conscience allégée, je demande : pourquoi « La Petite Paroisse » ? Ce n'est pas une pièce, c'est un roman, et sans doute un des plus mauvais qu'ait publiés jadis Alphonse Daudet.

On dirait que, je ne sais qui, ayant fait une cure, a trouvé « La Petite Paroisse » dans la bibliothèque restreinte de l'hôtel, et pensé « Pourquoi non » ? Après quoi, la lourde machine administrative s'est mise en mouvement, nul ne voulant contrister des membres influents du Petit Club que la T.V. constitue, et qui n'ont, je pense, ni doute, ni inquiétude, ni scrupule, ni regret, l'ouvrage ayant été bien faite.

Une concurrence jalouse

La T.V. dépend de l'Information : mais en matière d'émissions dramatiques, il s'agit, au premier chef, de culture. Si le gouvernement fait un effort pour ressusciter la tragédie, susciter une nouvelle Rachel, il faut que la T.V. en profite et qu'elle y soit associée. « Radio 59 » faisait récemment un appel à Gérard Philipe pour qu'il vienne à la T.V. Elle peut, aussi, aller à Gérard Philipe...

On ne peut suivre consciencieusement la T.V. sans conclure qu'en dépit des apparences logiques, l'autorité n'exclut pas l'anarchie. La preuve en est que, quand le petit écran a tort, personne ne cesse, pour autant, d'avoir raison. Henry Torrès a fait beaucoup de théâtre. J'ose à peine demander si, président du Conseil supérieur, il a su que « La Petite Paroisse » serait montée, et approuvé qu'elle le soit.

Je sais bien que le théâtre — comme le cinéma — craint souvent la T.V. et qu'elle le frustre de quelques clients. La concurrence jalouse des organismes devient absurde, quand ils relèvent tous d'une même autorité et puisent dans le même budget.

Les théâtres nationaux doivent aider la T.V. et améliorer ses spectacles, et elle doit aider les théâtres à payer leurs troupes. Elle peut beaucoup pour la culture du peuple français. François Mauriac le dit, je le crois, c'est même le motif pour lequel j'en parle. Rien n'est trop bon pour elle. « Le Gros Lot », « La Tête et les Jambes » ont révélé les compétences stupéfiantes qu'on trouve dans son public. Il n'est pas moins apte à goûter Corneille et Sophocle que celui de la Comédie-Française, qui préfère souvent Feydeau.

E. BERL.

THEATRE DE LUTÈCE
29, Rue Jussieu - ODE. 61-67
ARRABAL Pique-nique en campagne
BRECHT l'exception et la règle
mises en scène Jean-Marie SERREAU

LA TÊTE DES AUTRES
de Marcel Aymé
A L'ATELIER

QUARTIER LATIN
9, rue Champollion (v. o.)
SOURIRES D'UNE NUIT D'ETE
INGMAR BERGMAN

URSULINES - ODE. 39-19
LA PRISON
La clé de l'œuvre
d'INGMAR BERGMAN

AU THEATRE MOGADOR
Un chef-d'œuvre musical
Une fastueuse opérette
SISSI
FUTURE IMPERATRICE

...Il faut féliciter Henri Varna d'avoir enfin ouvert une grande scène parisienne à cette délicieuse partition de Fritz Kreisler. Il faut le féliciter également d'avoir courageusement offert à une jeune débutante la chance de devenir star en une seule soirée. Le choix qu'il a fait de FRANÇOISE DOUE pour incarner la séduisante héroïne de la pièce est une véritable trouvaille. Voilà une mignonne SISSI dont la voix fraîche, pure et bien conduite est exquise, une ingénue sans fadeur, une comédienne dont la malicieuse bonne humeur ou les touchants attendrissements ne doivent rien aux traditions routinières des opérettes du répertoire courant... dit Emile Vuillermoz.
« PARIS-PRESSE ».

THÉÂTRE

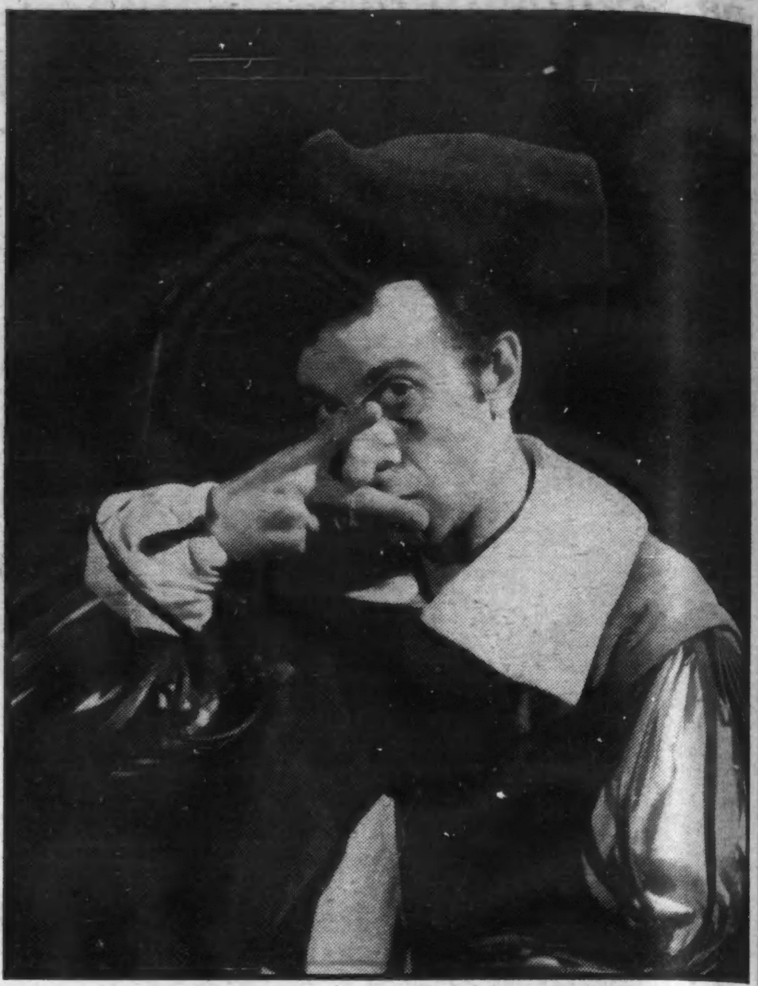
● Robert Kanters a vu pour vous :

● *« Le Client du Matin » ou le jeune homme et la mort.*

« LE Client du Matin » de Brendan Behan est une pièce à deux personnages invisibles : un jeune homme et la mort (1). Demain matin, dans la prison de Dublin, un jeune assassin sera pendu. Nous vivons la dernière journée au quartier des détenus de droit commun, avec les prisonniers, les gardiens, le directeur, le médecin, etc. Une journée comme les autres, faite de routines, de resquilles, de menues querelles, avec tout un petit monde pittoresque qui parle vert et dru. Une journée comme les autres, sauf qu'il y a le bourreau qui prend ses mesures, et dans un coin de la cour, une corvée de quatre hommes qui creuse une fosse...

C'est tout, et c'est extrêmement prenant. Derrière les bavardages, les plaisanteries, nous sentons sourdre une angoisse qui grandit, grandit. Nous avons le sentiment de faire partie de la même communauté que les prisonniers, nous ne connaissons pas le client du matin, nous sommes impuissants maintenant que la dernière mécanique est en marche, et nous souffrons comme si on allait tailler dans notre chair et nous arracher un membre. Entre les deux personnages invisibles, la partie se joue, la partie est jouée, en dehors de nous, et c'est terrible et la pièce est presque une tragédie.

(1) Œuvre.



ROLAND PETIT MIMANT...

AGRESSIF : « *Moi, monsieur, si j'avais un tel nez, Il faudrait sur-le-champ que je me l'amputasse.* »

C'est la première pièce de M. Brendan Behan et elle est moins riche, moins variée, moins neuve que « L'Otage », sa seconde pièce présentée il y a quelques jours par le Workshop au Théâtre des Nations. Le thème est exactement le même : un jeune homme mourra à l'aube. Mais dans « L'Otage », le développement est plus riche, le mélange du burlesque et du tragique plus audacieux, la signification anarchique d'une portée plus universelle.

Mais pour faire connaissance avec Brendan Behan, c'est-à-dire avec un des rares talents vraiment originaux du théâtre européen, il faut aller voir ce « Client du Matin », monté sous la direction de M. Georges Wilson avec un sens admirable de la précision, de l'*understatement*, et en même temps de la progression dramatique. Dans deux beaux décors de M. Lemarquet, la pièce adaptée par Jacqueline Sundstrom et Boris Vian est interprétée avec autant de finesse que de vérité et d'émotion par MM. Palau, Lavialle, Etienne Bierry et vingt et un autres excellents jeunes comédiens.

Huit autres spectacles, deux créations et six reprises modernes ou classiques ont été présentés cette quinzaine. On nous pardonnera d'être bref.

Créations

« Au Bord de la Scène » de Guy Haurey : des comédiens jouent la fin d'une pièce, répètent des fragments d'une autre, vivent devant nous. Cela fait trois petits tours, ce sont des marionnettes, même le directeur-auteur-metteur en scène, sorte de Sacha Guitry de petite banlieue (2).

« Le Tir Clara » de M. Jean-Louis Roncoroni : Clara, abandonnée par son mari depuis quinze ans, tient seule son tir forain avec ses deux filles élevées dans le mépris rancuneux des hommes. Mais le père revient, et l'âge de l'amour arrive. Cela fait trois portraits de femmes finement dessinés : du dessin plus que de la peinture, une nouvelle dialoguée plus qu'une pièce. A tel point que l'atmosphère de la fête foraine semble plaquée et le dénouement de série noire, postiche. Mais dans la mise en scène de M. Jean-Louis Barrault, trois bonnes comédiennes gagnent la partie : Mmes Sylvie Favre, Rosy Varte et Marie Versini (3).

(2) Gramont.

Reprises

« Le train pour Venise », de Berr et Verneuil : Poiret et Serrault ont trouvé dans cette pauvre pièce un sketch préfabriqué pour eux. Ils y sont excellents. Malheureusement, il y a un premier et un troisième acte, et il y a aussi, pour compléter le triangle, Mlle Danielle Godet qui ne sait ni parler, ni marcher, ni placer un effet (4).

«Edmée», de P.-A. Bréal : une grosse farce paysanne qui pour être « hénaurme » n'en est pas moins longuette. MM. Jacques Dufilho et Jacques Gripel font beaucoup rire. Mlle Judith Magre est courageuse et consciencieuse, mais pas exactement à son affaire (5).

« Les Revenants », d'Ibsen : honnêtes, mais pâles comme des ectoplasmes, ce qui ne rajeunit guère la pièce (6).

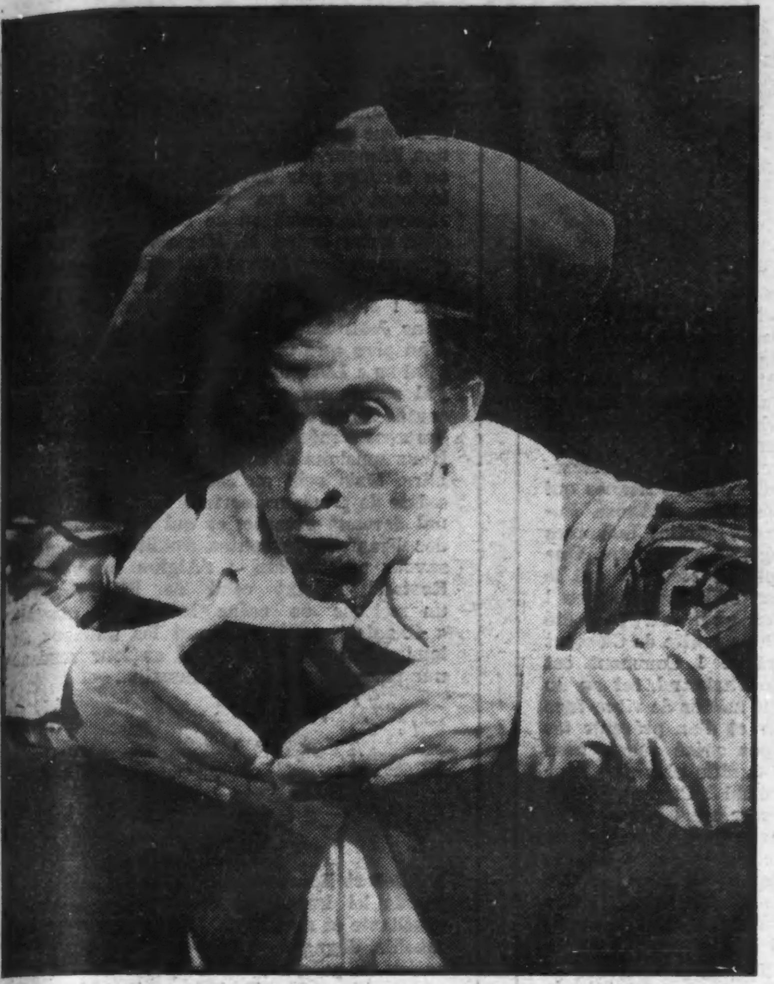
«Le Carthaginois», de Plaute, adapté par Henri Clouard : quelques bons éléments dissidents du Grenier de Toulouse reprennent à leur manière la pièce qui fut le premier succès de cette compagnie. C'est l'enfance du théâtre jouée dans le style de l'enfance du cinéma, Plaute chez Mac Sennett. Où la comédie faiblit, le cinéma apporte ses gags, ses cabrioles, ses coups de pied qui ne se perdent pas, grâce à Daniel Sorano, Paul Crauchet, Pierre Mirat, Maurice Germain, Jean-Marie Rivière, André Thorent, etc. (7).

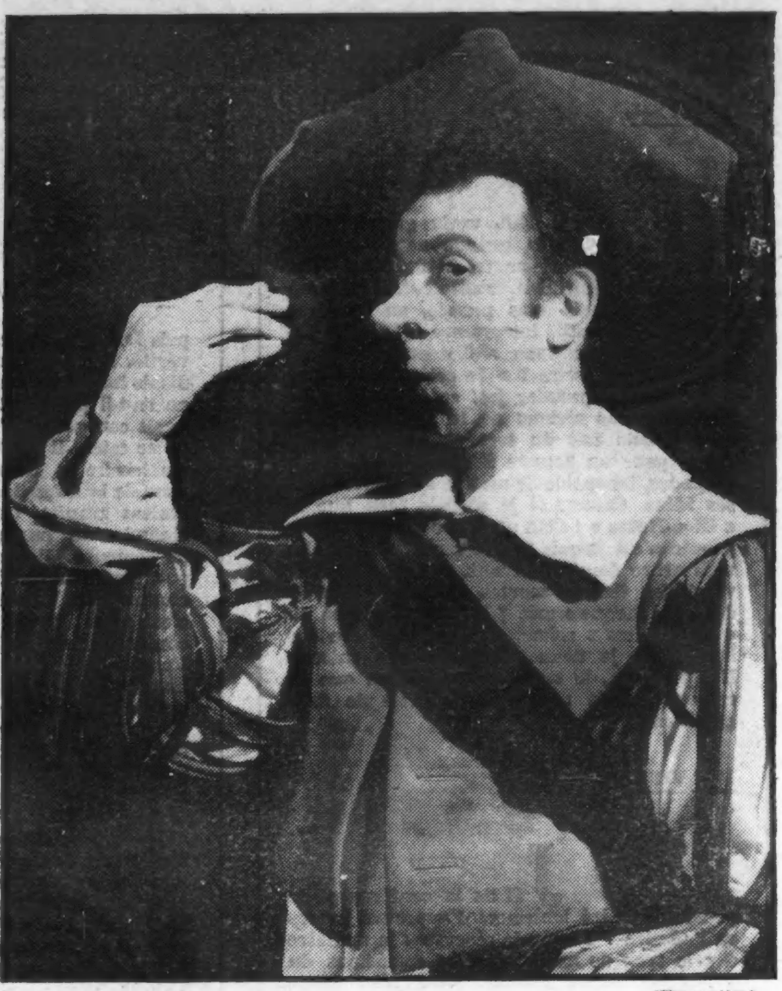
« La Tempête », de Shakespeare : œuvre un peu trop difficile pour l'excellente compagnie de la S.N.C.F. qui depuis quinze ans fait du bon travail d'éducation théâtrale. Que les décors soient douteux, Miranda gauche, Ariel emprunté, qu'une diction imparfaite fasse de la bouillie avec la rocailleuse traduction de François-Victor Hugo, et c'est dès le prologue que les charmes de Prospero sont inefficaces (8).

« Macbeth », de Shakespeare : un dispositif intelligent, des costumes heureux, des éclairages, bref l'arsenal de Jean Vilar adroitement employé par M. Guy Rétoré, l'animateur de la « Guilde ». Les scènes de sorcières réalisées par d'immenses projections sont impressionnantes, mais la sono-

(3) Palais-Royal (mardi).
(4) Michel.
(5) La Bruyère.
(6) Coliséum.
(7) Vieux-Colombier.
(8) Salle Valhubert.

3 BAUDETS LE PETIT THÉATRE DE JACQUES CANETTI
LES NOUVELLES CHANSONS DE MOULOUDJI et LA RENTRÉE EXCLUSIVE DE RAYMOND DEVOS
DANS "OPUS 109 bis" AVEC LES 4 DU TRÈFLE A 4 FEUILLES





(Charpentier.)

...LA CELEBRE TIRADE DU « NEZ »

AMICAL : « *Mais il doit tremper dans votre tasse. Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap ?* »

DESCRIPTIF : « *C'est un roc, c'est un pic, c'est un cap. Que dis-je, c'est un cap : c'est une péninsule.* »

risation rend le texte inintelligible. Pour le reste, du nerf, du mouvement, une interprétation plus qu'honorable des images bien cadrées et le film de « Macbeth » se déroule avec beaucoup de clarté. C'est un spectacle qui fait honneur aux « ménilmontagnards », et faut-il le dire à la fin de cette revue, qui doit faire honte à bien des Parisiens (9).

R. K.

Le cadavre encerclé

● *Kateb, en exil, a pu se faire entendre.*

CRUELLE, échevelée, chaleureuse, la pièce de l'écrivain algérien Yacine Kateb, « Le Cadavre encerclé », a fini par être jouée en France. C'est Jean-Marie Serreau qui en a eu la courageuse ferveur.

Cela s'est passé vendredi et samedi derniers au « Théâtre irrégulier » de Jean Negroni, aux Arènes de Lutèce : irrégulier, parce que les représentations ont lieu de 18 h. 45 à 20 h. 45 pour laisser aux comédiens la possibilité de jouer ailleurs. Théâtre qui se veut insolite, libre de toute servitude, même financière, et destiné aux « créations poétiques ».

Et sans doute « Le Cadavre encerclé », au même titre qu'une cantate de Claudel, ou qu'un poème scénique de Lorca est-il une création poétique. L'action a eu lieu, ou elle aura lieu, mais le spectateur ne la voit pas : il l'apprend de la bouche d'un récitant, ou de personnages qui sont davantage ceux d'un chœur que d'un drame. Symboles vivants, allégories pleines de chair et de sang, ils expriment dans une langue admirable, souple, élégiaque et sensuelle, riche de trouvailles faulknériennes, d'obscurités quasi géniales, la présence dévorante du conflit algérien.

Grâce à Serreau, Kateb, en exil, a pu se faire entendre des Parisiens et il y a eu des instants bouleversants : ceux qui, par l'émotion des spectateurs, ont mis de l'action dans le poème.

JEAN DANIEL.

(9) Théâtre de Ménilmontant.

BALLETS

Cyrano de Bergerac

● *Quel panache, monsieur Roland Petit.*

« UN *laid, un beau et une dame qui aime le beau parce que le laid fait le boulot pour lui.* » Le thème de « Cyrano de Bergerac » ainsi défini par Roland Petit, il ne lui restait plus qu'à faire un ballet de la pièce d'Edmond Rostand.

Impossible pourtant d'escamoter sans faire crier au sacrilège des scènes qui appartiennent de droit au folklore : la tirade du nez, le balcon de Roxane, sans oublier le « disons-nous tout » final du héros mourant. Or, ce sont des scènes parlées. Vouloir les dire avec les seuls mouvements du corps et des membres pouvait passer pour un pari stupide.

C'est un pari gagné.

Est-ce de la danse à proprement parler ? Plutôt une pantomime savamment orchestrée, quelquefois très drôle, toujours brillante, jamais ennuyeuse en tout cas. Bien sûr, Zizi Jeanmaire, desservie par les costumes d'Yves Saint-Laurent (sauf celui de page d'armes qu'elle porte au siège d'Arras), a le plus grand mal à contenir, dans le rôle de Roxane, son tempérament naturellement nerveux et gouailleur. De toute évidence, l'agaçante étourderie sentimentale qu'elle devrait exprimer n'est pas son fait. Bien sûr, toutes les scènes ne sont pas des réussites totales.

Le démarrage est un peu lent ; le second acte trop bref.

Mais le sommeil des combattants sur qui veillent, devant les murs d'Arras, des drapeaux impassibles et sanglants, mais le passage de l'armée qui entraîne à pas lents et mécaniques George Reich-Christian vers son destin, tout au fond du décor ouvert infiniment sur la nuit, mais le défilé des survivants éclopés derrière un voile de tulle où s'inscrit le rêve d'un Breughel en cinérama, mais le moment où Roland Petit-Cyrano, seul sur un pont, résiste à une nuée de reîtres monstrueusement acharnés à détruire cette sorte de personne humaine dont ils ne peuvent supporter l'existence, tous ces moments scéniques sont du vrai, du grand théâtre, de la « Commedia dell' Arte » contemporaine si l'on veut.

Des paroles ou quelques pancartes indicatives n'y ajouteraient pas grand-chose. De même qu'il est inutile d'expliquer l'étonnante apparition de Tessa Beaumont-Lise Ragueneau dans la rôtisserie de son père, envahie par des ballerines qui sont autant de faisanes, de glaces pistache ou de fruits déguisés.

Quinze ans après avoir lancé « Ma Pomme », Maurice Chevalier s'est contenté de chantonner l'air célèbre en grognassant, mais de telle sorte que toute la salle croyait entendre du plateau les paroles qu'elle se murmurait à elle-même.

C'est un tour de force de ce genre qu'a réussi Roland Petit. Certains coups de chapeau, certains mouvements d'épée au bout de bras silencieux provoquent d'innombrables mouvements de lèvres parmi les spectateurs. Ils répètent spontanément des répliques qu'ils ont entendues avec les yeux. Et même si vous n'aimez pas Cyrano, même si vous n'avez jamais lu ni vu la pièce originale, vous serez étonné du nombre de phrases que votre mémoire en garde à votre insu. Allez-y, vous verrez !

M. Marius Constant a écrit une partition qui sert bien ce divertissant spectacle, mais qui risque de ne point servir son auteur.

J.-F. C.

A travers le monde

● *Bonjour Philippines!*

LES spectacles les plus célèbres et les plus attendus ne sont pas nécessairement les meilleurs : voilà qui vient d'être à nouveau prouvé par les trois dernières soirées chrorégraphiques du Théâtre des Nations. Les Ballets Polonais ont stupéfié par l'académisme de leur « Mazeppa », où l'argument, les décors et la musique rivalisaient dans le conventionnel ; pour se consoler, on admira sans réserve le jeune danseur Stanislaw Szymansky, élégant et racé, et la rapidité de ses entrechats.

Le malheur (ou, du moins, l'argument) voulut qu'il restât emmuré et, par conséquent, invisible pendant près d'un acte : fâcheuse maladresse !

Le public n'était pas moins nombreux pour assister à la très longue soirée donnée par Pilar Lopez et sa compagnie. On peut regretter que Pilar Lopez, que l'injure des ans n'a pas épargnée, bien qu'elle conserve un style inégalable, ne se contente pas du rôle effacé d'animatrice admirable; regrettons également la mise au point *très approximative* d'une partition musicale faussement hispanisante. Le spectacle, là aussi, fut sauvé par quelques vedettes de grande classe : Nana Lorca, envoûtante dans « Asturies », Alberto Portillo, superbe dans le « Boléro classique », et un très jeune Gitan d'une ardeur sans pareille.

Mais, en ce début de saison, la véritable révélation fut l'œuvre du Groupe de danse populaire de Manille. Un public sceptique fut vite conquis par l'homogénéité et l'enthousiasme de la troupe philippine, par la fraîcheur de ses danses folkloriques et le cérémonial de ses danses rituelles, par la musique nonchalante au répertoire parfois inattendu, par les costumes raffinés et, somme toute, par l'originalité du spectacle. Le succès remporté par les très jeunes danseurs et danseuses de la troupe philippine fut tel qu'ils ont reçu immédiatement un engagement pour produire leur programme au Théâtre des Champs-Elysées.

CLAUDE SAMUEL

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 27	20 h. 15	SOIREE RESERVEE AUX J. M. F.	Mercr. 29	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY
Mercr. 29	21 h.	L'OISEAU DE FEU GISELLE	Jeudi 30	21 h.	LA VERIDIQUE HISTOIRE DU DOCTEUR LA VOIX HUMAINE ISABELLE ET PANTALON (Création à l'Opéra-Comique)
Vend. 1er mai		RELACHE	Vend. 1er mai		RELACHE
Samedi 2	20 h.	TANNHAUSER s. la dir. de H. Knappertsbusch	Samedi 2	21 h.	WERTHER
Dim. 3	21 h.	RIGOLETTO	Dim. 3	14 h. 30	ISOLINE
			Dim. 3	20 h. 30	CARMEN

Restaurants

LIDO
ELY. 11-61
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"PRESTIGE"
de P.L. GUÉRIN et R. FRADAY
LES BERNARDS

MOCAMBO ★★★ ELY. 58-64
12, r. Marignan
JOCELYNE JOCIA • Diner spectacle

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

13 AVRIL

LA vraie grippe m'attendait à Paris : la grande nauséeuse qui fait monter le thermomètre à 40° et que deux piqûres de pénicilline foudroient. Alors, on gît délivré mais sans pensée, au bord de l'abîme. Il faut interrompre le « Bloc-Notes ». « Avez-vous réellement besoin de penser pour l'écrire ? » Je crois entendre la moquerie. Ce premier jet, ce ton primesautier, les gens sérieux ne le goûtent guère. Je me suis fait du tort auprès d'eux. Je passe pour un homme à engouements et à foucades, incapable de mettre de l'ordre dans ses idées. Comme si je n'avais écrit que le « Bloc-Notes » ! Cela ne sert à rien : l'œuvre passée n'est jamais portée à notre crédit. Le vieil arbre demeure vivant, mais qui se souvient des feuilles mortes que l'automne en détache chaque année ? Il n'empêche que du « Bloc-Notes » même, seul le ton relève des humeurs ; je donne toujours mes raisons En politique, le cœur a ses raisons que la raison connaît : c'est la formule de mon gaullisme.

14 AVRIL

JE lis la conférence de presse d'André Malraux. J'approuve certes et j'admire ! Une seule réserve : le ministre a pris trop de hauteur et les comédiens du Théâtre-Français lui ont paru plus petits qu'ils ne sont. Ils ne préfèrent pas Labiche et Feydeau à Corneille et à Racine, mais ils ont la singularité de vouloir gagner leur vie. Il leur déplaît de perdre leur argent et le nôtre. Les drôles de gens que voilà ! Et que c'est mal de pécher ainsi contre la grandeur !

Avec un salaire moins misérable, ils pourraient consentir à jouer sans espoir de gain. Mais à quoi bon, devant une salle vide ? C'est l'unique problème : un problème de public. Si à la Comédie-Française, Labiche n'occupait que la scène, on aurait vite fait de l'en balayer. Labiche occupe la salle, et en force. Voilà le mal. Un Perrichon a pris racine dans chaque fauteuil qu'il quitte à la moindre menace de Racine, à la moindre offensive de Corneille. Ce ne sont pas les comédiens-français qui détestent la tragédie, mais le bourgeois français qui exige, au théâtre, de digérer et de rire, de rire en digérant, de digérer en riant. Le « Cinna » de Jean Vilar n'aurait pas fait un sou Salle Richelieu, qui en pourrait douter ?

Comment changer un public ? En diminuant le prix des places. Tout ce qui est humain et noble au théâtre plaît encore à la jeunesse étudiante, au monde nombreux et pauvre de l'Université, à tout ce qui en France n'a pas d'argent. Mais ces délicats se plaisent à rire eux aussi. Il n'y a pas honte à aimer la bonne comédie et celle de Labiche et à la jouer. Shakespeare d'ailleurs exige des comédiens autant que des tragédiens...

15 AVRIL

ANDRE PARINAUD a pris fort mal mes commentaires à son jeu de vérité. J'en suis bien fâché. Tout ce que j'en disais tournait pourtant à sa gloire, comment ne l'a-t-il pas vu ? Puisque Jeanne Moreau avait consenti à s'offrir aux mauvais coups de ce catch, il était permis à l'interrogateur d'atteindre la dernière limite de l'indiscrétion, de la dépasser même, à ses risques qui étaient grands. Or, les joues d'André Parinaud sont, par miracle, sorties indemnes de l'épreuve. J'ai enregistré sa victoire. Que pouvais-je écrire de plus flatteur et qui le chatouillât à un meilleur endroit ? Eh bien ! c'est trop peu de dire qu'il n'a pas été content. Il m'injurie. Il me traite de Clément Vautel. Que c'est étrange ! Comment cet homme d'esprit, André Parinaud, cet as du petit écran, dont c'est le métier de vivre face au public, d'en deviner et d'en prévenir les exigences, ne s'est-il pas avisé que le nom de Clément Vautel ne signifie plus rien pour la génération d'aujourd'hui ? Cher Parinaud, si vous teniez à m'écraser sous le nom d'un autre, il vous fallait trouver l'équivalent du mot féroce de Suarès contre Gide : « Goethe pour les mouches ». Je ne sais plus qui m'a appelé un jour : « Ce Chateaubriand d'une basse époque... » Voilà de la bonne méchanceté. On a du plaisir à être insulté de la sorte. Mais me comparer à Clément Vautel ! Cela me gêne dans l'idée que je me fais de vous.

Dirai-je tout ? Vous avez scandalisé le téléspectateur néophyte que je suis. Vous publiez, pour m'en accabler, la lettre d'un ancien adjudant corse devenu crémier. Ce brave homme exige qu'on soit poli avec les dames et regrette de ne pouvoir vous tirer les oreilles. Quelle idée d'avoir cru que je me sentirais blessé d'être comparé à ce paladin ! Je vous en prie, Parinaud, quittez un instant le feu des projecteurs. Renoncez à votre gloire, ne fût-ce que pour quelques jours ; venez vous mêler à la foule immense et obscure d'académiciens et de crémiers, téléspectateurs de tout poil et de toute condition. Alors, vous découvrirez, grâce au petit écran, qu'il est dans l'ordre des choses possibles qu'un crémier s'intéresse à la musique et un adjudant à la peinture, qu'il n'y a pas de sots métiers, s'il y a beaucoup de sottes gens, dont vous n'êtes pas, cher Parinaud. Sinon vous n'auriez pas été choisi entre mille pour faire chaque soir les délices des Français.

16 AVRIL

JE me lève, sans être approuvé de mon médecin, pour porter mon suffrage à Jean Rostand. Au premier tour, nous avons eu peur. La grippe qui aurait pu le perdre l'a finalement sauvé : elle a retenu à la chambre quelques-uns de ses adversaires, mais non ses amis. Je ne suis jamais entré quant à moi dans les raisons qui dressaient contre Jean Rostand certains de nos confrères chrétiens. L'athéisme ne concerne que des idées humaines de Dieu, non l'Amour vivant. Que la foi soit troublée, ou fortifiée par des arguments tirés de la biologie, cela me passe. Les profondes raisons de croire ou de ne pas croire sont d'un autre ordre. M. Homais et un théologien pourraient l'un et l'autre tirer argument d'une grenouille, en fait, ils ne s'en privent pas ! Je les renvoie dos à dos, et je vote pour Jean Rostand, moraliste français, fils d'un père que ma quinzième année a adoré (j'ai su « L'Aiglon » par cœur au collège, et j'ai encore un vers de « L'Aiglon » pour toutes les circonstances de la vie !) que ma jeunesse a méconnu et renié. Quelle sottise ! Nous appelons de nos vœux un théâtre populaire. Mais cela en est précisément (il en existe de plusieurs sortes) une image d'Epinal devenue vivante, et qui touche le cœur des Français de toutes conditions. Nous le savons aujourd'hui : l'Aiglon inventé par Rostand rejoint celui de l'Histoire. Si un metteur en scène intelligent montait « Chantecler » en libérant les animaux de leur cuirasse emplumée et en leur rendant une part de leur aspect humain...

18 AVRIL.

LE « Michaux » de M. Robert Bréchon (Gallimard). Les textes réunis ici imposent certes une présence obsédante et maléfique. Œuvre puissamment insolite, dégagée de tout « moule » : civilisation ou religion, refermée sur soi, close à perdre le souffle (moi du moins). Maritain appelait la drogue : « Un sacrement du démon ». Saisissant de voir surgir l'Esprit du mal, chez Michaux, en pleine expérience de la mescaline. Ce poète qui « se parcourt » sans fin et sans répit, à la fois le rat et la ratière, pour qui être hors de soi, c'est devenir fou, à la lettre, puisqu'il ne peut se perdre en Dieu et que la parole : « Deus caritas est » n'est pas parvenue jusqu'à lui ou qu'il l'a refusée...

19 AVRIL.

JE ne puis encore suivre une idée, telle est ma fatigue. Le comité Audin : je ne renie rien de mes attitudes passées. Je demeure dans les mêmes sentiments. Mais je reste persuadé que les attentats de cet ordre sont liés à la guerre de partisans que nous menons en Algérie, qu'ils en constituent le caractère propre. Et je suis assuré, et aujourd'hui plus qu'hier, que seul le général de Gaulle a la volonté et le pouvoir de mettre fin à cette abomination et sans que la France y perde rien : s'il échouait, le pays deviendrait la proie de ceux qui consentent à s'installer indéfiniment dans la guerre, quoi qu'il en puisse coûter et quelle qu'en soit l'issue, avec peut-être une arrière-pensée d'extermination... Or, une vague lueur semble annoncer la sortie du tunnel. Peut-être allons-nous bientôt déboucher en pleine lumière...

F. M.

(Copyright « L'Express » : Mondial Press.)

L'EXPRESS

DIRECTION
Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88.61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19.68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

VENTE AU NUMERO :
France et Algérie : 125 francs.
Maroc : 120 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)
(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.)

Une voiture sous la main...
mais pas sur le dos !
avec une auto louée, sans chauffeur, à la
S.A.L.A.M
Les frais ne courent que lorsque l'on roule
PAS DE FRAIS D'ENTRETIEN, D'ASSURANCE, DE GARAGE, PAS DE DEPRECIATION DE VOITURE, PAS D'IMMOBILISATION DE CAPITAL
toujours le modèle que vous voulez et SEULEMENT quand vous le voulez
LOCATIONS DE COURTE DUREE et ABONNEMENTS
13, rue Magdebourg (16e) - Métro Boissière - Tél. POIncaré 38-58 et 37-94